

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Mémoires pour servir à l'histoire de Malte, ou Histoire de la jeunesse du
commandeur de *** [Document électronique] / par l'auteur des "Mémoires d'un
homme de qualité" [l'abbé Prévost]

p1

Dans l' âge où la raison et l' expérience
rendent les réflexions sérieuses, je
considere que d' un si grand nombre de
mémoires et d' aventures qui ont été publiés
dans notre siècle, il n' y a point un seul
de ces ouvrages où l' auteur se soit proposé
un autre but que d' amuser par des faits
agréables, ou de faire honneur à son esprit
et à son caractere par les aventures
qu' il s' attribue. Le même tour d' idées
qui m' a fait faire cette réflexion me porte
à me rappeler l' histoire de ma vie
dans des vües fort différentes. Je les laisse
à distinguer au lecteur ; mais je le prie
de se souvenir en les découvrant, que
j' ai commencé par l' en avertir. Ce n' est
ni à la joie ni à la douleur que je l' invite,
et je lui annonce néanmoins que s' il est

p2

sensible il en éprouvera plus d' une fois les
mouvemens les plus vifs.
Mon enfance n' a rien de plus extraordinaire
que les grandes espérances qu' elle
avoit fait concevoir de mes qualités naturelles.
Peut-être suis-je le seul chevalier
de mon ordre qui avec une fortune considérable
et tous les avantages qui peuvent
ouvrir dans le monde une carrière brillante,
se soit déterminé par sa propre inclination
à se charger des devoirs d' une
vocation pénible. Les volontés d' un

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

pere et les dispositions d' une famille décident presque toujours de ces sortes d' engagements. Et je n' avois d' abord que ce motif, puisque je reçus la croix presque en naissant : mais la mort de mon aîné m' ayant fait succéder à tous ses droits, on fut surpris qu' à l' âge de dix-huit ans, et lorsque tout sembloit m' appeler aux fonctions du chef d' une grosse maison, je parlai de me rendre à Malte pour mes caravanes, et d' abandonner à mes cadets toutes mes prétentions. J' avois pris ce goût dans la lecture. Rien ne m' avoit parû si noble et si grand que ma première vocation, et je ne pus me persuader que des avantages aussi frivoles que les biens de la fortune dussent balancer un sentiment qui me paroissoit fondé sur l' honneur

p3

et la raison. Les résistances de ma famille n' eurent point la force de m' arrêter. Je partis avec deux de mes voisins qui entreprenoient le même voyage, et notre navigation fut heureuse jusqu' à l' entrée de la mer de Genes ; mais un vent impétueux nous ayant forcés de ranger la côte, le capitaine prit le parti de relâcher pour quelques jours dans le port d' Orbitello. Tandis qu' il y faisoit réparer son vaisseau, qui avoit eu quelque chose à souffrir de la tempête, je me fis un amusement de la chasse avec les deux compagnons de ma route. Nous ne pensions point à former des connoissances dans un lieu où nous devions nous arrêter si peu. Mais la rencontre que nous fimes d' un vieux commandeur, qui avoit ses terres à peu de distance de la ville, nous fit comme une loi de lui offrir nos services et de recevoir ses politesses. Il nous fit passer malgré nous un jour entier dans son château. La satisfaction qu' il prit à nous faire un tableau de la cour de Malte, et à nous raconter tout ce qui lui étoit arrivé dans le long séjour qu' il y avoit fait, le conduisit à nous faire jusqu' à la confiance de ses plaisirs. Les fumées du vin avoit un peu contribué à cette chaleur. Il nous confessa qu' ayant

p4

possédé un emploi considérable à la cour du grand-maître, il ne l'avoit abandonné pour se retirer dans sa commanderie, que par le mouvement d'une passion aveugle qu'il avoit mis tout son bonheur à satisfaire. L'âge n'avoit pû l'en défendre. Toute sa vie s'étoit passé dans des occupations laborieuses, qui n'avoient jamais laissé d'accès dans son coeur au goût du plaisir ; de sorte qu'il s'en étoit enivré tout d'un coup. Il se trouvoit riche. La jeune maltoise, qui lui avoit plû, l'étoit peu. Il l'avoit engagée à le suivre avec toute sa famille ; et depuis douze ou quinze ans il menoit avec elle une vie douce et tranquille dans sa commanderie.

Son indiscrétion alla beaucoup plus loin. Il parut picqué de ne pas nous trouver autant d'ardeur qu'il croyoit nous en avoir inspirée pour voir sa maîtresse. Quelle froideur, nous dit-il, pour des chevaliers de votre âge ! Sçavez-vous qu'après le service de la religion, c'est aux dames que nous devons nos premiers soins ; recevez cette leçon d'un vieillard. Et se levant sans nous avertir de son dessein, il sortit d'une marche tremblante pour nous amener les dames, que nous n'avions pas encore vûes dans sa maison.

p5

Avec celle qu'il nous avoit annoncée, et qu'il nous présenta la première, il en avoit chez lui deux ou trois d'Orbitello, que leurs maris laissoient sans doute avec confiance chez un homme âgé de soixante-dix ans, et possédé, comme personne ne l'ignoroit, d'une passion fort surprenante à son âge. Mais ce ne fut ni sa maîtresse, ni les dames d'Orbitello qui s'attirèrent notre admiration. Le commandeur ne s'étoit pas vanté de ce qu'il y avoit de plus glorieux pour lui dans son aventure. Il étoit devenu père dès la première année, et sa maîtresse étoit suivie d'une jeune personne de treize ou quatorze ans qui étoit le fruit de leurs amours. J'avois

vû peu de femmes aimables, ou du moins mon attention ne s' étoit guères tournée de ce côté-là. Mais frappé de mille charmes que je crûs découvrir dans la fille du commandeur, je me rendis coupable de plus d' une incivilité en leur donnant toutes les louanges qu' il sembloit attendre pour ceux de sa maîtresse. Il continua néanmoins de nous laisser ignorer qu' il eussent un si heureux fruit de leur commerce, et nous quittames sa maison sans en avoir eu la moindre défiance. Quelque impression que la vûe d' une si belle personne eut faite sur moi, je

p6

n' emportai que mon premier sentiment, qui avoit été celui de l' admiration. Mes deux compagnons ne s' en étoient pas sauvés si heureusement. Ils quitterent à regret le rivage d' Orbitello, et pendant le reste du voyage ils n' eurent point d' autre sujet d' entretien jusqu' à Malte. Cependant ces grands feux se refroidirent insensiblement, et nous fûmes bien-tôt dissipés par une multitude de nouveaux objets. Le grand maître, qui étoit Dom Pedro De Roccaful, me traita avec une distinction, que je ne dûs sans doute qu' au témoignage qu' on lui rendoit de ma naissance, dans les lettres de recommandation dont j' étois chargé. Il confia mes premiers essais à la conduite du bailli De Buillantes, qui devoit mettre incessamment à la voile avec trois vaisseaux, sur la nouvelle qu' on avoit eue de l' embarquement de quelques troupes turques, dont on ignoroit encore le dessein. Ainsi mon premier séjour à Malte fut à peine de quinze jours, pendant lesquels je n' y fis point d' autres connoissances que celles qui m' avoient été procurées par mes lettres. Nous nous mimes en mer dans un tems qui nous promettoit la plus heureuse navigation ;

p7

mais par le même sort qui m' a
toujours rendu cet element funeste, à
peine fûmes-nous éloignés de la côte
qu' une affreuse tempête sépara notre vaisseau
des deux autres. Nous fûmes jettés
vers la côte d' Afrique, où dans le triste
état de notre manoeuvre nous ne vîmes
rien de plus favorable que de nous mettre
à l' abri dans quelque rade. Il falloit
la choisir écartée. Nous étions au milieu
de nos ennemis, et quoiqu' il n' y
eût point de port considérable dans le
voisinage, il se fait une communication
continuelle entre les corsaires, qui pouvoit
nous faire appréhender leur rencontre.
Mais comme nous approchions d' une
baie déserte, où deux montagnes nous
paroissoient propres à nous mettre à couvert,
nous fûmes surpris d' entendre des
cris perçans dans un lieu qui n' étoit point
habité : le tems, qui étoit fort épais,
ne nous permettoit point de découvrir
ceux qui nous avoient apperçus ; c' étoient
quatre misérables qui luttoient
contre les flots, sur un mat qu' ils tenoient
embrassez, et dont le sort nous
apprit que le notre pouvoit devenir encore
plus malheureux. Quelque ardeur
que la seule humanité nous donnât pour
les secourir, nous étions encore si agités

p8

par le mouvement des vagues, qu' il
ne fut aisé ni à eux de s' approcher de
nous, ni à la chaloupe de s' avancer jusqu' à
eux. Cependant deux de ces infortunés
perdirent enfin la respiration et les
forces. Ils lâcherent le mat, et nous
eumes la douleur de les voir périr à nos
yeux. J' excitois par mes cris et par l' offre
d' une grosse récompense, les matelots
qui s' étoient mis dans la chaloupe ; mais
tous leurs efforts ne pouvant les faire
approcher du mat, nous vîmes périr encore
un des malheureux, à qui nous voulions
donner du secours. Le quatrième
levant le bras par intervalles, sembloit
nous témoigner qu' il déplorât l' infortune
de ses compagnons, et qu' il s' attendoit
bien-tôt à les suivre. Il me parut
si cruel de ne pouvoir sauver du moins

un de ces tristes objets de la colère du ciel, tandis que le mat s'approchoit quelquefois du vaisseau jusqu'à le heurter fort rudement, que dans un mouvement de compassion auquel je ne pûs résister, je descendis jusqu'au bas de l'échelle, un croc à la main, avec l'espérance de saisir le mat lorsqu'il seroit rapproché par les flots. Je le vis paroître, je fis mille efforts pour l'accrocher, et j'en eus un moment l'espérance ; mais le

p9

flot qui l'avoit apporté me le déroba aussi-tôt, je fus si vivement touché de cette trahison de la fortune, que cédant sans réflexion à l'ardeur de mon transport, je me jettai dans la mer, pour faire avec la main ce qui m'avoit si mal réussi avec le croc. Cette folle générosité devoit rendre ma perte certaine. Je me trouvois tout d'un coup dans un péril beaucoup plus grand que le malheureux même que je voulois secourir ; mais par un miracle dont toute ma reconnoissance ne m'acquittera jamais envers le ciel, le vent qui avoit soufflé si impétueusement jusqu'alors, perdit en un moment toute sa violence, et le mouvement même des vagues diminua sensiblement. Je ne donne le nom de miracle à ce secours du ciel, que parce qu'il ne pouvoit être accordé plus à propos ; car il n'étoit pas surprenant d'ailleurs qu'à mesure que nous avancions derrière la montagne le vent et l'agitation de la mer cessassent de se faire sentir. Rien ne fut alors si facile aux matelots qui étoient dans la chaloupe, que d'y prendre successivement l'étranger qui se tenoit toujours vigoureusement à son mat, et moi qui roulois à l'aventure sans le moindre sentiment

p10

de connoissance. J'ignore par quels degrés l'étranger fut rappelé à la vie ;

mais il le fut beaucoup plutôt que
moi. L' état où je demeurai long-tems
fit douter si je n' étois pas mort. Pendant
plus de deux heures je fûs insensible à
tous les secours qu' on s' empressa de me
donner, et quand j' ouvris les yeux je
demandai avec admiration par quel enchantement
je me retrouvois dans le
vaisseau.

Ma seconde question regarda l' étranger ;
mais à peine eut-il conçu de qui je
parlois, que se jettant à genoux devant
mon lit, il se fit connoître à moi par ce
transport, et par un ruisseau de larmes,
qui dans un caractère tel qu' on connoitra
le sien, étoit peut-être le dernier effort
de la réconnaissance. Il s' étoit rétabli facilement,
et le commandeur de Buillantes ayant
reconnu tout d' un coup
qu' il avoit à faire à un homme au-dessus
du commun, l' avoit traité avec toute
sorte de politesses. Il s' étoit fait expliquer
l' obligation qu' il avoit à mon zèle :
son coeur s' étoit enflammé à ce récit. Il
avoit parut plus inquiet du rétablissement
de ma santé, que de tout ce qui
appartenoit à sa vie et à sa fortune, et
me voyant enfin reprendre mes forces,

p11

il fut un quart d' heure à mes pieds,
pénétré de tendresse, et s' épuisant en discours
passionnés que ma foiblesse ne me
permettoit point encore d' interrompre.
Je ne pûs désavouer que je lui avois
rendu un service sans exemple ; mais je
l' assurai que je m' en croyois payé en
voyant à qui j' avois eu le bonheur de
le rendre. Et je trouvois effectivement
quelque chose de si noble et de si intéressant
dans sa figure, que j' aurois recommencé
par inclination, ce que je
n' avois fait que par un aveugle emportement
de générosité. Son empressement
ne diminua point autour de moi lorsque
ma santé me permit de le recevoir et de
l' entretenir. Il n' attendit point que je
lui marquasse de la curiosité pour connoître
son nom, et les circonstances de
son naufrage. Il me fit ce récit.
Mon nom est Perés. Je suis né dans

une province d' Espagne, où ma maison
tient un des premiers rangs. Ce
n' est ni l' amour ni l' ambition qui ont
dérangé ma fortune, et je me trouve
néanmoins plus malheureux qu' on ne le
fut jamais au même âge. Je m' étois rendu
à la cour, avec les esperances communes
aux jeunes gens de ma sorte,
et la protection d' une multitude de parens

p12

qui étoient revêtus des premiers
emplois du royaume. Je n' y fûs pas
long-tems sans me ressentir de leur faveur.
On me proposa un mariage qui
devoit m' allier au ministre, et qui m' assûroit
tout d' un coup un poste considérable.
J' y donnai mon consentement
sans avoir vû l' héritiere qu' on me destinoit.
Mais j' avois un rival dont on
ne m' avoit fait connoître ni le nom, ni
les vûes ; homme lâche et capable des
derniers crimes. Il n' osa se mesurer ouvertement
avec moi, et la réputation
de courage que je m' étois déjà faite
en quelques occasions particulieres,
lui fit éviter jusqu' à ma présence. L' unique
ressource d' un concurrent si méprisable
étant la calomnie, il empoisonna
l' esprit du ministre par de si horribles
accusations, qu' il lui fit changer
de pensée pour mon mariage. J' en fus
averti, et ma fierté m' empêcha d' en
marquer beaucoup de chagrin. Cependant
comme il importoit à mon honneur
d' éclaircir la cause de ma disgrace,
je redoublai si souvent mes instances
auprès du ministre, que j' appris de
lui les lâchetés de mon rival. Il ne
me cacha pas même son nom. Une joie
maligne que je crus découvrir sur son

p13

visage, et qui venoit peut-être moins
de l' envie de m' offenser, que de la satisfaction
qu' il avoit de pouvoir justifier
ses refus, me fit tourner néanmoins

mon premier ressentiment contre lui.
Je lui reprochai avec tant de hauteur
cette indigne facilité à se prévenir contre
un homme tel que moi, qu' il se
crut offensé à son tour. Ce qui n' avoit
été qu' un refroidissement, causé par les
noirs artifices d' un ennemi, devint une
haine formelle, qu' il crut devoir à ma
présomption ; et j' éprouvai bientôt que
ce ne sont pas les plus grandes fautes
qui s' attirent les plus sévères punitions.
Cependant j' avois été plus heureux
que je ne le désirois, en inspirant à
Donna Beatrix Marinan des sentimens
que je n' avois pas conçus pour elle.
à peine l' avois-je vûe dix fois pendant
que j' avois eu l' espérance de l' épouser.
Elle souffrit plus impatiemment que
moi la révocation des ordres du ministre,
et je fûs surpris de recevoir d' elle
un billet, qui m' apprit que je n' avois
rien à regretter, si je faisais dépendre
mon bonheur de sa tendresse. Je balançai
sur un incident, qui ne me touchoit
par aucun endroit sensible. L' amour

p14

ne me disoit rien en faveur de
Donna Beatrix. Le seul motif qui m' auroit
pû porter à profiter de sa foiblesse,
étoit l' espece de triomphe qu' elle me
faisoit obtenir sur le ministre et sur mon
rival. Mais ne pouvant plus me promettre,
en l' épousant, les avantages
qu' on avoit attachés d' abord à cette
alliance, c' étoit acheter trop cher le
plaisir d' une si foible vengeance que
de lui sacrifier mille autres espérances
de fortune. Si je pensois d' ailleurs à
faire éprouver quelques marques de
mon ressentiment à mon rival, c' étoit
par des voies plus dignes de mon courage.
Il me parut dur, malgré ces réflexions,
de laisser le billet de Donna Beatrix
sans réponse ; et prenant le
parti de lui écrire, je ne pouvois me
dispenser de le faire dans des termes
obligeans. Ma lettre fut galante. Loin
de m' excuser sur l' indifférence de mes
sentimens, je me plaignis au contraire
du malheur qui m' ôtoit la liberté de les

suivre ; et de quelque manière qu' elle
pût l' entendre, je ne la trompois point
en l' assûrant que j' aurois fait mon bonheur
de l' épouser. Cette explication
que je croyois propre à lui faire connoître
que je ne portois pas plus loin

p15

mes prétentions, fut au contraire un
nouvel éguillon pour les siennes. Elle
se hâta de me répondre qu' elle me rendoit
le maître de mon sort ; que la
seule bienséance l' ayant retenue jusqu' alors
dans la soumission qu' elle devoit à
son oncle, elle ne s' y croyoit
obligée par aucune loi, lorsqu' il abusoit
de son autorité pour l' empêcher de
suivre le penchant de son coeur ; enfin
qu' elle étoit disposée à m' accorder sa
main aussi-tôt que je voudrois la recevoir.
Donna Beatrix étoit libre en effet,
et suivant nos usages, elle avoit pû se
choisir un mari depuis qu' elle étoit entrée
dans sa vingtième année. Cette réflexion
me fit penser qu' ayant consenti
moi-même à notre mariage, l' honneur
m' obligeoit de ne pas rompre sans ménagement
avec elle, sur-tout lorsqu' elle
vouloit être fidelle à ses promesses, et
qu' elle paroissoit compter sur les miennes.
Je songeai aussi qu' après tout il ne
manquoit à mes premières espérances
que la faveur du ministre et le poste
qu' il m' avoit fait proposer en m' offrant
sa niece. Donna Beatrix avoit du bien.
J' étois riche. Un ministre ne vit pas
éternellement, et si je ne devois rien

p16

espérer de son appui, je ne voyois point
ce qu' un homme de ma naissance pouvoit
appréhender de sa haine. Je me
déterminai par la force de ces raisons
à renouer sérieusement avec elle. Dès
notre première entrevûe nous convinmes
d' un jour pour la célébration de
notre mariage.
Mais si je nourrissois contre mon rival
un ressentiment que je voulois satisfaire

par une vengeance éclatante,
il n' étoit pas moins occupé du succès
de son amour ; et l' attention continuelle
qu' il avoit sur les démarches de
Donna Beatrix lui firent découvrir facilement
de quels soins elle étoit remplie.
Il l' aimoit avec une passion si furieuse,
que n' étant point capable des
générosités de l' amour, il forma aussi-tôt
tous les noirs projets qui pouvoient
assûrer l' exécution de ses desirs. Le premier
fut de charger de ses intérêts un
frere qu' il avoit dans les armes ; et qui
pensant à s' avancer par le mariage de
son aîné, entreprit de me faire renoncer
à mes prétentions. Ce brave osa
me tenter par des menaces. Il apprit sur
le champ qu' elles étoient peu redoutables.
Je le tuai. La fureur qu' en eut
mon rival, lui inspira le seul mouvement

p17

de courage qu' il eût jamais ressenti.
Encore fut-il souillé par une lâcheté
infâme. Il m' attaqua, mais secondé
d' un autre de ses freres, qui n' eut
pas plus de honte que lui de me forcer
à un combat inégal. Dans mon indignation
je ne songeai qu' à parer les
coups du second, et je résolus de tourner
tous les miens contre Dom Antonio ;
c' étoit le nom de mon rival. Mais
il n' eut pas plutôt pénétré mon dessein,
que cedant à sa frayeur, il prit
honteusement la fuite. Son frere soutint
son entreprise avec plus de fermeté ;
mais il eut le malheur de tomber d' un
coup mortel.
Deux combats, qui s' étoient suivis immédiatement,
m' obligeoient de garder
quelques précautions. Je me retirai
chez un de mes parens, où je pouvois
attendre sans inquiétude ce qu' on penseroit
de mon affaire à la cour. Mon
rival trouvant Donna Beatrix plus révoltée
que jamais contre sa tendresse et
ses offres, prit le tems de mon absence
pour l' enlever. On ignora quelle route
il avoit pris avec elle. Mais ce qui sembloit
propre à me justifier, acheva de
me rendre odieux au ministre. Il me regarda

comme la première source du

p18

malheur de sa nièce et de la disgrâce de sa famille. Mon procès fut instruit avec la dernière rigueur ; et tout ce qui put être allégué pour ma défense, ne fit excepter que ma vie d' une sentence cruelle, qui m' enlevait l' honneur et toute espérance de fortune. Outre la confiscation de mes terres, je fus condamné à un bannissement perpétuel. La haine de mes ennemis parut jusques dans le choix du lieu de mon supplice. C' étoit Oran, le plus triste séjour de l' univers.

J' y fus conduit avec tout l' appareil qui fait une partie de la honte du crime. Quelque indifférence que je dusse avoir pour le lieu de ma demeure, après une aventure si funeste, je n' eus pas plutôt passé le détroit, que je sentis toute l' horreur du sort auquel j' étois condamné. Je me trouvai dans une ville peuplée d' un petit nombre de misérables, avec lesquels mon seul dégoût me faisoit prévoir que je ne formerois jamais la moindre société. La garnison même, qui étoit fort mal entretenue, sembloit s' être avilie par le commerce qu' elle avoit avec les habitans. Il ne falloit pas me flatter de trouver quelque moyen de sortir d' un si triste esclavage.

p19

Je n' avois d' un côté que l' Afrique, qui est aujourd' hui plus que jamais le regne de la barbarie, et de l' autre une mer qu' il m' étoit impossible de traverser, et qui m' ôtoit jusqu' à la pensée d' aller chercher de l' occupation dans quelque royaume de l' Europe. Les précautions qu' on prend pour empêcher la désertion des troupes, et pour arrêter tous ceux que le desagrément du lieu feroit penser à retourner en Espagne, tiennent les ports incessamment fermés, et l' on ne sort de ce triste séjour qu' avec des permissions qu' il ne m' étoit pas même

permis de demander.

Ce fut dans cette malheureuse situation qu' excitant mon esprit à chercher tout ce qui pouvoit adoucir ma misère, je m' efforçai de réveiller le courage du commandant et de la garnison pour les préparer à quelque vigoureuse entreprise contre les maures. La ville avoit été insultée vingt fois par ces barbares, et l' on avoit regardé comme un triomphe de les éloigner de nos murailles. Après avoir pris quelque connoissance de leur situation et de celle du pays, je conçus qu' il étoit facile de les repousser jusqu' à la riviere de Mega, et de leur en fermer le passage une fois pour

p20

toujours en bâtissant quelques forts au long des rives. Ce projet fut goûté du commandant. Il m' en confia l' exécution. Mes essais furent si heureux, qu' ayant rencontré une troupe de maures, qui s' étoient rassemblés au premier bruit de notre approche, je les taillai en pieces jusqu' au dernier. Mais la facilité que ces barbares ont à se joindre, fit renaître en peu de jours une armée beaucoup plus nombreuse. Je la défis encore, et dans l' espace de trois semaines j' en forçai tous les restes à se mettre à couvert de l' autre côté de la riviere.

Le bruit de ce succès vola bien-tôt jusqu' à Madrid. Mes parens et mes amis firent valoir mes services à la cour, et je me ressentis de leur zèle par une pension que le commandant reçut ordre de me payer. Cependant le goût de la gloire, autant que la nécessité de m' occuper, me fit étendre insensiblement mes idées. Quoique les maures se continssent sur leurs bords, j' étois irrité de les y voir continuellement en état de défense, comme s' ils eussent pensé eux-mêmes à nous tenir en bride. Je fis jeter un pont sur la riviere, hors de la portée de leurs

p21

yeux ; et prenant le tems de la nuit
pour le passer avec mes troupes, je
fondis impétueusement sur eux à la
pointe du jour. Mon entreprise fut heureuse ;
mais ce ne fut point pour moi,
qui eus le chagrin d' être fait prisonnier,
tandis que mon armée victorieuse donnoit
la chasse aux fuyards. Mon cheval
s' abbatit si malheureusement, que
je demeurai plus d' un quart d' heure étourdi
de ma chute. Le jour étoit encore
obscur : mes gens ne s' étant point
apperçus de mon aventure, je tombai
entre les mains d' un peloton de maures,
qui se hâterent de m' emmener par
des routes écartées, et qui me reconnurent,
contre mon espérance, à l' adresse
de quelques lettres qui se trouverent
sur moi. Mon nom étoit déjà
célèbre sur toute la côte d' Afrique. Les
maures regarderent ma captivité comme
un triomphe. Je fus conduit directement
à leur capitale, où le bruit de mon
malheur étoit déjà parvenu. La foule
du peuple que je vis assemblé autour
du palais, me fit connoître que j' étois
attendu. On me présenta au roi, qui
me regarda long-tems sans ouvrir la
bouche. Enfin m' adressant la parole ;
chrétien, me dit-il, ta figure ne dément

p22

point ta réputation ; mais tu nous
as fait trop de mal pour prétendre à mes
caresses et à mes bienfaits ; et me tournant
le dos sans attendre ma réponse, il
donna ordre à l' un de ses officiers de
me conduire au lieu qu' il m' avoit destiné.
Je ne fis point d' instances pour me
faire écouter, et de quelque traitement
que je fusse menacé, je ne cherchai
point d' autre ressource que dans ma fierté
et ma constance. On me fit monter
dans une voiture, où je ne fus accompagné
que de l' officier auquel le roi m' avoit
remis. J' étois trop occupé de mon
chagrin pour examiner curieusement son
visage, et je fis même peu d' attention
au soin continuel qu' il prenoit de me le
dérober. Toutes mes réflexions étoient

amères. Quelle fin d' une carrière que je venois de m' ouvrir si glorieusement ! Je me rappellois l' origine de mes malheurs, et le peu de part que j' y avois eue par ma conduite. Les lâches pratiques de Dom Antonio, et l' injuste haine du ministre, étoient la seule cause de ma ruine ? Devois-je trouver un motif de consolation dans le témoignage de mon innocence, ou reprocher ses crimes à la fortune, et m' en faire un sujet de désespoir ?

p23

Nous arrivâmes à ma prison, qui étoit un château fortifié par l' art et par la nature, à douze ou quinze lieues de la capitale. L' officier qui me conduisoit se hâta de sortir de notre voiture, et me laissa entre les mains des gardes qui nous avoient escortés. On m' introduisit dans un appartement qui ne servoit pas pour la première fois de prison. Les fenêtres en étoient basses et grillées, les murs épais, et la porte défendue par une infinité de verroux. Je m' y livrai, avec un renouvellement de douleur, à la considération de mon infortune ; mais je n' y fus pas long-tems sans entendre ouvrir ma porte, et je reconnu à l' habit plutôt qu' au visage l' officier qui m' avoit amené. Il affectoit encore de se déguiser ; et n' ayant aucune raison de croire que ce fût un soin qu' il prît par rapport à moi, je lui supposai quelque blessure ou quelque difformité qu' il s' efforçoit de me cacher. Il s' approcha de moi d' un air plus mesuré que l' état de ma fortune ne sembloit l' y obliger. Je m' apperçus même qu' il étoit tremblant, et le son de sa voix me le parut encore davantage. Il se servit de la langue espagnole pour me demander dans quelle partie de l' Espagne

p24

j' étois né. Je lui répondis naturellement que j' étois gentilhomme de Gallice : il

continua de me demander par quelle
aventure je me trouvois en Afrique à la
tête des troupes espagnoles. Quoique
l'embarras que je croyois remarquer dans
toutes ces questions fût capable de m'inspirer
quelque reserve, n'ayant rien à
me reprocher qui pût me causer de la
confusion, je lui racontai une partie de
mes malheurs, et je ménagai peu mes
ennemis dans le récit que je lui fis de
leur lâcheté et de leur injustice. Il m'interrompit
par diverses questions. Il écoutoit
mes réponses, et quelquefois il condamnoit
brusquement ce que je lui représentois
de plus juste et de plus innocent
dans ma conduite. Il me demanda
particulièrement ce que j'avois pensé
de la fuite de ma maîtresse, et si j'avois
appris ce qu'elle étoit devenue.
Ses mouvemens devenoient plus animés
et son ton plus ferme à mesure qu'il
m'entendoit ; dans quelques momens,
je fus frappé de sa curiosité, jusqu'à me
repentir de m'être ouvert si librement ;
mais la pensée que mes aventures n'avoient
rien de commun avec ma situation
présente, et que je n'avois rien
d'ailleurs à raconter qui ne fût honorable

p25

à mes sentimens, me fit achever
mon récit, sans égard pour des agitations
et des témoignages d'inquiétude que je
ne pénétrois pas.
Enfin, celui qui n'avoit fait jusqu'alors
que m'embarrasser par ses mouvemens
et ses questions, me causa une
vive surprise, par le changement qu'il
mit tout d'un coup dans sa posture et
dans son langage. Il se leva d'un air
aussi fier qu'il l'avoit eu timide, et comme
si le tems qu'il avoit passé à m'entendre
eût servi à le fortifier contre moi,
il prit un ton qui ne m'annonça dès les
premiers mots que de la haine et de la
vengeance. Les injures furent aussi peu
ménagées que les reproches ; et lorsque
je commençois à douter si je n'avois pas
à faire à quelque insensé qui venoit de
tomber dans l'accès de sa folie, il se découvrit
le visage, et me laissa reconnoître

tous les traits de Dom Antonio.
Mon étonnement, plutôt que ma
frayeur, lui donna le tems de m' apprendre
lui-même, et son nom, et tout ce
que j' avois à redouter de sa fureur. Traître,
me dit-il, avec une basse arrogance,
reconnois-tu le plus mortel de tes
ennemis, l' objet de tes insultes autrefois,
aujourd' hui ton maître ? Sçais-tu

p26

que je commande dans ce château, et
que le roi t' a soumis à mes ordres ?
Quoi ? Réprit-il, en voyant que je le
regardois froidement, tu ne trembles pas
du châtement que je te prépare ? Ah !
Quel compte tu vas me rendre du sang
de mes freres, de la perte de ma fortune,
et des mépris de Donna Beatrix !
Il continua long-tems de me traiter avec
le même emportement, tandis que cherchant
dans moi-même par quel étrange
caprice du sort je le trouvois en effet
dans le pouvoir de me nuire, l' indignation
que je ressentois de cette nouvelle
trahison de la fortune étoit le plus vif
des sentimens qui m' agitoient. Je ne
sçais, lui dis-je sans m' émouvoir, à
quoi le ciel me réserve ; mais l' autorité
que tu t' attribues ici, seroit sans doute
pour moi le comble de l' humiliation.
M' étant levé après ces deux mots, il s' imagina
que je le menaçois de quelque violence ;
et ne s' en fiant pas même à ses armes
ni à la certitude qu' il avoit que j' étois désarmé,
il se retira vers la porte, d' où
sa haine se satisfit par un nouveau torrent
d' injures. Songe en souffrant, me
dit-il pour dernier adieu, songe en périssant,
que tes tourmens et ta mort vont
être mon ouvrage, et faire mes plus

p27

cheres délices. Je détournai les yeux,
et ne lui faisant plus un mot de réponse,
je ne lui donnai pas même la satisfaction
de me croire attentif à ses menaces.

Ma première réflexion fut, que son
autorité ne pouvoit être aussi absolue
qu' il s' étoit efforcé de me le faire craindre,
puisque sa vengeance étoit suspendue.
Un lâche n' auroit pas perdu les
premiers momens, s' il n' eût été retenu
par quelque frein qu' il n' osoit rompre.
Dans quelque faveur qu' il pût être auprès
du roi, et par quelque voie qu' il
s' y fût élevé, il n' y avoit aucune apparence
que ce prince entrât dans ses ressentimens
jusqu' à lui abandonner la vie
d' un prisonnier de guerre, qu' il n' avoit
aucune raison de mépriser. Cependant
je concevois qu' étant livré à sa garde,
dans un lieu dont il étoit gouverneur,
il pouvoit me traiter avec une dureté
qui me feroit un rigoureux supplice de
ma prison, et que s' il n' osoit rien entreprendre
ouvertement contre ma vie, il
y avoit mille voies secrètes de se défaire
d' un ennemi, qui sont la ressource
ordinaire d' un perfide. Il ne m' arriva
rien jusqu' au lendemain, qui pût me
faire naître d' autres réflexions ; mais
lorsqu' après avoir passé la nuit sans le

p28

moindre secours, je commençois à craindre
que le dessein de mon ennemi ne
fût de se défaire de moi par la faim, je
vis ouvrir les portes de ma prison, et
je me remis aisément Donna Beatrix,
quoiqu' elle eût quitté, comme Dom Antonio,
l' habit espagnol pour prendre celui du païs. Son
visage n' étoit pas
moins changé que sa parure. Elle étoit
accompagnée d' un domestique, que je
pris à sa figure pour un homme de notre
nation. Ils fermerent la porte avec
soin, et Donna Beatrix ayant reçu mes
premières civilités sans me répondre,
s' assit pour verser un ruisseau de larmes,
avant que de m' avoir fait entendre sa
voix.
Je n' avois jamais eu pour elle une
passion fort vive, et tant de malheurs
qui étoient venus à la suite m' avoient
laissé peu de sentimens de reste pour la
regreter. Sa vûe ne me causa donc aucun
transport, et l' amour n' eut point

de part aux premiers mouvemens de
ma compassion ; mais si je n' avois pû lui
voir répandre tant de pleurs sans être
touché de sa tristesse, je fus bien plus sensible
au récit qu' elle me fit de sa misérable
situation. Dom Antonio lui avoit
fait prendre la route de la mer en sortant

p29

de Madrid, et trouvant à chaque
pas des facilités qui devoient faire juger
que ses mesures étoient prises de
plus loin, il l' avoit forcée de s' embarquer
avec lui, sur un vaisseau qui sembloit
lui appartenir, tant il avoit trouvé
de diligence et de soumission dans
le capitaine et les matelots. Il avoit
gagné avec le même bonheur la côte
d' Afrique, où il lui avoit déclaré pour
la première fois ses desseins, en l' exhortant
à s' y soumettre, et à les approuver
de bonne grace. C' étoit de quitter
le christianisme avec les pays chrétiens,
et de chercher à la cour du roi
de Maroc, un établissement qu' il n' avoit
pas trouvé à Madrid. Les plaintes et les
larmes de Donna Beatrix n' avoient servi
qu' à faire prendre à ce misérable un
ton plus dur et plus absolu. Il l' avoit
traitée dès ce moment avec une hauteur
insupportable, en lui reprochant sans
cesse la préférence qu' elle m' avoit donnée
sur lui ; et dans la suite, il avoit
employé la violence pour se mettre en
possession des droits qu' il s' attribuoit sur
elle. Soit qu' il eût fait pressentir le roi,
qui étoit alors à Fez, sur l' accueil qu' il y
devoit attendre, soit qu' ayant embrassé la
religion du pays dès les premiers jours,

p30

il eût gagné par cette démarche l' estime
et la confiance d' une nation infidelle,
il avoit reçu du roi toutes sortes
de caresses et de bienfaits. Il possédoit
plusieurs terres considérables avec le
château dont il étoit gouverneur, et

l'opinion qu'on avoit pris de sa capacité et de son zèle, l'avoit fait admettre au conseil privé. à la première nouvelle qu'il avoit eue de mes entreprises contre les maures, il s'étoit persuadé qu'ayant découvert sa retraite, je n'avois pris les armes que pour le persécuter et lui ravir Donna Beatrix. C'étoit lui qui depuis que j'avois forcé les maures de repasser la Mega, les avoit encouragés à se rassembler sur les bords du fleuve, dans l'espérance qu'étant extrêmement propres aux coups d'adresse, ils trouveroient quelque occasion de me surprendre, et peut-être de m'enlever. Le courage lui avoit manqué pour se mettre à leur tête ; mais il avoit eu l'oeil sur leur conduite, et se livrant aux transports de sa joie lorsqu'il avoit sçû que j'étois prisonnier, il avoit brigué la commission de me garder, comme une fortune à laquelle il auroit sacrifié tous ses autres biens. Donna Beatrix ajouta que depuis deux

p31

ans qu'elle étoit soumise à la tyrannie de ce perfide, elle avoit vécu dans une guerre perpétuelle avec lui. Il n'avoit jamais obtenu d'elle que les faveurs qu'il lui avoit arrachées avec d'horribles violences, et souvent en la faisant tenir par ses esclaves. Il lui avoit caché que je fusse prisonnier de guerre, et que le roi m'eût commis à sa garde ; mais il ignoroit que le domestique espagnol pour lequel il avoit le plus de confiance, et qu'il avoit chargé des clefs de ma prison, étoit beaucoup moins attaché à lui qu'à Donna Beatrix. Etant partis le matin pour aller rendre compte au roi de ma situation, il ne se défioit point que son confident, et celui qu'il se proposoit déjà d'employer à sa vengeance, dût être l'instrument de mon salut. Donna Beatrix ne me laissa point le tems de lui marquer l'intérêt que je prenois à son infortune. Elle passa tout d'un coup à me conjurer de rompre ses chaînes et de la rendre par toutes sortes de voies à sa famille et à sa patrie.

J' admirai cette proposition, lorsque je me trouvois moi-même dans une captivité dont je craignois de ne pas voir aisément la fin. à la vérité je comprenois que son secours et celui du confident

p32

de Dom Antonio, pouvoit m' ouvrir les portes de ma prison ; mais quelle apparence de gagner les bords de la Mega, au travers des maures qui tenoient encore la campagne ? Il ne s' offroit pas néanmoins d' autres routes, car il y avoit encore moins d' espérance de s' échapper par les ports de ces barbares ; et pénétrer plus avant dans l' Afrique pour y trouver des chemins moins observés, étoit une entreprise dont la sûreté même ne pouvoit servir qu' à nous précipiter plus infailliblement dans d' autres dangers. Je fis ces objections à Donna Beatrix. Elles me regardoient beaucoup moins qu' elle, puisque le péril ne m' auroit point effrayé si je n' avois eu d' embarras que pour moi-même. Mais sa réponse et celle de l' espagnol me firent connoître qu' ils s' étoient déjà occupés de même dessein, et qu' ils n' avoient attendu qu' un guide assez hardi pour les conduire. Ils me proposerent de gagner Alger, où les privilèges du commerce nous ouvreroient un passage sous le seul titre de négocians. Il n' étoit question, me dirent-ils, que de nous dérober assez adroitement pour faire ignorer notre route, et pour éviter d' être poursuivis. La vraisemblance

p33

de ce projet ne pouvoit me frapper autant qu' eux, qui s' en étoient fait une longue étude ; mais comme toutes mes craintes ne tomboient que sur Donna Beatrix, je n' insistai pas long-tems sur un danger qui lui causoit si peu d' allarme. La résolution de notre départ fut ainsi formée dès le premier jour, et le

domestique espagnol se chargea des préparatifs. Mais le retour de Dom Antonio nous jeta dans d' autres inquiétudes, dont il me fut encore plus difficile de me délivrer. Dans le dessein de m' ôter la vie, il avoit fait entendre au roi que le chagrin de mon malheur avoit altéré ma santé ; et se proposant de me faire périr par le poison, il avoit déjà préparé toute la cour à la nouvelle de ma mort. Cette précaution lui avoit paru nécessaire, parce qu' il voyoit tout le monde attentif à mon sort, et que le roi n' ayant point encore fait connoître ses intentions, on ignoroit quelle conduite ce prince tiendroit avec moi. Observé d' ailleurs par les maures qui le servoient, il n' avoit point la hardiesse d' employer une voie plus violente que le poison. Son espagnol étoit le seul de ses gens à qui il osât se fier

p34

de son entreprise, et lui ouvrant son coeur à son retour, il lui avoit déclaré qu' avec une poudre mortelle qu' il vouloit mêler dans mes alimens, il comptoit que dans l' espace de peu de jours il ne manqueroit rien à sa vengeance. Il nous parut facile de tromper sa fureur, en feignant que j' avallois chaque jour la quantité de poison qu' il me destinoit ; et les préparatifs de notre fuite ne pouvant traîner long tems, nous comptâmes nous mêmes d' être à couvert de sa haine avant le jour qu' il regardoit déjà comme le dernier de ma vie. Mais dès la première fois que l' espagnol m' apporta ma nourriture, il fut extrêmement surpris qu' au lieu de lui confier sa poudre, Dom Antonio se trouvant à la porte de ma chambre prit soin lui-même de la mêler dans mes alimens. Je commençai à craindre de ne pouvoir échaper à cette funeste exactitude ; et comprenant même, lorsque le domestique m' en eut informé, que mon ennemi étoit peut-être demeuré à la porte pour s' assurer que j' avois avalé le poison, je fus réduit à cacher dans un coin de ma chambre tout ce qu' on m' apportoit d' empoisonné. Ce

soin nous auroit réussi, si l' impatience,

p35

et peut-être un reste de tendresse que Donna Beatrix conservoit pour moi, ne nous eût précipité dans un autre malheur, dont elle porta seule tout le poids. Elle ne put se modérer assez pour attendre, à me voir, que son tiran fût retourné à la cour. Elle fit trop de fond sur des précautions légères, qui n' empêcherent point Dom Antonio de s' appercevoir qu' elle me rendoit de fréquentes visites. L' espagnol, sur qui il tourna ses premiers transports, évita sa vengeance en lui persuadant adroitement que chaque fois qu' elle lui avoit demandé ses clefs il l' avoit crûe autorisée par ses propres ordres. Mais le perfide Dom Antonio ne fut pas si crédule pour les justifications de Donna Beatrix. N' écoutant que sa jalousie, il lui fit avaler dès le même jour un poison beaucoup plus violent que celui qu' on me présentoit. Le domestique fut forcé de prêter la main à ce cruel office, et ce fut de lui que j' appris avant la nuit que la malheureuse Beatrix venoit d' expirer aux yeux de son tiran. Il ne me falloit point d' autre garant de la bonne foi de ce garçon, que les expressions de son désespoir, et l' horreur qu' il conçut pour son maître. Mes sentimens

p36

étoient sans doute aussi vifs, quoique je les fisse éclater beaucoup moins. Mais prenant un parti qui me fut dicté aussi-tôt par l' honneur autant que par le desir de venger une fille infortunée, dont les malheurs n' avoit jamais altéré la vertu, je conjurai l' espagnol de ne pas différer plus long-tems que la nuit suivante à m' ouvrir les portes de ma prison, et sans m' expliquer sur mes desseins, je l' assûrai que s' il restoit quelques traces d' humanité dans le païs où

nous étions, je ne voulois que deux jours pour faire monter son détestable maître sur l' échaffaut. Il seroit trop glorieux pour un infame, lui dis-je, de périr de ma main. Mais je n' avois pas eu besoin d' une longue réflexion pour former mon projet. Il ne fut exposé à manquer que par l' impatiente fureur de Dom Antonio, qui avoit choisi la nuit suivante pour achever l' office du poison. Il communiqua heureusement son dessein au domestique, qui saisit un instant pour m' en avertir, et qui me marqua le premier moment de l' obscurité pour notre départ. Quelque facilité que Dom Antonio eût à me poursuivre, je ne voulois que le tems de gagner Fez, et je me flattois que tandis qu' il s' agiteroit

p37

pour trouver son confident, il me seroit facile de m' éloigner. Il me le fut encore plus que je ne l' avois espéré ; car ayant trouvé à quelque distance du château deux chevaux extrêmement legers, nous fûmes peut-être arrivés à la capitale avant qu' on eût le moindre soupçon de notre fuite. J' allai descendre au palais du roi, et faisant demander une prompte audience, je m' annonçai ouvertement sous le nom de Dom Perés, général espagnol. La surprise où je vis tout le monde sur mon passage étoit précisément l' effet que j' étois charmé de produire, et je souhaitois que le roi pût ressentir la même impression. Je fus introduit si promptement dans son cabinet, que je ne doutai pas, du moins, de l' impatience qu' il avoit de m' entendre. Mon abord fut ferme, mais respectueux. La même facilité que j' ai eüe à m' échapper de ma prison, lui dis-je, je l' aurois eüe à sortir de vos etats ; mais l' opinion que j' ai de votre générosité ne me permet pas de vous quitter en fugitif. C' est de vous même que je veux obtenir la liberté de retourner dans ma patrie, et je veux la mériter par un service dont vous allez sentir le prix. Un infame vous perd

d' honneur. Vous m' avez traité en roi,
 qui use des droits de la victoire, et le
 misérable à qui vous avez confié ma vie
 vous expose à passer pour mon bourreau.
 Là, je lui racontai, non seulement
 le dessein que Dom Antonio avoit formé
 de m' empoisonner, mais l' effet de
 sa jalouse fureur contre Donna Beatrix ;
 et reprenant notre démêlé dans son origine,
 je le vis rougir plusieurs fois de
 la lâcheté d' un homme à qui il prodiguoit
 toute sa confiance. Voyez, ajoutai-je,
 si j' ai droit d' exciter votre justice
 contre un perfide, et si l' intérêt de votre
 gloire doit vous y porter moins que
 celui de ma vengeance.
 Quoique dur et féroce, le roi de
 Fez est généreux. Il sentit la noblesse
 de mon procédé, et ne pensant pas même
 à me donner des gardes, il ne me
 demanda que le tems de faire paroître
 devant lui son gouverneur. Les ordres
 qu' il donna pour me faire passer agréablement
 le reste de la nuit, me firent
 connoître également, et qu' il vouloit
 répondre à l' opinion que j' avois de lui,
 et qu' il avoit pris de ma bonne foi celle
 que je m' étois flatté de lui inspirer. Dès
 le matin du jour suivant, je fus averti
 qu' il me demandoit, et que Dom Antonio

avoit été amené au palais par des
 gardes. Je ne pus me défendre d' un
 mouvement de joie, en apprenant l' humiliation
 de mon perfide ennemi. Elle
 redoubla lorsqu' il m' aperçut, et qu' il
 ne put douter que je ne fusse devenu
 son accusateur. Le roi lui répéta dans
 ma présence tous les crimes dont je l' avois
 chargé, et le pressant d' en faire
 l' aveu, il lui fit envisager de près le
 supplice qui l' attendoit. Mais l' adroit
 renegat se flattant de ne pouvoir être
 convaincu par ma seule déposition, prit
 le parti de se défendre par un désaveu
 formel, et protesta qu' il ne m' avoit pas
 même connu en Espagne. Cette apologie

étoit si peu vraisemblable, que le roi en parut indigné ; cependant sa colere étant retenue par la qualité de musulman que le misérable Dom Antonio avoit toujours soutenue avec affectation, il n' osa peut-être donner une préférence éclatante au témoignage d' un chrétien. Il me regarda : Perés, me dit-il, je mets la différence que je dois entre vous et votre ennemi ; mais comment prouvez-vous des imputations qu' il désavoue ? Je ne me fis pas répéter cette question. Mon honneur m' en paroissoit blessé. La voie des armes est

p40

ouverte, répondis-je avec chaleur. Le roi loua ma proposition, et faisant valoir à Dom Antonio la permission qu' il lui accordoit de se justifier par son courage, il ne put deviner que ce qu' il regardoit comme une faveur, fût pour mon ennemi un châtement aussi certain que le supplice. Pour moi qui le comprit tout d' un coup, j' eus honte pendant quelques momens, de la nécessité où je me mettois de tremper mes mains dans un sang si vil. Cependant n' ayant aucun avantage à tirer du témoignage de son domestique espagnol, qui ne passoit aux yeux des maures que pour un esclave, et m' étant trop engagé pour laisser mon honneur en doute, dans une nation qui me regardoit comme son vainqueur, je me préparai à terminer cette querelle dès l' après-midi du même jour. J' abandonnai le choix des armes à mon ennemi. Il se déclara d' abord pour l' épée, contre l' usage des maures qui ne se servent que du sabre. Un quart d' heure après il me fit prier de nous servir du pistolet. Je consentis à ce changement : mais ce ne fut pas le dernier. Il renvoya chez moi, pour me faire demander en grace que notre combat se fit à coups

p41

de fusil. Sa lâcheté me fit pitié, car tant d'incertitude ne pouvoit venir d'une autre cause. Enfin lorsque je me disposois à partir pour le joindre, je reçus de lui une lettre écrite en espagnol, par laquelle il me conjuroit dans les plus basses expressions de la crainte, de ne pas pousser plus loin ma vengeance, et de me contenter de l'humiliation où je l'avois réduit. Il me promettoit de se reconnoître coupable devant le roi, à la seule condition que j'employerois mon crédit auprès de ce prince, pour lui faire conserver avec sa vie son rang et sa fortune. La force du mépris éteignit tous mes ressentimens. J'appris au roi les offres de son gouverneur, elles furent exécutées, avec des circonstances qui auroient fait mourir de honte un homme moins lâche et moins perfide. Mes instances lui sauverent la vie, et le seul avantage que je tirai d'être venu à la cour, fut de me trouver si bien dans l'esprit du roi, qu'après m'avoir comblé de témoignages d'estime, ce prince m'accorda la liberté. Il y mit néanmoins une condition fort dure. En m'offrant de me faire conduire à Oran, ou dans quelque port d'Espagne, il me fit engager ma parole que je ne prendrois

p42

jamais les armes contre les maures, et que je n'assisterois pas même le gouverneur d'Oran de mes conseils. Ainsi la seule voie que la fortune m'avoit offerte pour me rétablir dans ma patrie m'étant fermée par une loi inviolable, il ne me restoit qu'à choisir quelque autre endroit du monde, où je pusse tenter de réparer mon malheureux sort. Après mille réflexions, je me déterminai à passer en Italie, où la guerre étoit allumée entre l'empire et la France. Je me rendis à Alger avec une escorte de maures, qui me traitèrent sur la route comme un homme chéri de leur maître, et je m'embarquai sur le premier vaisseau qui fit voile vers les états du grand seigneur, d'où je

pouvois trouver plus de facilités pour
gagner l' Italie par terre ou par mer.
Une troupe de passagers, maures
ou turcs, qui étoient à bord avec moi
ne m' inspira pas beaucoup de curiosité
pour les connoître. Je passois seul le
tems de ma navigation à méditer sur
mes nouvelles entreprises, lorsque je
fus interrompu par un esclave de ma
nation, qui me conjura d' abord de prêter
beaucoup d' attention à ce qu' il n' avoit
la liberté de m' expliquer qu' en

p43

peu de mots. Je suis observé, me dit-il,
et chaque moment que j' emploie à
vous parler, m' expose peut-être à des
traitemens cruels. Vous voyez un malheureux,
qui l' est moins par ses propres peines, que
par celles d' une femme
qu' il aime uniquement, et qui doit être
bien-tôt la proie de quelque infidèle. J' ai
été élevé avec elle sur la côte de Catalogne.
On nous mene en Turquie pour
nous vendre. Quelques efforts que j' ai
malheureusement tentés pour nous sauver
par la fuite, m' ont attiré un châtiment
dont je fremis. Cependant la mort
m' effrayant moins que le sort dont je
ne puis me garantir, je conçois qu' avec
votre secours il n' est pas impossible
encore de rompre nos chaînes. Etes-vous
assez généreux pour me l' accorder ?
à peine eus-je répondu qu' il pouvoit
compter sur mes services, que se
hâtant de m' expliquer son projet ; je
suis homme de mer, me dit-il, j' ai commandé
dix ans un vaisseau de guerre.
Il est question de m' aider pendant la
nuit à jeter la chaloupe. Deux des
compagnons de mon sort, que j' ai gagnés
par l' espérance de se mettre en liberté,
ne suffisent pas pour exécuter

p44

ce dessein sans bruit ; mais le tems est si
calme, qu' il ne restera vraisemblablement

que le pilote au gouvernail. Je le tuerai si vous me prêtez quelque arme, et je ne doute point qu' avec la connoissance que j' ai de la manoeuvre, nous ne venions à bout dans un instant de mettre la chaloupe en état de nous servir. Vous serez le maître alors, ajouta-t-il, ou de vous livrer à ma conduite, ou de demeurer dans le vaisseau sans qu' on puisse se défier du secours que vous m' aurez prêté. Ce plan ne me parut point aussi facile qu' à lui. Cependant sans lui faire sentir que les imaginations d' un desespéré ne font pas la même impression sur un esprit tranquille, il me suffit, lui répondis-je, que vous me donniez l' occasion de servir des infortunés. Je ne suis point assez attaché à la vie pour vous faire valoir le risque auquel je vais l' exposer ; et je lui engageai ma promesse d' être sur le Tillac avec mes armes, et tout ce qu' il jugeroit nécessaire pour le secourir. Je lui demandai comment il se promettoit d' y faire monter sa dame, qui devoit être renfermée dans quelque cabane avec les autres esclaves de son sexe ? Il craignoit, me dit-il, de risquer

p45

trop en m' expliquant ses mesures ; mais elles étoient certaines, et je pouvois m' en reposer sur l' intérêt qu' il avoit à les faire réussir. M' ayant quitté, il me laissa le tems de délibérer moi-même sur ce que je pouvois ajouter à son dessein pour en faciliter l' exécution. Nous étions à la hauteur de l' isle de Corse ; et comprenant que dans une mer si étroite il ne nous seroit pas difficile de gagner cette côte, j' avois d' autant moins de répugnance à m' abandonner à la conduite de l' esclave espagnol, que je m' épargnois bien des embarras et des lenteurs pour gagner l' Italie. Le domestique de Dom Antonio composoit toute ma suite. Je lui devois trop de confiance pour ne pas faire fond sur son attachement. Il m' embarrassa par diverses objections. Cependant mes promesses ayant

été trop formelles pour les rappeler à l'examen, je lui donnai ordre de se tenir prêt à me suivre. C' étoit avant hier, c' est-à-dire, la nuit qui a précédé celle-ci, que nous devions tenter une si grande entreprise. Vous sçavez à quelle heure commença la tempête, puisque vous l' avez essuyée. Il fut bien moins question de penser à la fuite, qu' à la

p46

conservation du vaisseau que nous voulions abandonner. Je me prêtai au travail comme le moindre matelot ; ce qui n' empêcha point que dans l' affreux désordre où étoit l' équipage, je ne visse l' espagnol et ses deux compagnons détacher la chaloupe, sous des prétextes que personne n' avoit la liberté d' examiner. Heureux s' il a profité assez habilement de sa hardiesse, pour se délivrer tout à la fois et de l' esclavage et de la mer ! Je le perdis de vûe dans l' obscurité ; et ne pensant moi-même qu' à défendre ma vie, à l' instant d' un naufrage inévitable, je me saisis d' un mât fracassé, que je jettai assez adroitement en mer, pour m' élancer dessus au même moment. Le domestique de Don Antonio, que j' exhortai à me suivre, se jetta après moi avec le même bonheur. Notre exemple anima quelques autres matelots à nous imiter. Ils n' ont pas résisté sans doute à l' impétuosité des flots, puisque cette voie de salut n' a été favorable que pour moi ; mais j' errois depuis plus de six heures au gré du vent, et je voyois encore quelques-uns de mes compagnons attachés au mât. Les cris que la vûe de votre vaisseau nous a fait pousser comme de concert, ont attiré

p47

vos yeux sur nous ; mais lorsque mon agitation redoubloit par des espérances si prochaines, j' ai senti à la légereté du mât que mes malheureux

compagnons périssent successivement.
J' ai tiré de nouvelles forces du malheur
d' autrui. L' ardeur que j' ai remarquée
à vos gens pour me secourir, m' a
fait même éprouver que dans l' extrémité
du péril on peut être sensible à la
joie. Mais que dis-je ? Je l' ai été, jusqu' au
transport, à la compassion et à
la reconnoissance, lorsqu' après vous
avoir vû faire mille efforts pour vous
saisir de mon mât, je me suis aperçu,
en vous voyant disparaître, que vous
aviez été englouti par les flots, et j' aurois
abandonné mille fois l' instrument
de mon salut, si j' avois eu la moindre
espérance de racheter votre vie aux dépens
de la mienne. Enfin j' ai été enlevé,
au milieu de cette agitation, par
des mains puissantes, qui m' ont couché
tranquillement dans la chaloupe. J' avois
toute ma connoissance. Mon premier mouvement
a été de presser mes
libérateurs de vous rendre le même
office. Ils vous cherchoient ; et la violence
de la tempête étant extrêmement
diminuée, ils n' ont pas eu de peine à

p48

vous trouver. Quelques liqueurs fortes
avoient déjà rétabli mes forces. Si l' on
vous a dit avec quelle effusion de joie
et de reconnoissance je vous ai tenu embrassé
près d' un quart d' heure, pâle et
sans mouvement comme vous étiez,
m' efforçant de vous communiquer la
chaleur que je devois moins à ma vigueur
naturelle qu' à la force des circonstances,
et me plaignant au ciel de
m' avoir mis dans le cas d' une reconnoissance
dont je me croyois déjà condamné
à ne pouvoir jamais m' acquitter, on n' a
pû vous faire prendre qu' une foible idée
du sentiment qui accompagnoit mes
mouvemens extérieurs. Je me suis retiré
en vous voyant ouvrir les yeux,
trop content d' être assuré de votre vie ;
et je n' ai voulu reparoître devant vous,
qu' après vous avoir sçû assez rétabli,
pour être en état de vous rappeler ce
que vous avez fait pour un inconnu,
et de comprendre vous-même que vous

ne devez mettre ni mesures ni bornes
aux droits que vous avez acquis sur moi.
Un récit si intéressant augmenta beaucoup
l'inclination que je m'étois sentie
pour Pérès sur les seules grâces de sa figure ;
et je ne désavouerai point que

p49

ce que j'avois fait pour lui, ne fût encore
une sorte de lien qui fortifia ce
penchant. On s'attache autant par le
bien qu'on fait, que par celui qu'on reçoit.
Je ne pensai néanmoins qu'à lui
faire interrompre des remerciemens qu'il
ne finissoit point. L'étonnement que
j'avois de le voir si-tôt rétabli, tandis
qu'au troisième jour je me sentois encore
la tête et l'estomac dans un étrange
désordre, me fit souhaiter d'apprendre
comment il s'étoit défendu si
heureusement contre les flots. Il m'assûra
qu'à la réserve du premier moment,
où il avoit avalé, malgré lui, quantité
d'eau, il avoit eu peu de peine à se
soutenir à l'aide du mât. Les vagues
qui passaient à tous momens sur sa tête,
ne lui avoient jamais fait perdre assez
la respiration pour avoir trouvé beaucoup
de difficulté à la reprendre. Il
avoit conservé toute la liberté de sa
raison ; et n'ayant appréhendé qu'une
lassitude dont il se sentoit encore fort
éloigné, sa surprise étoit que ses compagnons
n'eussent pas eû la force de
résister comme lui à des secousses qui
l'avoient si peu fatigué. En effet l'expérience
m'a fait connoître dans la
suite, que le moindre appui soutient facilement

p50

un homme dans la mer, et
que la présence d'esprit et le courage
sont deux ressources d'une grande utilité
contre la tempête.
J'eus la satisfaction, après mon rétablissement,
de reconnoître de jour
en jour que le goût de mon caractère

avait autant de force que la reconnaissance pour me faire un intime ami de Dom Perés. Je lui jurai les mêmes sentimens. Sa fortune commençoit à m' intéresser beaucoup plus que la mienne, et ce fut après avoir beaucoup réfléchi sur la maniere dont je pouvois m' y rendre utile, que je m' efforçai de l' engager à prendre comme moi le parti d' entrer dans l' ordre de Malte. Il ne s' y sentoit pas le même penchant. Dans quelque désordre que sa fortune fût en Espagne, il ne pouvoit perdre l' espérance de la rétablir au premier changement du ministere. Il étoit l' aîné d' une maison puissante ; et mon exemple ne servoit tout au plus qu' à l' ébranler. Cependant lorsque le commandeur de Buillantes lui eut expliqué que les derniers engagemens peuvent être long-tems reculés, et qu' il n' iroit rien chercher dans les armées d' Italie, qu' il ne pût trouver au

p51

service de la religion, l' amitié lui fit vaincre le reste de ses répugnances, et le seul desir de ne pas nous séparer lui tint lieu de vocation. J' étois assez riche d' une grosse pension que je m' étois réservée, pour ne lui laisser sentir aucun besoin de fortune. La difficulté n' étoit qu' à lui faire accepter des secours contre lesquels il ne manqueroit pas de se révolter. Mais je convins avec le commandeur de Buillantes, qu' en attendant ce que nous lui faisons espérer de la générosité du grand-maître, le commandeur lui créeroit quelque emploi dans son escadre, et que sous ce prétexte il lui assigneroit des appointemens considérables que je payerois secrètement. Nos trois vaisseaux s' étant rassemblés, nous continuâmes pendant quinze jours de chercher les galeres turques. Mais la même tempête qui nous avoit dispersés, les avoit fait rentrer dans leurs ports. Ma premiere caravane fut ainsi réduite à une course aussi stérile pour la gloire, qu' elle me paroissoit heureuse par l' acquisition que j' avois

faite d' un ami. Nous regagnâmes
Malte, où la tempête avoit causé tant
de dommage jusqu' au milieu du port,
qu' on y regarda le retour de nos vaisseaux

p52

comme une faveur du ciel. Dom Perés,
que nous présentâmes au grand-maître,
en fut reçu avec la distinction
qui étoit dûe à son mérite et à sa naissance.
Mais il sentit dès le premier jour
un triste effet de l' engagement qu' il avoit
pris avec le roi de Maroc. En apprenant
qu' il avoit commandé les espagnols
contre les maures, le grand maître,
qui avoit reçu quelques sujets
de plaintes des algeriens, lui proposa
de se charger d' une expédition qu' il
méditoit contre ces corsaires. Mais
l' honneur étoit une loi que Perés respectoit
trop pour mettre quelque chose en balance
avec elle. Il déclara naturellement
que toute la côte d' Afrique
étoit un lieu sacré pour lui. J' aurois crû
qu' il y pouvoit mettre quelque distinction,
et qu' un serment qui regardoit le
roi de Maroc, ne devoit pas s' étendre à
tous les maures ; mais il se rappelloit
les termes du roi, qui avoient compris
également ses sujets et ses alliés.
Perés avoit autant d' étendue d' esprit,
que de noblesse de sentimens. N' étant
pas bien déterminé à s' engager dans
notre ordre, il conçut qu' il y avoit
d' autres voies de s' y attirer de la considération,
et toute son étude étoit à

p53

les chercher. Après avoir refusé vingt
fois les secours que je l' avois pressé
d' accepter, il me fit un jour cette ouverture.
J' ai honte, me dit-il, de recevoir
du grand-maître une pension et
des caresses que je n' ai méritées par aucun
service ; et tout considéré, si je
dois accorder à quelqu' un cette sorte
de droits sur ma reconnaissance, il est

plus naturel que ce soit à mon ami.
Vous avez, dites-vous, dix mille ducats
comptans et des lettres de crédit
pour une plus grosse somme. Voulez-vous
contribuer à la fortune de celui
qui fait profession de vous devoir déjà
la vie ? Cette proposition m' ayant comblé
de joie, je m' arrêtai bien moins à
lui faire valoir la satisfaction que je ressentais
de le pouvoir servir, qu' à le
prier, comme je faisais continuellement,
de ne pas exagérer les obligations qu' il
m' avoit ; et comme nous nous trouvions
chez moi, je ne fis que prendre
ma cassette, que je voulus aussi-tôt lui
mettre entre les mains. Non, non, me
dit-il, vous prenez mal ma pensée. Il
m' a semblé, continua-t-il, que rien ne
seroit plus noble et plus digne de vous,
que d' employer une somme qui est inutile
dans vos coffres, à servir la religion

p54

à vos propres fraix ; et qu' en équipant
un vaisseau sous l' autorité du
grand-maître, vous acquereriez bien-tôt,
avec l' honneur d' une entreprise
presque sans exemple, de quoi vous dédommager
des premières dépenses. Qui
sçait à quoi la valeur peut vous conduire ?
Vous me donnerez votre lieutenance ;
et tout ce qu' on peut attendre
d' un peu d' usage et d' une parfaite amitié,
vous me le verrez faire constamment
pour votre gloire.
Ainsi cette assistance que Perés m' avoit
demandée pour lui, se réduisoit à
me servir moi-même par la plus glorieuse
idée qu' il pût m' inspirer. Cher et
illustre ami, lui dis-je en l' embrassant, je
ne trouve qu' un changement à faire dans
un projet qui m' enchante. C' est que ma
jeunesse, le peu d' expérience que j' ai
dans les armes, et le fond que je fais
sur votre généreuse amitié, m' obligent
de vous demander pour moi le rang
auquel vous voulez vous réduire. Vous
commanderez le vaisseau, je serai votre
lieutenant, et je ne vois rien au-dessus
de mes espérances lorsque vous
m' animerez par vos exemples. Je n' écoutai

point toutes les raisons par lesquelles
il voulut combattre ma réponse ;

p55

et ne pensant qu' à solliciter l' agrément
du grand-maître, je l' assûrai qu' avant
la nuit j' aurois la permission qu' il désiroit,
si elle pouvoit être obtenue.
Ma proposition parut nouvelle à la
cour. La plûpart des jeunes chevaliers
étant des cadets sans bien, il étoit
inouï qu' on eût servi la religion sans
intérêt, et cette pensée qui pouvoit faire
craindre au grand-maître quelque
relâchement dans mon obéissance, fut
le principal obstacle qui retarda son consentement
de quelques jours. Cependant après avoir pris l' avis
de son conseil, il m' accorda la faveur que je lui
demandois, sous la seule condition que
je ne serois jamais absent plus de trois
mois, et que la religion tireroit ses
droits ordinaires de tous les avantages
que je remporterois sur les infidèles.
Perés se crut au comble de ses desirs.
Je lui abandonnai le soin d' acheter un
vaisseau, et de le faire équiper. Il ne
s' en trouva point qui le satisfit dans le
port de Malte. Nous partîmes, avec la
permission du grand-maître, pour Venise,
où l' on nous fit espérer que nous
trouverions à choisir entre plusieurs
bâtimens que la flotte de cet état venoit
d' enlever aux turcs. Nous y arrivâmes

p56

si heureusement, qu' on y étoit
presque à la veille d' en faire la vente.
Perés, qui avoit employé le peu de
tems qu' il avoit passé dans l' isle de Malte,
à se mettre au fait de la marine, et
qui n' avoit laissé rien échapper à sa pénétration,
nous acheta un des meilleurs
voiliers que les turcs eussent dans cette
mer ; et par un autre avantage que
nous n' aurions pas trouvé si facilement
à Malte, il engagea à notre service cinquante
soldats résolus, qui nous composerent

avec dix matelots bien choisis,
soixante hommes capables de toutes
sortes d' entreprises.
Toutes les instances par lesquelles
j' avois espéré de le déterminer à prendre
le commandement, et les efforts
que je renouvelai en nous mettant en
mer, ne purent le faire changer de résolution.
Je ne trouvai qu' une voie
pour finir ce différend. Ce fut de supprimer
le titre de capitaine, et de faire
connoître la forme de gouvernement
que je souhaitois d' établir, par le nom
même que je donnai à notre vaisseau.
Je le nommai *les deux commandans* ,
et je déclarai dès le premier jour à l' équipage
qu' il n' y avoit point de distinction
de titre entre mon ami et moi ; de

p57

sorte que tous nos gens s' accoutumerent
d' eux-mêmes à ne parler de nous
qu' en nommant l' un, *le commandant françois*,
et l' autre, *le commandant espagnol* .
La défiance de notre soumission, que j' avois
crû remarquer au
grand-maître, nous fit prendre le parti
de retourner d' abord à Malte, pour recevoir
les premiers ordres à la tête de
nos gens ; mais la fortune, qui nous destinoit
plus de gloire que de bonheur et
de richesses, nous préparoit sur la route
une rencontre dont toutes les aventures
de ma jeunesse ont pris leur source.
à peine étions-nous sortis du golfe,
que Dom Perés avec qui je m' entretenois
de nos desseins sur le Tillac, aperçut
un vaisseau qui sembloit prendre
le large pour nous éviter. Serions-nous
assez heureux, me dit-il, pour
trouver sitôt l' occasion de faire l' essai de
nos armes ? Et pressant la manoeuvre,
il fit tourner nos voiles vers ceux qui
paroissoient nous fuir. Toute leur vitesse
ne put nous empêcher de les joindre.
C' étoit un vaisseau turc, qui ne
put être trompé à la figure du nôtre ;
car nous avons pris soin d' en faire changer
jusqu' à la forme. Quoiqu' il fût fort
bien en artillerie, la chaleur d' une

premiere entreprise ne nous permit point d' avoir recours à des voies si lentes. Nous allâmes furieusement à l' abordage. Perés nous donna des exemples que le plus lâche de notre troupe auroit eû honte de ne pas suivre ; et pour ne rien déguiser, nous trouvâmes si peu de défense dans nos ennemis, que notre victoire fut sans honneur. Ils n' étoient pas en moindre nombre que nous ; mais soit qu' ils fussent effrayés de notre résolution, ou que le remord des crimes qu' ils venoient de commettre, éteignit leur courage, ils nous céderent les armes sans résistance.

La première vûe de notre proie nous promit peu de richesses ; et nous apprimes au même moment, que nous n' avions à faire qu' à des pirates de Dulcigno, qui n' avoient rien à risquer que leur vie et leur vaisseau. Cependant aussi-tôt que nous les eûmes fait enchaîner, il se présenta plusieurs femmes, qui vinrent nous remercier comme leurs libérateurs. Elles nous raconterent que s' étant embarquées sur la côte de Genes pour se rendre à Malte, elles avoient eu le malheur d' être arrêtées par ces corsaires, qui ne trouvant point sur un vaisseau de passage plus de richesses

qu' ils n' en avoient apperçus, s' étoient déterminés barbarement à faire main-basse sur tout ce qui ne leur avoit pas semblé propre à leur infame trafic, et n' avoient reservé que les femmes, avec quelques hommes qu' ils avoient choisis. Ils avoient coulé ensuite le vaisseau à fond, pour se délivrer de l' embarras de le conduire après eux, dans une mer où ils avoient mille périls à redouter. Je demandai à ces etrangeres s' il y avoit parmi les captifs quelque personne de distinction. Elles me répondirent qu' il s' y trouvoit deux dames, dont la figure avoit plus d' éclat que leur train, et qui avoient paru plus

affligées que toutes les autres du malheur
qui les avoit fait tomber dans
l' esclavage. Perés marqua autant d' empressement
que moi à les voir. Tout
étant si tranquille autour de nous qu' il
ne nous restoit qu' à voguer tranquillement
vers Malte, nous cherchâmes à
nous amuser dans la compagnie de ceux
qui nous devoient leur liberté. Nous
ne prévoyions ni l' un ni l' autre que
nous y allions trouver la perte de la
nôtre, et l' origine d' autan d' infortunes
que de plaisirs. Ces deux dames, dont
je ne me remis pas tout d' un coup le

p60

visage, étoient la maîtresse et la fille
du commandeur de M qui nous avoit
traités avec tant de politesse dans le
voisinage d' Orbitello. Le commandeur
étant mort, elles avoient pris aussi-tôt
le parti de retourner à Malte, et les
corsaires les avoient enlevées dans leur
route.

On se souvient que la jeune fille
n' avoit pas plus de treize ans, lorsque
le vaisseau qui m' amenoit de France
avoit relaché à Orbitello. Il s' étoit passé
six mois depuis mon arrivée à Malte.
On connoît donc son âge. Mais,
ce que j' ai mal représenté dans notre
première rencontre, ou plutôt ce que
ne pouvoit être que le fruit des six
mois qui s' étoient écoulés depuis ma
visite, car il n' est pas vraisemblable que
mon coeur et mes yeux ne fussent plus
les mêmes, je lui trouvai plus de charmes
qu' une femme n' en a jamais réunis.
Ce fut l' impression d' un seul moment,
et l' effet en devint tout d' un coup si
terrible, que ne pensant pas même à
m' en défendre, je m' approchai d' elle
avec une avide impatience, comme si
tout mon bonheur eût déjà consisté à
la voir de près, à la contempler, et à
ne plus m' éloigner d' elle un moment.

p61

Mais la force d' un sentiment si peu réfléchi me fit découvrir avec la même promptitude que j' avois un rival dans mon ami, et que le coeur de Perés éprouvoit tout ce qui se passoit dans le mien. J' évite également de retracer ici l' excès de mon plaisir et de ma peine. Peut-être suis-je le seul exemple d' un amour né au milieu de tant de douleur, les premiers mouvemens en furent aussi aveugles que leur cause. J' arrêtai Perés par le bras, et sans avoir démêlé ce que je trouvois de redoutable dans l' ardeur qu' il marquoit pour s' approcher de la fille du commandeur, je lui donnai lieu, pour la première fois, par une interruption si brusque, de penser que je me croyois quelque supériorité sur lui. Cependant la honte que j' en ressentis m' ayant fait faire un effort pour me vaincre, j' affectai de réparer cette grossièreté par une contenance riante, et je ne trouvai rien de mieux pour assûrer mes prétentions autant que pour sortir d' embarras, que de m' abandonner à la joie que je devois ressentir d' avoir si heureusement rendu service à deux personnes que je connoissois depuis long-tems. J' ajoutai mille choses que je croyois capables de faire entendre

p62

à Perés, que ce n' étoit pas de ce jour-là que j' avois le coeur touché pour la jeune italienne ; et je ne me souvenois point, en lui tenant ce langage, de lui avoir protesté mille fois que j' étois sans tendresse et sans engagement. La maîtresse du commandeur m' ayant reconnu au premier instant, je fus soulagé de mon embarras, par la nécessité de répondre à ses remerciemens. Perés n' avoit point ouvert la bouche, et sa surprise n' étoit peut-être pas le plus vif de ses sentimens. Il continua de garder le silence, en jettant les yeux sur moi par intervalle ; ce qui ne m' empêcha point de continuer mes caresses à la mere et à la fille, avec une espèce de transport, qui me rendoit insensible à

toute autre considération. Mes soins ne furent pas perdus. Elles m' apprirent que leur commandeur ayant été emporté par une mort subite, le visiteur de l' ordre, qui se trouvoit chez lui par hazard, avoit mis aussi-tôt le scellé sur tout ce qu' il y avoit de précieux dans la maison, et qu' après avoir vécu si long-tems avec un homme qui leur avoit promis cent fois de leur faire une fortune honête, elles ne s' en trouvoient pas plus riches en retournant dans leur

p63

patrie. Je ne sçais si l' intention de la mere étoit de sonder ma générosité ; mais elle ne dut pas me trouver difficile à gagner, puisque je m' empressai d' aller au devant de ses désirs. Je pris un moment pour lui faire entendre que sans être commandeur, je jouissois d' un assez gros revenu pour l' empêcher de regretter ce qu' elle avoit perdu. La seule méprise qu' il y eut entre nous, fut qu' elle s' imagina que mes offres s' adressoient à elle-même, et que se félicitant déjà de la conquête de mon coeur, elle crût retrouver avec un amant plus jeune, la même fortune qui venoit de lui échapper.

Cependant comme rien n' étoit si éloigné de mes idées, je me livrai au plaisir de croire que j' allois devenir heureux par l' amour. Cette passion, que je ne connoissois que depuis un instant, me faisoit déjà sentir que je n' avois point d' autre bonheur à désirer. Tous les momens que j' avois passés sans aimer, me paroissoient une perte continuelle du seul bien auquel la nature m' avoit rendu sensible. Je fus pendant tout le jour dans cette yvresse, et toute ma conduite s' en ressentit. Ayant fait passer les deux dames dans notre vaisseau, je

p64

ne les quittai point un moment jusqu' au

soir. L' erreur de la mere se confirma
d' autant plus, que sentant le besoin que
j' avois de la ménager, mes attentions se
tournoient continuellement vers elle ;
et l' amour d' ailleurs, qui m' avoit touché
si vivement pour la fille, m' inspiroit
une retenue qui ne me permettoit
point de prendre avec elle un air si libre.
Perés n' étoit pas plus tranquille ;
mais avec plus d' expérience et de raison
que moi, il sçavoit déguiser ses sentimens
comme il avoit sçû pénétrer les
miens. Ne se défiant point que je fusse
déjà si avancé avec la mere, il avoit
fait marcher le soin de nos affaires communes
avant toutes les prétentions de
l' amour, et moitié incertain, moitié picqué
de mes vûes, il n' avoit pas laissé
de mettre l' ordre nécessaire dans le vaisseau
que nous avions pris.
Je ne pus éviter de le réjoindre le
soir ; mais je dois confesser que sans
me sentir pour lui moins d' amitié, sa
présence me jetta dans une contrainte
insupportable. Mon chagrin redoubla,
lorsque dans l' entretien que nous eûmes
avec les dames, je crus lui remarquer
de l' affectation à mettre quelque différence
entre son état et le mien,

p65

par les engagements que j' étois résolu
de prendre dans l' ordre de Malte, et
qui ne me laissoient point la liberté de
disposer de mon coeur. C' étoit peut-être
la jalousie qui me faisoit empoisonner
ses intentions ; mais ayant été
surpris de le voir si peu empressé pour
la jeune italienne, après avoir crû découvrir
la première impression qu' il
avoit ressentie de ses charmes, je me figurai
qu' il avoit fait fond sur cette voie
pour me disputer son affection. Nous
nous quittâmes sans aucune marque de
réfroidissement. Cependant j' emportai
des soupçons de sa bonne foi, qu' il
avoit peut-être aussi de la mienne ; et
je me mis au lit avec cette malheureuse
défiance. Elle eut peut-être autant
de force pour m' engager dans une folle
résolution, que tous les sentimens qui

exerçoient déjà sur moi leur tyrannie.
Je ne pus penser que j' avois un rival
si dangereux, sans chercher tous les
moyens de mettre les intérêts de mon
coeur à couvert. J' avois la parole de la
mere ; mais étois-je sûr de la tendresse
de la fille ? Il ne me vint rien de plus
favorable à l' esprit, dans ces premières
réflexions, que de feindre en arrivant à
Malte une maladie, qui m' obligeât d' interrompre,

p66

pour quelque tems, nos
courses, et qui engageât Perés à se remettre
en mer jusqu' à mon rétablissement.
J' espérois dans cet intervalle de
lier solidement mon intrigue, et d' être
bien-tôt en état de braver toutes sortes
de rivaux.
Combien de difficultés échappoient
à mon imprudence ! Je ne parle point
du tort que j' allois faire à ma fortune,
en ruinant l' opinion que le grand-maître
avoit eûe jusqu' alors de mes moeurs
et de ma conduite. Cette idée ne s' offrit
pas même à mon esprit, et je l' eusse
rejetée sans doute, si elle étoit venue
troubler des espérances de plaisir, avec
lesquelles je ne mettois rien en balance.
Mais je ne voyois pas que la maladie
même que je voulois contrefaire
étoit ce qu' il y avoit de plus opposé à
mes désirs, puisque ne pouvant me proposer
de vivre dans une même maison
avec ma maîtresse, je me privois du plaisir
de la voir, et je la laissois exposée,
non-seulement à Perés jusqu' au jour de
son départ, mais à toute la jeunesse de
l' ordre, dont l' avidité est extrême pour
les femmes. D' ailleurs quel étoit mon
but, en me supposant même au point
de confiance où je voulois parvenir ?

p67

Quel lieu voulois-je choisir pour la
possession tranquille de mes amours ?
Avois-je une retraite, comme le vieux

commandeur, pour en faire le séjour
de deux femmes, que je ne devois pas
me promettre de pouvoir séparer ? Et
quand il m' auroit été plus facile de m' en
procurer une, étois-je donc résolu d' abandonner
ma vocation, ou me flattois-je que le tems que
j' employerois à l' amour me seroit compté pour une
caravane ? La moindre de ces réflexions
m' auroit fait regarder tous mes projets
comme un excès de folie ; mais dans
l' aveuglement où j' étois, il ne me vint
pas même à l' esprit qu' avec de l' argent,
de la jeunesse, et la parole que j' avois
reçue de la maîtresse du commandeur,
j' eusse le moindre obstacle à redouter.
Le vent nous fut si favorable pendant
la nuit et le jour suivant, que nous
entrâmes dans le port de Malte vingt-quatre
heures après notre aventure. Je
ne manquai point de feindre de grandes
douleurs, en touchant la terre, et
mettant la maîtresse du commandeur
dans mon secret, je convins avec elle
qu' elle me rendroit de fréquentes visites.
S' il paroît surprenant qu' elle fût
encore persuadée que je l' aimois, il faut

p68

se rappeler ma jeunesse, qui lui avoit
fait espérer de prendre tout l' ascendant
qu' elle vouloit sur moi, ma timidité
peut-être, qui m' avoit toujours fait envelopper
mes expressions, et la force
de l' amour propre, qui pouvoit faire aisément
illusion à une femme de trente ans, sur-tout lorsqu' elle
ne prenoit sa fille que pour un enfant, qu' elle ne
soupçonnoit point d' être en concurrence
avec elle. Mais de quelque manière
qu' on veuille l' expliquer, elle me
croyoit si enivré de ses charmes, que
prenant pour moi une partie des sentimens
qu' elle me supposoit pour elle,
mes intérêts lui parurent communs avec
les siens, et qu' elle entra dans toutes
les mesures que je lui proposai.
Dom Perés parut seul devant le
grand-maître, qui applaudit beaucoup
à notre premier essai. Les excuses de
mon absence, dont j' avois prié mon
ami de se charger, m' attirèrent tant
de visites et de complimens, que ne

pouvant me feindre assez malade pour
refuser de les recevoir, je craignis de
ne pouvoir soutenir assez long-tems le
personnage que j' avois entrepris. Mais
comme il regardoit particulièrement
Perès, que j' avois déjà tâché fort adroitement

p69

d' engager dans une nouvelle
course, il me délivra bien-tôt de cette
crainte, en me faisant connoître que j' avois
espéré inutilement de lui en imposer.
Il prit un moment où j' étois seul.
Après quelques préparations, qui ne
me parurent point sans embarras, il se
plaignit amèrement de me voir si tôt
perdre la confiance et l' amitié que je
lui avois jurées, et ne me laissant point
le tems de chercher des excuses, il me
déclara qu' il ignoroit aussi peu ma passion,
que la vanité du prétexte qui me
retenoit au lit depuis notre arrivée. Je
ne vous déguiserai point, ajouta-t-il,
que vos premiers procédés m' ont affligé.
Les mêmes charmes qui ont gagné
votre coeur, avoient fait une vive impression
sur le mien. Je me serois mieux
défendu, si j' avois pénétré tout d' un
coup vos sentimens ; et ce que vous
avez pû trouver de suspicion d' obscur
dans quelques uns de vos discours, n' étoit
qu' un innocent artifice que j' employois
pour les découvrir. Mais depuis
qu' une incommodité feinte, un désir
pressant de me voir éloigné, et le
commerce secret que vous entretenez
avec ces deux dames, m' ont appris ce
que j' en dois penser, le ciel m' est témoin,

p70

que j' ai étouffé jusqu' au moindre
sentiment d' une passion qui m' a fait craindre
la ruine de notre amitié ; et vous
allez juger par l' ouverture que j' ai à
vous faire, quelles sont enfin mes dispositions.
Je ne partirai point sans vous, continua-t-il,
et ce n' est pas pour vous

abandonner dès les premiers jours que
je vous ai promis un éternel attachement.
Je ne puis consentir non plus à
vous voir demeurer à Malte, sous un
prétexte dont on ne manquera point,
tôt ou tard, de découvrir la fausseté.
Nous remettrons donc incessamment à la
voile, et nous remplirons glorieusement
nos destinées. Mais voici le préservatif
que je vous ai préparé contre
la jalousie. Vous vous souvenez, reprit-il,
du récit que je vous ai fait de
mon naufrage, et de l' espérance que
j' avois eue de rendre service à quelques
esclaves de ma nation. Ils furent plus
heureux que moi dans leur chaloupe.
Le vent les jetta dans l' isle de Gorze,
où leur seul malheur a été de perdre
le chef de leur entreprise, c' est-à-dire,
l' espagnol qui s' étoit ouvert à moi, et
qui étoit accompagné d' une maîtresse
chérie, dont l' intérêt l' avoit fait penser

p71

à la fuite. Cette malheureuse personne,
amant, aux désirs des trois autres fugitifs,
qu' elle n' avoit connus que par le
même hazard qui les avoit rassemblés
sur leur vaisseau, a pris le parti de se
rendre ici, dans l' espérance d' y trouver
la protection qu' elle mérite par sa
beauté. J' ignore de qui elle a sçu
mon nom ; mais se rappelant de l' avoir
entendu prononcer par les compagnons
de sa fuite, elle est venue depuis
deux jours pour implorer ma générosité, en me faisant
connoître le droit qu' elle y avoit, par les promesses
que j' ai faites à son amant. Je n' ai souhaité
d' être instruit de sa condition, que
pour régler ma conduite et mes secours
sur cette connoissance. Elle m' a raconté
sans déguisement, qu' étant d' une
naissance honnête, le goût du plaisir lui
a fait oublier son devoir, et qu' après
s' être livrée à son amant, qui lui faisoit
quitter sa famille pour se retirer
avec lui dans une de ses terres, ils
ont été enlevés par un corsaire de Tunis,
la nuit même de leur départ, c' est-à-dire,
avant qu' ils eussent tiré le moindre
avantage de leur fuite pour satisfaire

leur amour. Ce récit m' a fait comprendre

p72

qu' elle a peu de ressources à espérer du côté de sa famille ; et la demande qu' elle me fait d' un secours vague, dont il semble qu' elle m' abandonne l' explication, me persuade que j' aurai peu de peine à l' engager dans toutes mes vûes. Elle est aimable. J' étois dans l' embarras de trouver quelque moyen pour faire renaître votre confiance, et pour vous tirer de la léthargie où je crains que l' amour ne vous retienne trop long-tems. Je me suis déterminé, non-seulement à m' attacher à elle, mais à m' en faire accompagner dans mes courses, et je viens vous proposer de faire le même usage de votre maîtresse. Il me regarda en souriant, après ce discours. Ma surprise ne me permettant point de trouver sur le champ des expressions pour lui répondre, il reprit avec le même enjouement : cherchez, me dit-il, agitez-vous pour trouver quelque expédient qui soit plus convenable à la situation de votre coeur, à votre gloire, à l' intérêt de votre fortune, et si vous comptez nos engagements d' amitié pour quelque chose, aux sermens par lesquels nous avons lié nos entreprises et nos espérances ; je me

p73

rens sur le champ à vos désirs : mais suivez mes conseils si vous avez quelque soin de votre honneur, et quelque opinion de mon amitié. Ma confusion s' étant un peu dissipée, je convins en l' embrassant qu' un odieux soupçon, dont je n' avois pû me défendre sur les apparences, avoit un peu altéré la douceur de notre commerce ; et prenant occasion de cet aveu pour lui découvrir toute l' ardeur de ma passion, je passai tout d' un coup de l' inquiétude à l' excès de la confiance. La

maîtresse du commandeur ne passoit pas un jour sans me venir voir, et dans les idées où elle étoit, elle se faisoit toujours accompagner d' une autre femme, comme si elle eût appréhendé de m' accorder trop d' avantage sur elle, avant que toutes nos conditions fussent réglées. Je racontai à Perés que dans la visite qu' elle m' avoit rendue la veille, elle m' avoit proposé de quitter Malte, où elle sentoit bien que nous ne pouvions demeurer long tems à couvert, et de nous rendre à Venise ou à Paris, qui lui paroissoient les seuls lieux du monde où les commerces de galanterie puissent substituer long-tems sans éclat. M' ayant fait expliquer la situation

p74

de mes affaires, elle avoit reconnu que je ne pouvois me dispenser de prendre des engagemens dans l' ordre de Malte, et j' avois entrevû à son langage, que les femmes galantes font bien plus de fond sur un amant forcé au célibat, que sur ceux qui peuvent leur échapper par des dispositions qui leur font rompre tôt ou tard un commerce d' amour, pour songer au mariage. Elle m' avoit donc pressé de faire les voeux de la religion, je lui avois promis de tout employer pour obtenir que mon voyage de Venise fût compté pour ma seconde caravane, et je comptois de me faire dispenser facilement de la troisième. Comment lui proposer, dis-je à Perés, un nouveau plan qui s' accordera mal avec la tendresse qu' elle a pour sa fille, et avec le zèle dont elle paroît remplie pour ses intérêts ? En effet toutes les explications qu' elle avoit eues avec moi, me paroissoient les soins d' une mere qui vouloit faire tourner la galanterie à l' établissement solide de sa fille, et nos entretiens avoient toujours été si sérieux, que je n' ai jamais compris sur quels fondemens elle s' étoit imaginé que j' avois de la tendresse pour elle.

Perés, à qui ce soupçon n' étoit pas venu plus qu' à moi, me répondit qu' au point où j' en étois sans doute avec la jeune italienne, il ne prévoyoit pas que sa mere ni elle pussent rejeter aucune de mes propositions. Et quoique je l' assûrassé que je n' avois encore pour garant que les promesses de la mere, il prit sur lui de les engager toutes deux à nous suivre. Les femmes, me dit-il, ne connoissent ni danger, ni peine avec le motif de l' intérêt et de l' amour. J' aurois peut-être eû quelque difficulté à le charger de cette commission, s' il ne m' eût persuadé par d' autres discours que le goût du plaisir ne tenoit que le second rang dans son coeur après la gloire et l' amitié. Il revint après une heure d' absence. Ce qu' il me rapporta sans ménagement me fit trembler, et l' air ironique dont il accompagna son récit, ne fut pas capable de me remettre de ma frayeur. Je vous félicite, me dit-il, du progrès que vous avez fait dans un coeur sur lequel je ne vous connoissois pas de prétentions. Vous êtes aimé avec les derniers transports. On est disposé à vous suivre au travers de tous les périls ; et pour s' en procurer la liberté, on va mettre Helena, (c' étoit

le nom de la jeune italienne) dans un couvent, où l' on souhaite même que l' envie lui vienne de s' engager tout-à-fait. Il m' expliqua plus sérieusement l' entretien qu' il avoit eû avec la maîtresse du commandeur. Dès les premiers mots il avoit compris l' erreur où elle étoit sur l' objet de ma passion, et s' observant assez pour découvrir sans affectation tout le fond de ses sentimens, il avoit reconnu avec une extrême surprise que dans toutes les communications qu' elle avoit eues avec moi, elle avoit crû travailler pour elle-même. L' ouverture par laquelle il avoit commencé, ne lui avoit pas permis de

dissimuler tout-à-fait notre dessein, et
c' étoit là-dessus qu' elle avoit formé celui
de mettre sa fille dans un couvent
pour se disposer à me suivre. Mais Perés
s' étant tenu à ce qui lui étoit d' abord
échappé, l' avoit prié de suspendre
ses démarches jusqu' à d' autres explications.
Elle sera bientôt ici pour
les recevoir, ajouta-t-il, et voici ce
que j' ai déjà médité pour vous servir.
Nous n' avons point à faire à des vestales,
et les considérations qui m' arrêteroient,
s' il étoit question d' une femme
d' honneur, ne doivent point ici nous

p77

contraindre. Je considère au contraire
que c' est un service que nous allons
rendre à nos maîtresses, que de nous
engager à prendre soin de leur sort, et
de les sauver peut-être de la nécessité
de s' adresser plus mal. Ce que je pense
à éviter est seulement la jalousie d' une
mere, que je crois capable de vous causer
beaucoup de chagrin par les difficultés
qu' elle peut faire naître à votre
amour. Sans entrer dans des explications
dont le moindre mal seroit de faire traîner
notre entreprise en langueur, je
vous conseille d' approuver tout ce que
la mere vous proposera, et de l' inviter
à dîner dans quelques jours sur votre
vaisseau. Elle ne manquera point d' y
mener sa fille. J' aurai soin que mon
espagnole soit de la fête ; et par le
soin que je vais prendre d' ordonner
tous les préparatifs de notre départ,
nous serons en état de mettre à la voile
au moment que nous nous trouverons
rassemblés.

Un homme plus prudent ou moins
passionné auroit demandé à Perés s' il
ne craignoit point qu' une hardiesse de
cette nature ne passât pour un crime aux
yeux du public ; mais quoique les mesures
qu' il vouloit prendre le missent à

p78

couvert de cette crainte, et que ce fût pour gagner du tems qu' il négligeoit de me les expliquer, je me livrai à son conseil avec une témérité qui n' étoit point excusée par les soins de sa prudence, puisque je les ignorois. Ma franchise va paroître jusques dans le récit de mes fautes, et j' annonce volontiers que je ne commence point par les plus graves. La Rovini, car pourquoi ferois-je difficulté de la faire connoître par son nom ? Tarda peu à venir m' apporter elle-même le consentement qu' elle donnoit à notre dessein. Elle y ajouta la résolution où elle étoit de laisser sa fille dans un couvent. Perés, qui se trouvoit présent à cette visite, soulagea mon embarras en lui proposant la fête du vaisseau. Elle l' accepta sans se faire presser ; et sur ce qu' il lui fit entendre que notre départ n' étoit pas éloigné, elle parla volontiers d' y mener sa fille, comme dans une dernière occasion de se réjouir, qu' elle vouloit lui procurer. Nous l' exhortâmes à ne pas différer les préparatifs de son voyage. Elle nous parut aussi ardente que nous à souhaiter que le jour en fût avancé. Perés, qui ne cessa point de la voir, prit soin de répandre, et

p79

chez elle, et parmi les personnes qui la connoissoient, qu' elle devoit passer en Italie dans notre vaisseau. Ce fut la meilleure précaution de sa prudence. Le jour du dîner étant arrivé, nous nous rendîmes au port, après avoir pris les ordres du grand-maître pour notre départ. La Rovini, que nous avions fait conduire avec sa fille et l' espagnole, y étoit à nous attendre. Nous commençâmes par un grand dîner qui fut poussé jusqu' à la nuit, et les ténèbres n' eurent pas plutôt commencé à s' épaissir, que Perés donna ordre secretement qu' on mît à la voile. Il attendit que nous fussions sortis du port pour adresser aux trois dames le discours qu' il avoit médité. Il prit

son sujet d' assez loin, et venant à la conclusion par divers détours, il leur déclara que faisant fond sur les sentimens qu' elles avoient pour nous, et nous sentant pénétrés pour elles de la plus vive tendresse, nous nous étions flattés de ne pas leur déplaire en les associant à notre fortune et à nos entreprises. Au moment que je parle, ajouta-t-il, Malte est loin de nous, et ce qui va nous occuper uniquement est la gloire et l' amour. L' espagnole marqua

p80

peu de surprise. La Rovini parut inquiète un moment, et sa rêverie néanmoins n' aboutit qu' à témoigner quelque chagrin de se trouver embarquée sans ses malles. Mais Perés avoit prévenu cette plainte. Je les ai fait apporter, lui dit-il, depuis que vous êtes à bord. Ma hardiesse fut regardée, après cette explication, comme une galanterie, qui donna naissance au badinage le plus agréable. La Rovini se consola d' avoir sa fille avec elle ; et croyant désormais sa partie trop bien formée avec moi pour avoir besoin de se contraindre, elle me donna pendant toute la soirée mille témoignages de joie et de tendresse.

Mon embarras fut d' abord extrême. Je voulois beaucoup de mal à Perés de n' avoir pas mieux expliqué dès le premier moment quel devoit être notre partage. Comme je répondois mal aux avances de la Rovini, que la force d' une véritable passion me rendoit fort retenu avec Helena, et que Perés attentif à la bienséance, ou peu pressé peut-être par ses sentimens pour l' espagnole, ne marquoit pas pour elle un empressement fort exclusif ; la conversation ne cessa point d' être générale, et des

p81

spectateurs indifférens auroient eu peine à juger pour qui l' amour nous intéressoit

tous deux. Cependant cette comédie
ne pouvoit durer long-tems.
Dès le même soir, la Rovini, qui s' attendoit
à passer la nuit avec moi, me
prit à l' écart, et m' ayant représenté
qu' elle avoit élevé sa fille avec beaucoup
de retenuë, elle me fit entendre
que son dessein étoit non seulement de
la laisser dans l' ignorance de notre commerce,
mais de lui dérober tout ce
qui pouvoit lui en faire naître le soupçon.
C' est l' unique raison, ajouta-t-elle,
qui me faisoit souhaiter de la voir dans
un couvent. Mais ne pourriez-vous
pas la loger dans un cabinet qui fût à
quelque distance de votre chambre ?
L' occasion étoit belle sans doute, pour
lui déclarer que je ne prétendois rien
d' elle qui pût blesser les yeux de sa
fille. J' en aurois profité s' il ne m' étoit
venu à l' esprit une idée qui s' accordoit
mieux avec la tendresse de mes sentimens.
Cette séparation qu' elle demandoit
pour Helena, m' assûroit la facilité
de la voir seule, de lui ouvrir
mon coeur sans témoins, et d' obtenir
d' elle-même ce que je n' aurois voulu
devoir qu' à son inclination. Tous mes

p82

desirs n' avoient encore pû me faire obtenir
cette faveur. Dans le tems que je
croyois sa mere d' intelligence avec
moi pour la livrer à mon amour, j' avois
fort bien compris que dans la vûe
de faire ses conditions plus avantageuses,
elle pouvoit se croire intéressée
à ne me pas laisser la liberté d' en approcher ;
et depuis que Perés m' avoit
appris de quelles idées elle se flatoit,
je n' avois eû ni le tems ni le pouvoir
de ménager mes intérêts moi-même.
Ainsi loin de m' expliquer avec elle, je
résolus de faire durer beaucoup plus
long-tems son erreur, et d' en profiter
secrètement pour gagner le coeur de
sa fille par mes caresses. Il m' importoit
peu quelle opinion elle pouvoit
prendre de l' affectation avec laquelle
je m' efforcerois d' éviter toutes sortes
d' ouvertures avec elle, et sur-tout de

la solitude où elle alloit se trouver la première nuit et les suivantes. Je regardois au contraire le tems qu' elle passeroit à m' attendre, comme une augmentation de facilité pour la visite que je méditois ; et si l' amour la faisoit veiller, c' étoit en quelque sorte pour ma sûreté. Il ne me fut pas difficile d' arranger

p83

les logemens d' une manière favorable à mon dessein. Nous conduisimes les trois dames dans leurs cabanes. Perés, qui brûloit d' apprendre de quoi j' étois convenu avec la Rovini, me rejoignit après les avoir quittées. Il approuva beaucoup mes vûes. Et pour les siennes, dont j' étois aussi curieux d' être informé, il me confessa naturellement que n' ayant point encore été fort pressant avec son espagnole, ce n' étoit pas dès le premier jour qu' il vouloit entrer dans une liaison intime avec elle. Ainsi cette nuit que nous avions envisagée de loin comme le commencement de notre bonheur, ne décida rien pour nos espérances. Il ne me restoit que celle de satisfaire du moins mes plus tendres desirs. J' en attendois le moment avec des transports d' impatience. Les précautions que j' avois à prendre ne regardoient que mon entrée dans la cabane d' Helena, que j' appréhendois d' effrayer. Je m' en approchai sans bruit ; et connoissant la manière d' en ouvrir la porte, je comptois de m' introduire de même jusqu' à son lit. Cependant un léger mouvement qu' elle entendit lui fit demander s' il y avoit quelqu' un dans sa cabane. Il

p84

falloit répondre ou abandonner notre entreprise. Je me hazardai à dire oui. C' est donc vous, maman, reprit-elle. Comme je ne craignois rien tant que

de lui causer assez de frayeur pour lui faire jeter quelque cri, je pris le parti de lui répondre encore que j' étois sa maman. Je gagnai ainsi son lit, sur le bord duquel je m' assis aussi-tôt. Elle me demanda pourquoi j' étois sans lumière ? C' est que j' ai plusieurs choses d' importance à vous communiquer, lui dis-je, en contrefaisant doucement le son de ma voix, et je serois fâché qu' elles fussent entendues. Commencez donc par vous assûrer que vous n' avez rien à craindre, et que je ne vous demande que la permission de vous entretenir un moment. Supposez que je suis votre maman, ajoutai-je d' un ton encore plus doux, et n' ayez pas plus d' inquiétude avec moi qu' avec elle. Mais qui êtes-vous ? Reprit-elle. Je suis le chevalier de lui répondis-je, qui vous aime plus que sa propre vie, et qui aimerois mieux la perdre mille fois que de vous offenser ou de vous déplaire. Je continuai ainsi de la flater, jusqu' à ce que je me crus sûr par ses réponses qu' elle étoit disposée à m' écouter tranquillement.

p85

Vous êtes ce que je connois de plus aimable, lui dis-je enfin, et j' ai pour vous des sentimens si tendres, que je ne puis être heureux si vous ne m' accordez pas votre coeur. Je viens vous le demander, belle Helena, en vous donnant le mien. Mon unique desir est de vous faire un sort digne d' envie par les biens de la fortune et par les complaisances de l' amour. Vous serez la maîtresse absoluë de tout ce qui m' appartient, comme votre mere l' étoit chez le commandeur de... et lorsque vous disposerez ainsi de tout ce que je possède, vous verrez que c' est encore sur moi que vous aurez le plus de pouvoir. Je n' aurois pas fini si-tôt un discours que je trouvois tant de plaisir à prononcer ; mais elle m' interrompit. Eh ! Quoi donc, me dit-elle d' un ton de douceur et d' innocence dont je fus enchanté, n' aimez-vous pas ma mere, et n' est-ce pas pour être aimée

de vous comme du commandeur, qu' elle est venuë vivre avec vous ? Elle s' en flate du moins, et c' est elle-même qui me l' a dit. En voulant me mettre au couvent, elle m' avoit promis qu' à votre retour de la mer, elle viendroit m' en tirer, et que nous menerions avec vous

p86

une vie aussi heureuse que chez le commandeur. Je l' interrompis à mon tour. Elle se flate mal-à-propos, lui dis-je, car je n' ai jamais aimé que vous, et c' est pour vous seule que j' ai pensé à me faire accompagner de votre mere, qui n' aura qu' à vous l' obligation de tout le bonheur qu' elle se promet avec moi. Mais ne me promettez-vous pas de répondre à ma tendresse, et de consentir à tout ce que je veux faire pour vous rendre heureuse. Ici, Helena, dont j' attendois impatientement la réponse, parut balancer un moment. Vous ne me répondez rien, lui dis-je. Ah ! Je vois bien que votre mere m' aime plus que vous. Son embarras ayant encore duré quelques instans, elle me dit enfin que pour être sincère, elle vouloit m' avouer qu' elle s' étoit bien apperçuë, dès le jour que je les avois délivrées de l' esclavage, que j' avois pris de l' inclination pour elle, et qu' elle avoit eû cette pensée aussi long-tems que les discours de sa mere ne l' avoient pas forcée d' en prendre un autre ; qu' elle avoit eû tant de plaisir à se figurer que je l' aimois, que si je voulois l' en croire elle avoit beaucoup souffert en perdant cette esperance ; enfin que s' il étoit vrai que

p87

j' eusse pour elle les sentimens dont je l' assûrois, son coeur lui disoit de même qu' elle étoit capable d' en prendre de fort tendres, et que sans s' embarrasser des biens et des avantages que je lui faisois envisager en s' attachant à moi, elle

feroit tout son bonheur de m' aimer et de me plaire. Une déclaration si tendre, prononcée avec une timidité ingénue, qui se faisoit sentir par une espèce de tremblement que je remarquois dans le son de sa voix, me fit éprouver dès ce moment plus de plaisir que je ne m' en étois jamais promis de l' amour ; et je n' en puis donner une plus haute idée, puisque j' y avois déjà comme attaché toute la douceur de ma vie. Il n' y eut ni respect, ni défaut d' expérience, qui pût prendre le moindre ascendant sur mon transport ; je me laissai tomber à côté d' Helena, et rencontrant sa tête et ses mains, je m' enivrai un moment de mille plaisirs inexprimables, avec la satisfaction de croire que je les faisois partager ; mais lorsque ma hardiesse augmentoit, et que je ne me sentois point repoussé assez brusquement pour croire qu' elle fût condamnée, je fus saisi par des bras plus puissans, qui m' arrachèrent du lit avec la dernière violence,

p88

et qui me firent éprouver dans plus d' un endroit des meurtrissures capables de me faire jeter des cris. Le seul soin de ma défense m' auroit fait appeller quelqu' un de mes gens à mon secours, si dans les mouvemens que je fis pour me dégager, je n' eusse distingué les habits d' une femme. Il ne me parut pas incertain que ce ne fût la Rovini. Mais cette pensée augmentant ma confusion, j' aidai aux efforts qu' elle faisoit pour m' entraîner vers la porte, et je me gardai bien de laisser échapper un seul mot qui pût faire connoître à Helena, que j' étois aux mains avec sa mere. Quelque jugement qu' elle portât du bruit qu' elle entendoit près d' elle, et de mon départ précipité, la crainte étouffa sa voix. La Rovini s' étant obstinée à garder le même silence, cette scene bizarre ne causa aucun trouble dans le vaisseau. Cependant j' étois tenu au collet, et suivant sans résistance la main qui m' entraînoit, je ne fus pas long-tems à reconnoître

mon ennemie. Sa langue que
le transport de sa colère, ou la crainte
d' être reconnue de sa fille, avoit
comme forcée jusqu' alors au silence,
se délia pour m' accabler d' injures. Les

p89

noms de perfide et de monstre ne me
furent point épargnés, et les coups auroient
peut-être recommencé, si je ne
m' étois mis, en entrant dans sa chambre,
derrière une chaise que je lui opposois
pour me garantir. Le parti que
je n' aurois pas manqué de prendre, auroit
été de l' abandonner seule à sa fureur,
si je n' eusse appréhendé de la lui
voir tourner contre sa fille. Mais cette
crainte, autant que la nécessité d' en
venir à des explications qui ne pouvoient
plus être différées, me détermina
enfin à lui demander un moment de
tranquillité et d' attention, pour l' ouverture
que j' avois à lui faire. Je ne mérite,
lui dis-je, ni les coups ni les
reproches dont vous m' accablez. Je n' ai
point de part à votre erreur, et lorsque
vous m' avez supposé pour vous
d' autres sentimens que ceux de l' estime
et de l' amitié, vous n' en avez trouvé
le fondement ni dans mes discours
ni dans ma conduite. J' aime votre fille.
Cela est-il clair ? Je n' ai aimé qu' elle
depuis le premier moment que je l' ai
connue, et c' est pour elle uniquement
que je vous ai fait des propositions d' établissement.
J' y faisois entrer néanmoins
le vôtre, parce que je ne pouvois

p90

distinguer vos intérêts de ceux de
votre fille. Mais c' est à la charmante
Helena que j' ai consacré tous les mouvemens
de mon coeur. Voyez maintenant
si vous voulez contribuer au bonheur
d' une fille qui doit vous être
chère, et rendre le vôtre certain par
les arrangemens que j' ai pris pour notre

satisfaction commune.

J' attendois sa réponse ; mais ne faisant attention qu' à sa pensée, elle me demanda si je m' étois assûré de l' inclination de sa fille. J' entendis le sens de cette question, et me faisant honneur de ma sincérité, je lui confessai naturellement que je venois d' entretenir sa fille pour la première fois. à peine eus-je achevé ces deux mots, que la furieuse Rovini poussant contre moi la chaise qui nous séparoit, sortit de la chambre où j' étois avec elle, et gagna celle de sa fille, où elle s' enferma sans vouloir m' entendre. Je passai le reste de la nuit à la porte, moins occupé de mon amour que de la crainte d' un transport dont je ne pouvois pénétrer les suites. Avec quelque soin que j' eusse baissé la voix pour éviter d' être entendu, un de mes gens qui fut reveillé par le bruit, et que le

p91

respect empêcha de s' approcher sans être appelé, prit le parti d' avertir Perés, qu' il se passoit quelque chose d' extraordinaire entre les deux dames et moi. Il accourut, et le récit que je lui fis de mon aventure le fit éclater de rire. J' étois encore trop émû pour prendre goût à cette plaisanterie. Mais se plaignant de me voir l' humeur si chagrine, il me conjura d' écouter une autre scene qui n' étoit guères différente de la mienne, et qui ne lui avoit pas permis de m' écouter sérieusement, quand il avoit comparé mon sort avec le sien. à peine m' avoit-il quitté, que malgré le dessein où il étoit de laisser dormir tranquillement son espagnole, il avoit pris la résolution d' essayer si elle s' offenserait de lui voir troubler son repos. Il étoit allé à sa chambre, dont il n' avoit pas eu de peine à s' ouvrir l' entrée, et se présentant à elle avec la gayeté d' un amant qui ne prevoit pas beaucoup de résistance, il avoit été surpris de s' entendre reprocher un excès de liberté qui blessait la bienséance. Il n' avoit pris d' abord ce reproche que pour une coqueterie,

et devenant plus pressant à mesure que ses désirs augmentoient, il s' étoit rendu si importun, qu' on s' étoit

p92

défendu avec une violence, dont son visage conservoit quelques traces. Enfin vaincu par les efforts et par les larmes de Donna Elvire, il avoit consenti à l' écouter, ou plutôt il l' avoit suppliée de lui apprendre la cause de ses dégoûts ou de sa haine. Elle avoit pris le langage de la vertu pour lui protester qu' elle étoit aussi sensible qu' elle le devoit aux soins généreux dont il l' avoit honorée dans sa disgrâce ; mais que dans le misérable état de sa fortune, n' ayant pour tout bien que son honneur, que le ciel avoit préservé de sa propre foiblesse et de la violence des corsaires, elle étoit résolue de le conserver à toutes sortes de prix. Je suis bien éloigné, lui avoit répondu Perés, d' y vouloir donner la moindre atteinte ; et ce que je vous propose est un commerce honnête et constant, qui ne doit rien altérer aux vertueux sentimens de votre coeur. Mais rejetant jusqu' à l' ombre de la galanterie, elle lui avoit demandé pour unique grace de la laisser libre, ou de souffrir qu' elle nous quittât au premier port où nous aurions la commodité de relâcher. Perés picqué peut-être de cette rigueur, qui n' avoit pû lui paroître qu' une affectation

p93

de vertu, n' avoit pas balancé à lui demander quelle différence elle trouvoit donc entre lui et son premier amant ? Et piquée à son tour d' une question qu' elle avoit regardée comme un outrage, elle lui avoit répondu qu' elle y trouvoit celle que l' amour faisoit mettre entre un amant chéri, et un visage odieux. Elle l' avoit forcé de sortir après cette réponse, et toutes

les instances par lesquelles il l'avoit sollicité de lui r' ouvrir sa porte, pour recevoir ses soumissions et ses excuses, n'avoient abouti qu'à lui attirer de nouvelles injures.

Perés, peu touché par l'amour, ne trouvoit qu'un sujet de raillerie dans la ressemblance de nos aventures. Je prévois notre sort, ajouta-t-il. Après avoir regardé nos dames comme l'agrément de notre route, peut-être en vont-elles faire le supplice ; et nous serons fort heureux à la fin de trouver quelque moyen de nous en défaire honnêtement. Tout ce qu'il y avoit de plaisant dans son récit, ne dissipa point l'inquiétude et le chagrin dont j'étois possédé. Je suis fâché, lui dis-je, de vous voir dans une disposition qui ne me permet pas

p94

même d'attendre de vous un bon conseil. Ce qui vous paroît un badinage est la plus sérieuse affaire de ma vie. J'aime plus que jamais depuis que je suis sûr d'être aimé. Ma passion est devenue si nécessaire à ma vie, que je préférerois la mort à la nécessité de me séparer d'Helena. Je la verrai malgré sa mere, je ferai mon bonheur de sa tendresse, je la rendrai heureuse elle-même par l'ardeur et la constance de mes sentimens. Ne seroit-il pas de bonne grace que sa mere fût arrêtée par des excès de délicatesse, elle qui a vécu quinze ans avec un commandeur décrepit ? Et puis ne sommes-nous pas ici les maîtres ? Qu'a-t-elle droit de me refuser, après avoir eu dessein de se livrer elle-même à moi ? Plaisant exemple pour sa fille ! Autorité encore plus plaisante d'une mere qui n'oseroit avouer publiquement ce titre. S'il falloit discuter les droits, Helena appartient à l'ordre. N'est-elle pas fille d'un commandeur ? Je m'engageai ainsi dans un torrent de plaintes et de réflexions, dont Perés disposé à la raillerie par son aventure, ne put s'empêcher de rire beaucoup. Il y mêla néanmoins quelques avis sérieux sur le tort

que j' avois de laisser prendre sur moi tant d' empire à l' amour. Mais je n' étois plus en état de goûter un conseil si sage. Je condamnerois votre passion, me dit-il, si vous y cherchiez autre chose que du plaisir et de l' amusement. Ce sont les bornes que la sagesse vous impose. L' honneur ne doit pas moins vous y retenir. Ne doutez pas, ajouta-t' il, que les caprices de la Rovini, comme la fierté de mon Elvire, ne cèdent bien-tôt à l' intérêt ? Qu' ont elles à espérer de plus heureux que nos offres ? La nécessité leur fera jeter le masque, et votre impérieuse mere sera trop contente de devoir son entretien à l' attachement que vous avez pour sa fille.

Il me fut aussi impossible de me rassûrer sur les prédictions de Perés, que de me rendre à ses exhortations. Je n' en retournai pas moins à la porte d' Helena, où je passai tout le reste de la nuit dans une agitation que je ne puis représenter. à peine le jour fut-il arrivé, que tremblant encore pour la sûreté de ma chere maîtresse, je fis entrer dans sa chambre une femme que j' avois prise pour la servir. Mon trouble augmenta jusqu' au moment où je la vis reparoître. Elle me dit que la Rovini avoit

passé la nuit à côté de sa fille, et qu' ayant fait à son réveil des plaintes fort amères de ma témérité, elle se promettoit bien de ne plus quitter un moment Helena, la nuit et le jour. Je demandai s' il lui étoit échappé quelque regret de se trouver dans le vaisseau. Son ressentiment ne s' étoit point tourné de ce côté-là, et je conçus que malgré sa colére, elle ne renonçoit point aux espérances de fortune qu' elle avoit fondées sur mes promesses. Cependant rien ne fut plus triste que notre société pendant les deux jours suivans. Perés affectoit pour son espagnole

une froideur dont il espéroit peut-être plus d' effet que de ses transports. Et moi qui voyois continuellement Helena sous l' aîle de sa mere, à peine osois-je lever les yeux sur elle, dans la crainte que mes regards ne fussent observés. Le troisième jour, un vent impétueux nous ayant jettés, avec quelque danger, sur les côtes de la Morée, nous reparâmes avantageusement quelque dommage que notre vaisseau avoit souffert, par la prise d' un brigantin turc, qui portoit les impôts du pays à Constantinople. Après nous être saisis du trésor et de l' equipage, nous déliberâmes

p97

si nous nous asservirions à l' usage, qui est de conduire directement ces sortes de prises, au grand-maître. Mais d' autres intérêts nous faisant souhaiter que notre course fût plus longue, Perés ne combattit point l' envie que je marquai de nous défaire du brigantin dans le premier port chrétien. Nous retournâmes jusqu' à l' entrée du golfe, où nous prîmes le parti de gagner Ancone. Perés me dit en abordant : je suis fort curieux de sçavoir si nos dames marqueront ici quelque envie de nous quitter. Cette pensée qui ne m' étoit pas venue jusqu' alors, me jetta dans une si vive inquiétude, que je fis jeter l' ancre à quelque distance du rivage, et demeurant à bord, je laissai à Perés le soin de finir nos affaires. Mais ayant pris un moment dans l' intervalle pour revenir au vaisseau, il poussa l' orgueil de son triomphe jusqu' à reprocher à Donna Elvire de n' avoir pas encore pensé à prendre quelques rafraîchissemens dans la ville. Elle reçut ce compliment comme une simple politesse, et ne conservant plus le moindre souvenir du dessein qu' elle avoit eu d' abandonner le vaisseau, elle proposa à ses deux compagnes de profiter

p98

des offres de Perés. Je tremblai en les y voyant consentir, et j' en fis un reproche secret à Perés, qui rit de ma frayeur.

Nous nous rendîmes dans une hôtellerie du port, où je n' eus pas plutôt mis le pied, que mon mauvais genie m' inspira une pensée également funeste à mon honneur et à mon repos.

Sans la communiquer à Perés, je le priai d' occuper adroitement la Rovini, pour me donner le tems d' entretenir sa fille ; et le prévenant seulement sur une courte absence que je méditois, je lui recommandai de feindre que j' étois retourné avec elle au vaisseau. M' étant approché d' Helena, dont les yeux étoient sans cesse tournés sur moi, je lui demandai en peu de mots, si elle m' aimoit assez pour quitter sa mere et pour me suivre. Mon dessein étoit de l' éloigner en effet de quelques milles d' Ancone, et de la mettre dans un couvent, où je me proposois de la venir prendre aussi-tôt que nous serions de retour à Malte. Elle n' eut pas besoin de cette explication pour m' assurer qu' elle ne vouloit vivre que pour moi. Je convins avec elle d' un signe par lequel mon valet lui feroit entendre qu' il

p99

seroit tems de sortir. Les ordres que je donnai secrètement, furent de me trouver dans la ville une voiture. Elle fut prête en moins d' un quart d' heure. Helena ne se fit point avertir deux fois qu' il étoit tems de se rendre à la porte. Sa mere eut d' autant moins d' inquiétude de la voir disparoître, qu' étant sorti moi-même quelques minutes auparavant, elle n' eut pas le moindre soupçon de notre intelligence. J' attendois la charmante Helena. L' amour ne me permit point de faire attention qu' une si étrange démarche dans une fille de quatorze ans, ne supposoit pas une éducation aussi réglée que sa mere nous avoir représenté la sienne. Je m' abandonnai à toute la chaleur de mes sentimens.

Nous sortîmes de la ville, sans
autre suite que le valet qui nous avoit
servis. Nous marchâmes d'abord
au hazard, pour gagner quelque avance
sur ceux à qui la pensée pouvoit venir
de nous poursuivre. Mais après
avoir fait environ trois milles avec beaucoup
de diligence, je fis arrêter la chaise
dans un village, où je voulois m' informer
s' il y avoit quelque couvent
voisin. Mes idées étoient fort éloignées
du péril qui me menaçoit. Il fallut offrir

p100

à Helena quelques rafraîchissemens.
La force de l' occasion, ou plutôt la
foiblesse de deux coeurs passionnés, nous
fit oublier le projet que je venois de
communiquer à l' aimable Helena, et
que je lui avois fait approuver. Nous
nous trouvâmes en un moment au-delà
des bornes que nous nous étions imposées,
et loin de revenir de cet égarement
nous ne pensâmes qu' à l' augmenter
par de nouveaux excès. L' oubli
de nous-mêmes et de tout ce qui
étoit hors de nous fut poussé si loin,
que nous passâmes trois semaines dans
le même lieu, sans faire réflexion si le
vaisseau m' attendoit, si Perés avoit trouvé
le moyen d' appaiser la Rovini, et
si l' argent même qui se trouvoit dans
ma bourse suffisoit pour la dépense peu
ménagée que nous avions faite dans
l' hôtellerie. Il ne m' en restoit pas assez
du moins, pour exécuter le projet du
couvent, et lorsque je commençai à
faire cette réflexion, je ne trouvai point
d' autre expédient que de faire partir
mon valet pour Ancône, avec ordre
de ne se présenter à Perés qu' avec beaucoup
de ménagemens. Il revint peu
d' heures après. Le vaisseau étoit parti ;
mais il m' apportoit une lettre de Perés,

p101

que ce fidèle ami avoit envoyé

de son bord dans le lieu où je l'avois
quitté. Il me marquoit qu' ayant trompé
la Rovini par la feinte que je lui
avois suggérée, il l'avoit fait rentrer
facilement dans le vaisseau ; mais la fureur
qui l'avoit saisie en découvrant que
je lui enlevois sa fille, avoit été si
difficile à modérer, qu' après avoir passé
quelques jours à m' attendre, plus occupé
du soin d' arrêter une mere furieuse,
que de celui de vendre le brigantin,
il s' étoit crû obligé par la prudence
de remettre à la voile. Il me donnoit
rendez-vous à Naples, où il vouloit
relâcher avant l' hiver. Et n' ignorant
point que j' avois peu d' argent sur
moi, il avoit laissé chez un banquier
mille pistoles, qui devoient m' être comptées
à la seule vûe de sa lettre.

Mon imprudente passion me fit regarder
toutes ces nouvelles comme autant
de faveurs de la fortune. Je me
trouvois libre avec ce que j' aimois. Il
ne me manquoit rien pour la satisfaction
de tous mes désirs. Sur le champ j' allai
toucher mes mille pistoles, et prenant
la route de Naples dans la même
voiture que j' avois gardée jusqu' alors,
je me promis de passer délicieusement,

p102

dans une si belle ville, environ six semaines
qui restoient jusqu' au tems que
Perés m' avoit fixé. Nous ne trouvâmes
que de l' agrément sur la route. Helena,
dont la douceur m' avoit toujours paru
un peu trop semblable à la langueur,
acquiesçoit tant de vivacité par l' exercice continuel
du plaisir, que j' avois l' esprit aussi
agréablement occupé de son entretien,
que mon coeur l' étoit toujours de ses charmes.
Nous arrivâmes à Naples dans un
tems où les spectacles et les fêtes s' y
succédoient tous les jours, à l' occasion
de la paix qui venoit d' être signée
entre l' empire et la France. à peine
fûmes-nous assurés d' un logement, que
nous étant informés des occasions de
nous réjouir, nous n' épargnâmes rien
pour y paroître avec distinction Helena
qui avoit du moins tiré de son éducation

le goût de la parure, se signala
dès le premier jour par la galanterie de
son ajustement. Sa taille et sa bonne
grace lui attirèrent tant d'admiration,
malgré le déguisement du masque, que
se trouvant environnée d'une foule de
courtisans qui se pousoient sans ordre
dans une des plus grandes salles d'Italie,
je perdis ses traces, et je fis des
efforts inutiles pour les retrouver. Mes

p103

recherches se firent d'abord sans allarme.
Je ne pouvois me figurer qu'elle
fût sortie de la salle, et lui supposant
les mêmes soins pour me réjoindre, je
me flattois du moins qu'à mesure que la
foule viendroit à diminuer, il me seroit
plus aisé de la reconnoître. Mais
ayant perdu toutes mes peines, l'amertume
qui s'empara de mon coeur fut si
vive et si pressante, que sentant jusqu'à ma
voix qui s'affoiblissoit avec mes forces,
je m'assis sur le coin d'un banc, où
toute ma fermeté naturelle ne fut point
capable d'arrêter mes larmes. Que m'auroit-il
servi de prendre des informations
parmi des gens dont nous n'étions pas
connus ? Ce n'étoit pas d'ailleurs de
ceux qui restoient dans la salle, que
je pouvois sçavoir où je devois chercher
une femme qui n'y étoit plus ;
et quel chemin avois-je à prendre pour
la découvrir ? Mon désespoir augmentoit
à chaque moment : j'étois observé
néanmoins dans la situation où je m'étois
mis. Un masque, qui avoit remarqué
jusqu'à mes larmes, s'approcha de moi,
et me demanda civilement ce qui
m'affligeoit. à peine eus-je la force
de retenir mes sanglots. J'ai perdu...
et ne sachant par quelle qualité je devois

p104

désigner Helena, j'ai perdu, lui
dis-je, après avoir hésité quelques momens,
une jeune étrangère que je donnerois

ma vie pour retrouver. Ne serois-ce pas, reprit-il, cette belle personne qui a fait l'admiration de toute l'assemblée ? Ah ! Ce ne peut être qu'elle, répondis-je, avec tout l'empressement de l'espérance. Il sourit de mon ardeur, et me faisant entendre qu'il croyoit sçavoir de quel côté je devois la chercher, il m'offrit de me servir de guide, dans une ville que je n'avois pas l'air de connoître beaucoup. J'y consentis, sans examiner si ce n'étoit pas une nouvelle imprudence. Un équipage fort leste qui attendoit à la porte nous reçut au même moment. Nous fûmes conduits à grand train dans une maison qui étoit à l'extrémité d'un faubourg ; j'y fus introduit avec toutes sortes de politesses. La compagnie y étoit nombreuse, et l'empressement avec lequel on s'assembla autour de moi, me fit connoître qu'on attendoit quelque chose d'extraordinaire de mon arrivée. J'étois démasqué. On admira beaucoup ma figure. Les questions commencerent sur mon pays, sur le sujet de mon voyage, sur le tems que je me proposois de

p105

passer à Naples ; et comme si l'on eût ignoré l'embarras où mon guide m'avoit trouvé au bal, on parut apprendre avec la dernière surprise ce qu'il raconta de ma tristesse et de mes larmes. Alors la curiosité devint encore plus pressante pour sçavoir ce que j'avois perdu, et quels liens j'avois avec la personne que je regrettois. Mes réponses furent vagues. Et m'impatientant à la fin de ne pas trouver les éclaircissemens qu'on m'avoit promis, je déclarai nettement à mon guide, que je me croyois joué par ses promesses. Il sourit de cette chaleur, et il m'assûra que depuis notre arrivée il avoit déjà reçu des nouvelles qui devoient me consoler. En effet, m'ayant pris aussi-tôt par la main, il me pria de le suivre dans une salle voisine. Tous les spectateurs nous y accompagnerent. Le premier objet que j'y apperçus fut Helena, qui étoit

assise au milieu de quelques dames, de qui elle recevoit mille caresses. Ses yeux étoient mouillés de pleurs, et je découvris tant de marques d'inquiétude et d'abattement sur son visage, que je me flattai de lui avoir coûté des regrets aussi sincères que les miens. La

p106

présence de vingt personnes, dont je ne connoissois encore ni la qualité ni le nom, ne m'empêcha point de courir à elle, et de l'embrasser avec des mouvemens de joie qui en causerent beaucoup à toute l'assemblée. On m'apprit alors que j'étois chez la princesse de Mezza Terra, qui avoit voulu se faire un amusement de notre aventure. Helena s'étant égarée dans la foule des masques, avoit senti plutôt que moi la crainte de ne pas nous retrouver, et dans le saisissement qu'elle en avoit eu, elle s'étoit démasquée pour interroger tous ceux qui se présentoient autour d'elle. Sa figure ayant charmé ceux qui l'admiroient déjà sous son déguisement, elle avoit tiré peu de réponse à des questions qu'on ne comprenoit point ; et les regards qu'on jettoit sur elle achevant de l'effrayer, elle s'étoit assise comme moi sur un banc, où elle s'étoit mise à verser un ruisseau de larmes. La princesse de Mezza Terra avoit été la plus ardente à la rassûrer, et la pressant par diverses interrogations, elle avoit tiré d'elle que c'étoit son amant qu'elle avoit perdu. Mon portrait et la description de mon habillement avoit fait concevoir à la princesse qu'il seroit aisé

p107

de me démêler dans la foule. Elle avoit chargé de ce soin le Comte De Palini, et cherchant à se réjouir par une aventure extraordinaire, elle avoit persuadé à la triste Helena qu'étant femme du gouverneur de la ville elle pouvoit

sçavoir en peu de tems ce que j' étois
devenu. Elle l' avoit menée avec
elle dans une maison de plaisir qu' elle
avoit au faubourg, où elle avoit fait
préparer à souper pour une multitude
d' amis, qui prenoient autant de plaisir
qu' elle à notre embarras.
Nous fûmes les divinités de la fête.
Je fus aussi caressé par les dames, qu' Helena
de tous les cavaliers. Le repas
fut prolongé fort avant dans la nuit.
On nous pressa de raconter nos aventures,
et je fus obligé pour me tirer
d' embarras, d' inventer cent circonstances
qui étoient propres au contraire à
déguiser ce que je ne voulois pas découvrir.
Enfin lorsque le tems de se
retirer fut arrivé, nous ne manquâmes
point de gens officieux qui nous offrirent
leur voiture. J' aurois souhaité de
ne me pas séparer d' Helena. Mais n' ayant
rien à risquer avec les plus honnêtes gens
de Naples, je consentis à la laisser partir
avec un chevalier et deux dames

p108

qui avoient paru plus empressés que
les autres autour d' elle. Le carosse où
j' étois, suivoit de près ; et l' ordre fut
donné aux deux cochers de se rendre
au lieu où nous étions logés. Cependant
sans avoir rien entendu qui dût me
faire craindre quelque changement, je
ne trouvai point Helena en arrivant à
nôtre hôtellerie. Je demandai à mes
guides ce que je devois penser de ce
retardement. Ils en parurent aussi surpris
que moi. Nous passâmes plus d' une
heure dans des impatiences inutiles. Enfin
leur ayant proposé de nous rendre
chez le Marquis De Leniati, qui s' étoit
chargé avec ses deux soeurs de remettre
Helena chez elle, ils m' y conduisirent,
avec autant d' empressement que
moi pour pénétrer cette nouvelle aventure.
On nous ouvrit chez le marquis ;
mais le portier, qui avoit apparemment
ses ordres, s' informa si j' étois du nombre
de ceux qui souhaitoient de le voir,
et m' entendant répondre que j' étois celui
dont il demandoit le nom, il me

dit honnêtement que le marquis s' étoit déjà retiré, et qu' Helena, dont l' absence pouvoit me causer de l' inquiétude, s' étoit déterminée à passer la nuit

p109

avec les deux dames. Cette réponse ne faisant qu' augmenter mon trouble, j' aurois insisté absolument à vouloir lui parler, si le Comte De Palini, qui étoit dans notre carosse, ne m' eût représenté qu' Helena étant entre les mains de deux des plus honnêtes femmes de Naples, je devois être sans inquiétude jusqu' au lendemain, et la croire aussi sûrement qu' entre mes bras. Je pris le parti, sur sa parole, de retourner chez moi ; mais je n' en passai pas moins la nuit dans une cruelle agitation. à peine le jour fut-il arrivé, qu' on m' anonça le Marquis De Leniati, qui demandoit avec empressement à me voir. Je n' eus pas le tems de sortir du lit pour le recevoir. Il m' embrassa d' un air tendre, et me priant de faire écarter mes gens, il me fit attendre par cette précaution quelque ouverture serieuse et importante. Je ne veux point, me dit-il, que vos allarmes durent plus long-tems, et j' aurois regret de vous en avoir causé si je n' étois sûr de les reparer en vous communiquant aujourd' hui ma joie. Votre propre intérêt doit vous rendre capable de quelque discrétion, et c' est une loi que vous me permettrez de

p110

vous imposer. Il s' arrêta pour me donner le tems de lui promettre le secret. Il y a quinze ans, reprit-il, que n' en ayant pas plus de trente j' étois à voyager dans les différentes parties de l' Italie. Je connoissois le commandeur de qui avoit son château dans le voisinage d' Orbitello. Il y faisoit depuis peu son séjour, avec une jolie

maltoise qu' il avoit engagée à le suivre, et qui ne pouvoit avoir pour lui d' autre attachement que celui de l' intérêt. Je passai quelques semaines avec eux, pendant lesquelles j' eus le bonheur de plaire à la maîtresse du commandeur. Elle me reçut plusieurs fois dans son lit, et je ne la quittai qu' après m' être rassasié de ses faveurs. Quelques mois après, étant de retour à Naples, je reçus d' elle une lettre qui m' apprit que je lui avois laissé un fruit de nos amours, et que ne pouvant déguiser sa situation au commandeur, elle avoit réussi avec plus de bonheur qu' elle ne l' avoit espéré, à persuader à ce bon vieillard qu' il étoit de lui. Elle me demandoit quelles étoient mes intentions sur le sort de cet enfant. Je lui écrivis que ma réponse étoit renfermée dans l' explication qu' elle me donnoit elle-même,

p111

et qu' elle devoit être sans inquiétude pour ce qui naîtroit d' elle lorsque son vieil amant s' en reconnoissoit le pere. Il ne me restoit point d' inclination pour elle, et le fruit d' une passion de trois semaines me touchoit si peu, que je ne me sentois pas la moindre disposition à me charger de ce fardeau. Ma lettre, qui étoit d' ailleurs moins tendre que civile, dût la picquer beaucoup, puisqu' elle m' a privé depuis ce tems-là d' en recevoir des siennes. Cependant ayant été hier invité à souper chez la princesse de Mezza Terra, je n' ai pû voir la jeune Helena sans lui reconnoître quelques traits de sa mere. Ajoutez-y, si vous voulez, le mouvement secret de la nature, qui m' avertissoit qu' elle est ma fille ; mais après l' avoir pris pendant quelque tems pour un effet de la même impression qui portoit tout le monde à l' admirer, je me suis approché d' elle, je l' ai examinée avec plus d' attention, et les fables mêmes que vous racontiez de sa naissance et de vos aventures, ne m' ont pas fait perdre l' opinion qu' elle avoit des droits plus forts à ma tendresse, que

ceux du mérite et de la beauté. C' est
ce qui me fit engager mes soeurs à lui

p112

offrir de la remettre chez elle. Je lui
nommai sans affectation sa mere et le
commandeur dès qu' elle fut dans mon
carosse ; et son embarras fortifiant aussi-tôt
mes conjectures, je pris le parti de
la conduire directement chez moi, où
je voulois éclaircir une si bizarre aventure.
J' étois dans cette occupation lorsque
vous vintes à ma porte, et m' étant
attendu à votre visite, j' avois chargé
mes gens de la réponse qu' ils vous firent.
Helena ne se fit pas presser long-tems
pour m' avouer de qui elle étoit fille.
Mon secret m' échappa aussi-tôt,
et dans le premier mouvement de ma
joie, je la tins long-tems embrassée, en
lui apprenant par mes caresses autant
que par mon récit, la certitude que
j' avois d' être son pere. Elle s' en est
laissée persuader d' autant plus aisément,
qu' elle se souvient d' avoir appris de sa
mere qu' elle ne doit point sa naissance
au commandeur. Mes soeurs, à qui
je n' ai pas voulu cacher les raisons qui
me la faisoient mener chez moi, ont été
témoins de cette explication.
Mais en pressant Helena de nous confesser
dans quelle sorte de liaison elle
ést avec vous, nous avons sçû d' elle
que vous vivez ensemble avec toute

p113

la liberté du mariage. Ne vous offensez
point, interrompit le marquis en
me voyant rougir ; je ne pense point
à vous en faire un reproche. Elle nous
a dit aussi que vous êtes homme de
condition et chevalier de Malte, mais
encore sans engagements. Voici l' idée
qui m' est venue. Je suis riche, et j' ai
conçu qu' un gentilhomme qui se destine
à l' ordre de Malte, doit l' être peu.
Helena me devient assez chere pour lui

faire un mariage considérable, et j' employerai d' ailleurs tout mon crédit à la fortune de celui qui l' épousera. Voyez, monsieur, ajouta-t-il, si cette espérance et les qualités qui vous l' ont fait aimer, suffisent pour vous faire souhaiter de devenir son mari. Votre figure annonce tout ce que je désire dans un gendre, et la tendresse dont ma fille paroît remplie pour vous, m' assure que je ne puis faire un choix plus propre à la rendre heureuse.

Quoiqu' un si long discours m' eût donné le tems de préparer ma réponse, et que la conclusion même eût été amenée d' assez loin pour ne m' avoir pas causé trop de surprise, je ne trouvai pas tout d' un coup dans mes réflexions de quoi me défendre contre des offres si pressantes.

p114

Ma seule ressource fut de le remercier de ses intentions, et d' applaudir au bonheur d' Helena, qui trouvoit son pere dans un homme si aimable et si généreux. Je ne sçais quel sens il put donner à mes expressions. Mais m' ayant invité à me faire habiller, il me proposa de l' accompagner chez lui. En le suivant je me réjouissois bien moins de la fortune d' Helena, que je ne gémissois de la nécessité où j' allois être de vivre séparé d' elle ; car il ne falloit pas compter que celui qui la reconnoissoit pour sa fille, lui laissât la liberté de se réjoindre à moi le même jour ; et toute la facilité qu' il m' offroit pour la voir ne pouvoit satisfaire la passion dont j' étois plus enflammé que jamais. Peut-être se forma-t-elle les mêmes idées de notre sort. Sa tristesse du moins me fit juger en la revoyant qu' il lui restoit quelque chose à désirer dans le changement de sa condition. Mais si j' eus la liberté de la voir, ce fut toujours aux yeux des deux soeurs du marquis, qui l' aimoient déjà jusqu' à s' intéresser autant que leur frere à son établissement. Dès la première visite on parla beaucoup de mon mariage. Je me retranchai dans les termes que j' avois

d'abord employés. Tout l'amour dont je brûlois ne pouvoit me faire oublier ce que je me devois à moi-même et à l'honneur de ma maison. Je rémettois à faire l'ouverture de mes idées à ma chère Helena, dans quelque moment où je me flattois de pouvoir me dérober avec elle aux yeux de ses deux tantes. Il fut long-tems à se présenter, et tous mes soins ne purent le faire naître. Le marquis me pressoit pendant ce tems-là de conclure. Enfin dans la nécessité de m'expliquer avec lui, je lui dis naturellement qu'il s'étoit formé une fausse idée de moi s'il me croyoit mal avec la fortune, ou s'il me prenoit pour un homme qui dût regarder comme un avantage, les conditions auxquelles il m'offrit sa fille. Les charmes d'Helena étoient le seul attrait qui pût m'attacher à elle. En un mot, comme il avoit voyagé en France, et que la principale noblesse du royaume ne pouvoit lui être inconnue, je lui avouai que j'étois l'aîné de la maison dont je portois le nom, et que je n'avois pensé à l'ordre de Malte que par des idées particulières qui avoient été combattues de toute ma famille. Mon dessein n'étoit pas de lui faire entendre que je

voulusse renoncer absolument à sa fille, mais j'espérois que me voyant de si fortes raisons de balancer, il deviendroit moins pressant, et que l'avenir m'offriroit quelque moyen de prendre d'autres mesures avec Helena. Cependant M De Leniati s'imagina au contraire que je ne m'étois relevé du côté de la naissance et de la fortune, que pour faire valoir le désir que j'avois de me voir bien-tôt son gendre. Il m'en marqua de la reconnaissance, et fixant le jour de notre mariage, il me quitta pour en ordonner les préparatifs. Je l'aurois arrêté pour m'expliquer plus clairement, s'il ne m'étoit venu à l'esprit que dans

les approches d' une cérémonie qui ne lui paroissoit plus douteuse, je serois moins observé en parlant à Helena, et que si elle étoit bien disposée pour moi, comme j' osois n' en pas douter, il nous seroit facile de tromper la vigilance de son pere.

En un mot, mon espérance étoit de l' engager à quitter Naples avec moi, et de lui faire préférer les douceurs d' un commerce libre, à des chaînes dont je ne me sentois aucune envie de me charger. J' eus enfin l' occasion que je cherchois de l' entretenir seule. Mais quel

p117

fut mon étonnement de la trouver persuadée que j' étois résolu de l' épouser ; et dans quel embarras ne tombai-je point pour lui ôter cette prévention ? Je cherchai d' abord à m' assûrer si elle m' aimoit toujours avec la même passion. Son coeur n' étoit pas changé ; mais je voyois qu' à chaque réponse elle paroissoit toujours compter sur notre mariage, et qu' étant comme enivré du nom et des richesses de son pere, elle oublioit la tache de sa naissance, jusqu' à se figurer que nos conditions étoient égales. Cependant la vivacité de sa tendresse s' exprimant par mille marques de chagrin et d' impatience, je me hazardai sur ce fondement à lui faire entendre que son pere ignoroit mes affaires, lorsqu' il me supposoit assez libre pour disposer de ma main sans avoir pris quelques mesures du côté de Malte et de ma famille. La crainte de le refroidir pour moi, ajoutai-je, m' empêche de lui faire cette ouverture. Il est nécessaire néanmoins que notre mariage soit différé ; et ce qui me jette dans un désespoir mortel, c' est que ce délai me prive de tous les plaisirs de l' amour. Si vos sentimens étoient toujours les mêmes, repris-je, en la regardant tendrement, vous souffririez

p118

autant que moi d' une privation si cruelle.
Et je connois bien des moyens qui
pourroient nous délivrer de l' esclavage
où nous sommes. Quelques caresses que
je joignis à cette proposition firent tout
l' effet que j' avois souhaité sur Helena.
Elle me jura que n' ayant rien de plus
cher que moi, elle se prêteroit à tout
ce qui pourroit nous assurer la facilité
de nous voir. Qui vous empêche, lui-dis-je,
de vous dérober de la maison
du marquis ? Nous nous retirerons dans
quelque village voisin, jusqu' à l' arrivée
de Perés, qui se chargera volontiers
de mes affaires à Malte ; et j' aurai
le tems dans cet intervalle de donner
de mes nouvelles à ma famille. Votre
pere, qui sçait dans quels termes
nous avons vécu, ne s' offensera point
de nous voir accorder quelque chose
à notre tendresse, et si nous nous appercevons
qu' il soit capable de s' en offenser,
nous nous garderons bien de
lui faire connoître notre familiarité.
Je trompois Helena ; et sa simplicité
devoit encore être extrême, pour se
laisser persuader par de si foibles raisonnemens.
Mais l' amour les fortifioit en
ma faveur. Elle consentit à prendre un
moment dès le même jour, pour monter

p119

dans un carosse que je tiendrois prêt
à quelque distance de la porte du marquis.
La seule condition qu' elle m' imposa,
fut de retourner à Naples aussi-tôt
que je l' aurois conduite au village
où je voulois me retirer avec elle, et
d' apprendre au marquis qu' elle n' en
avoit pas moins de soumission pour toutes
ses volontés. Je lui laissai la satisfaction
de croire qu' il pourroit se contenter
de cette marque de respect, et
je l' enlevai dans l' après-midi à son
pere, avec autant de joie que je l' avois
déjà enlevée à sa mere. Je n' étois
pas beaucoup plus sûr du lieu de notre
retraite que je ne l' avois été en sortant
d' Ancone. Cependant la vûe d' un
village fort agréable, qui n' étoit pas

fort éloigné du port, me détermina
tout d' un coup à m' y arrêter. Naples ne
m' auroit pas retenu long-tems, si je
n' eusse été forcé d' y attendre Perés.
Mais dans la nécessité où j' étois de le
réjoindre, je regardai encore comme
un avantage de m' être retiré dans une
solitude, dont je serois libre de sortir à
son arrivée, sans exposer Helena à paroître
aux yeux de sa mere.
Il fallut feindre de retourner à la
ville, pour exécuter l' engagement où

p120

je m' étois mis de revoir son pere. Mais
loin de chercher le Marquis De Leniati,
j' évitai au contraire tous les lieux
où je pouvois craindre de le rencontrer.
Helena n' en fut pas moins persuadée
que je lui avois fait goûter notre
fuite, et cette pensée la rendit tranquille.
Ainsi l' amour me précipitoit de désordre
en désordre, et me rendoit capable
de tromper jusqu' à l' objet dont
j' etois idolâtre ; car je ne pouvois me
dissimuler à moi-même que je faisais un
tort cruel à la fortune d' Helena. Pouvois-je
espérer pour elle que les sentimens
de son pere se soutinssent dans le
degré de chaleur où la nature les avoit
d' abord élevés, sur-tout lorsqu' il s' apercevrait
tôt ou tard que je n' aurois
pensé qu' à tromper sa fille, et que le
plus éloigné de mes désirs avoit toujours
été celui de l' épouser ? Tous les
avantages que j' etois résolu de faire à
Helena étoient-ils capables de compenser
les bienfaits du marquis ? Et par
quelles richesses d' ailleurs pouvois-je
réparer la corruption de ses moeurs et
la ruine de sa vertu ? Mais une passion
bien enflammée connoît-elle des règles
de justice ? Je me livrai si aveuglement
à mes transports, que n' ayant plus de

p121

goût, point d' autre bien que la possession

d' Helena, je ne cherchai pas même à me faire la moindre liaison dans le lieu de notre demeure. J' avais pris une maison fort commode, qui s' étoit trouvée à louer à notre arrivée. Deux laquais, avec une femme pour le service d' Helena, composoient tout mon domestique. J' avais un jardin, un bois, un ruisseau, et tout ce qui fait le charme d' un coeur amoureux dans la solitude. Il me restoit assez d' argent pour me procurer des livres. Tous les plaisirs auxquels j' étois sensible se trouvoient ainsi réunis dans l' enceinte de mes murs, et je n' aurois pas changé ma situation pour un empire où je n' aurois pas été sûr de posséder tranquillement les mêmes biens.

Cependant mon repos fut troublé par la jalousie. Comme la chaleur ne nous permettoit de prendre le plaisir de la promenade que le soir, j' aperçus plusieurs fois sur le sommet du mur, au coin d' un angle, dont l' enfoncement étoit assez profond, quelque chose de mobile, qui se déroboit par intervalles dans l' obscurité. Envain m' approchois-je pour le reconnoître. Je cessois d' apercevoir lorsque j' étois au point où

p122

j' aurois commencé à découvrir l' objet distinctement. Mais j' étois bien moins étonné de ce phénomène que d' en voir rire Helena, qui étoit naturellement fort timide. Enfin la curiosité m' ayant fait descendre seul au jardin, pour me placer dans quelque lieu d' où cette figure ne put échapper à ma vûe, je la vis reparoître, et je découvris clairement que c' étoit une tête ; c' est-à-dire, que celui qui venoit nous observer étant suspendu derrière le mur, ne se monroit qu' autant qu' il étoit nécessaire pour nous apercevoir. De quelque condition qu' il pût être, je m' imaginai qu' il n' y avoit que l' amour qui pût le rendre capable d' une curiosité si constance, et je ne soupçonnois point qu' elle pût avoir d' autre objet qu' Helena. Cette idée me jetta dans une si vive défiance,

que je résolus d' approfondir dès le lendemain l' aventure. La nuit et le jour suivant furent pour moi un siècle de tristesse et d' agitation. Je m' armai vers le soir d' un pistolet, et me plaçant au lieu que j' avois occupé la veille, à peine eus-je vû paroître la tête, que lui présentant le bout de mon arme, je la menaçai de lâcher le coup si elle faisoit le moindre mouvement pour se retirer.

p123

Une pièce de gibier ne reste pas plus immobile sous le fusil du chasseur. J' étois si proche qu' en faisant quelques pas de plus, je reconnus la tête d' une femme. à l' étonnement que je marquai par diverses questions, on me répondit en tremblant que j' étois trop cruel, de menacer de la mort une femme qui ne cherchoit que le plaisir de me voir, et qui méritoit peut-être ma reconnoissance par ses sentimens. Il en falloit bien moins pour me faire changer de langage. Je m' efforçai de réparer ma brutalité par des politesses. Mais tandis que la conversation se lioit avec plus de chaleur, j' étois écouté par Helena, qui ne m' avoit pas vû sans soupçon descendre deux fois seul au jardin. La personne qui me parloit ne perdit pas un moment pour se retirer en l' appercevant. Il ne m' étoit rien échappé qui put être équivoque pour une amante, et si j' avois quelque chose à me reprocher, c' étoit peut-être d' avoir écouté avec trop de complaisance une déclaration de tendresse qui avoit flatté mon amour propre. J' ignorois d' ailleurs de qui je l' avois reçue, et les ténèbres qui m' avoient laissé découvrir le visage d' une femme, ne m' avoient pas permis de juger de

p124

son âge, ni de démêler ses traits. Cependant le ressentiment d' Helena se déclara par des plaintes fort amères, et

toute la jalousie qui m' avait agité un moment auparavant passa dans son coeur.

Les excuses par lesquelles je m' efforçai de l' apaiser furent sincères. Je lui appris naturellement quelles avoient été mes vûes, et me souvenant de l' avoir vûe rire plusieurs fois de ce qui m' avait allarmé, je lui demandai à elle-même comment je devois expliquer l' air d' intelligence qu' elle avoit eûe les jours précédens avec la tête qui paroissoit sur le mur. Ce ne fut qu' après bien des instances qu' elle me confessa le véritable sujet de son chagrin. La femme qui la servoit étoit d' une humeur fort badine, et nous voyant descendre tous les soirs au jardin, elle l' avoit avertie que son dessein étoit de m' effrayer par les apparitions que j' avois vûes plusieurs fois successivement. Helena y avoit consenti pour s' en faire un amusement, et n' ayant pris les mouvemens de ma jalousie que pour des marques de frayeur, elle avoit pris plaisir à voir renouveler la même scene. Le projet de la femme de chambre avoit même été plus étendu.

p125

Elle avoit prié sa maîtresse de s' éloigner de moi lorsque je m' approcherois du mur, pour lui laisser le tems de m' effrayer encore plus par quelque autre artifice. Quoiqu' Helena lui en eût fait la promesse, elle s' étoit si bien persuadée que c' étoit la crainte qui m' agitoit, qu' appréhendant de pousser trop loin le badinage, elle n' avoit pû se résoudre à me quitter. Cependant m' ayant vû prendre seul le chemin du jardin, elle m' avoit suivi dès la première fois. Le silence que j' avois gardé à mon retour l' avoit rendue assez inquiète, pour m' observer le lendemain de beaucoup plus près. Enfin, ce qui l' avoit jettée elle-même dans la dernière allarme, au lieu de reconnoître sa servante, qu' elle croyoit sur le mur à s' entretenir avec moi, ses yeux plus perçans que les miens lui avoient fait découvrir un visage inconnu ; et quelques expressions

tendres qu' elle avoit entendues,
lui avoit fait croire aussi-tôt qu' elle étoit
tout à la fois ma duppe, et celle de sa
servante.

Cette aventure me parut fort obscure
à moi-même. Je rassûrai Helena en
lui promettant que je n' en avois aucune
connoissance, et j' étois aussi surpris

p126

qu' elle, de tout ce que je venois d' entendre.
L' angle du jardin répondoit à
la campagne, et c' étoit le seul endroit
qui ne fût point environné par d' autres
jardins. Il n' y avoit point d' apparence
de pouvoir découvrir la personne qui
m' avoit parlé, en nous hâtant de la
faire poursuivre. Mais il étoit si clair
que la femme étoit mêlée dans cette
intrigue que nous la fîmes appeler aussi-tôt.
Tant qu' elle n' eut point d' autre
crainte que celle d' être congédiée, elle
se réduisit à m' expliquer le projet qu' elle
avoit confié à sa maîtresse, en me confessant
qu' elle avoit paru plusieurs fois
sur le mur, et elle me jura que ne s' y
étant point présentée depuis deux
jours, elle ignoroit par qui sa place
avoit été occupée ; mais je trouvai si peu
de vraisemblance dans ce récit, que
l' ayant effrayée par des menaces plus
terribles, je la forçai de m' avouer qu' elle
n' étoit chez moi que pour servir une
dame, qui l' avoit engagée par de
grandes espérances à se charger de ce
rôle. J' aurois m' auvaise grace d' entrer
dans un détail trop flatteur pour moi ;
mais quoique je ne me fusse laissé voir
dans le village que le jour de mon arrivée,
j' avois plû à la veuve d' un auditeur

p127

du conseil, qui s' y étoit retirée
avec de gros biens. Elle avoit jugé
que ma retraite étoit une partie d' amour,
et sa passion n' en étoit devenue que plus
vive pour un homme de mon âge,

qu' elle voyoit capable d' un si tendre attachement.
Lorsque j' avois fait chercher
une femme pour le service d' Helena,
elle m' en avoit fait présenter une qui
lui étoit dévouée. Les lumières qu' elle
s' étoit procurées sans cesse sur la conduite
intérieure de ma maison, sur mon
assiduité auprès de ma maîtresse, sur mes
manières tendres et galantes, enfin sur
le dévouement absolu que je marquois
pour l' objet de mon amour, avoient
achevé de lui troubler l' imagination. Les
propositions qu' on m' avoit fait faire plus
d' une fois de me lier avec quelques honnêtes
gens du village étoient venues
de sa part. Elle avoit été désespérée de
mes refus ; et perdant l' espérance de
s' ouvrir l' entrée de ma maison, qui étoit
défendue comme celle d' un monastère,
elle avoit pris le parti de se ménager
l' occasion de me voir, et s' il étoit possible
de me parler, pendant le tems que
j' employois tous les jours à prendre l' air
au jardin. L' exécution de ce projet avoit
été concertée avec la femme de chambre,

p128

qui s' y étoit prise assez adroitement
pour tromper sa maîtresse.
Helena étoit présente à ce récit.
Dans le premier mouvement de son indignation,
elle congédia sa suivante ;
et comme si elle eût appréhendé que les
explications que cette fille pouvoit
ajouter ne fissent trop d' impression sur
moi, non-seulement elle lui défendit
de prononcer un mot de plus, mais
elle me força de me taire moi-même
chaque fois qu' elle me vit prêt à lui répondre.
J' eus cette complaisance pour
elle, quoiqu' il me parût important de
connoître mieux le caractère de la dame
qui s' étoit prévenue si fortement en
ma faveur. Cet incident empoisonna de
mille amertumes la douceur de notre
commerce. Helena trop facile à se laisser
troubler par la jalousie, ne me vit
plus faire un pas hors de sa vûe sans s' abandonner
aux plus noires défiances.
Si elle se réveilloit pendant la nuit,
son premier soin étoit de s' assûrer que

j' étois près d' elle. Un moment de distraction,
un regard trop froid ou trop
lent, étoient des crimes qu' il falloit expier
par mille soumissions. Cependant
des caprices si passionnés ne servant qu' à
me la rendre plus chere, je redoublai

p129

les témoignages de ma tendresse, pour
la guérir d' une prévention aussi funeste
pour son repos que pour le mien. à
quoi l' amour ne me fit-il pas consentir ?
Je portai la complaisance jusqu' à me
laisser revêtir d' un habit de femme,
qu' elle me fit porter habituellement,
dans la pensée que ne pouvant être distingué
d' elle au jardin, il seroit inutile
à sa rivale de chercher l' occasion
de me voir. Tout le reste de ma conduite
et de mes occupations répondit
bien-tôt à cette folle idée. On n' auroit
pas mis de différence entre une
femme et moi, non-seulement pour la
parure, mais pour l' air d' affectation et
de mollesse.

Je ne pouvois oublier que le tems
fixé par Perés étoit fort proche ; et
loin de le hâter par mes desirs, je commençois
à le craindre. Il ne pouvoit
manquer d' interrompre une vie dont
les charmes me sembloient augmenter
continuellement. Qu' avois-je à désirer
dans le reste du monde, lorsque je trouvois
dans l' étendue de ma maison ce
qui suffisoit pour me rendre heureux ?
Je m' étois fait une espèce de philosophie, qui
me faisoit porter l' indifférence
pour la fortune et pour la gloire jusqu' au

p130

mépris ; et si je n' eusse conçu qu' il me
falloit des ressources pour les nécessités
d' une longue vie, j' aurois été capable
de perdre de vûe mon ami, mon
vaisseau, Malte, la France, et de m' ensevelir
jusqu' à la mort dans le village où j' étois.
Ce fut dans ces id 2 es que

je d 2 lib 2 rai si ! Sans voir Perés, je ne pouvois pas lui faire demander à son arrivée une somme assez forte pour me soutenir pendant plusieurs années dans ma solitude. Il avoit mon argent, et rien ne me paroissoit d' ailleurs si aisé que de lui faire remettre une procuration pour recevoir de mon banquier la pension que je m' étois réservée sur mon bien. Il n' étoit pas plus difficile de me la faire toucher de Malte à Naples. Pour l' engager constamment dans mes intérêts, je pensois à lui faire présent de mon vaisseau, et je ne pouvois croire qu' il s' obstinât à me chercher et à me voir, lorsque je lui ferois déclarer que des raisons importantes à mon bonheur me faisoient renoncer à toutes mes vûes d' établissement. Je fus si satisfait de ce projet, que m' ouvrant d' abord à mon valet de chambre dont je connoissois la fidélité, je le chargeai de se rendre au port de Naples, et d' y attendre le

p131

débarquement de Perés, avec une lettre où je lui marquois mes intentions. Mais dès le même jour ce garçon étant revenu avec beaucoup de diligence, m' apprit que Perés étoit à Naples depuis vingt-quatre heures, et qu' étant surpris de n' avoir trouvé personne au port pour le recevoir, il s' agitoit beaucoup dans la ville pour découvrir mes traces. Deux raisons faisoient revenir mon valet sur les siennes ; l' une pour me mettre en garde contre la surprise d' une visite imprévûe, s' il arrivoit que Perés vînt à connoître effectivement ma demeure : l' autre pour recevoir de nouveaux ordres sur la manière dont il devoit se défendre, s' il souhaitoit absolument de me voir. Je fus si frappé de cette nouvelle, que m' imaginant déjà l' entendre à ma porte, je pensai à reprendre aussi-tôt les habits de mon sexe, pour ne pas m' exposer à la confusion d' être surpris dans la parure où j' étois. Mais Helena vint à bout de me rassûrer en me faisant faire attention qu' il ne découvreroit pas ce qui avoit été

jusqu' alors impénétrable à son pere.
J' avois sçu en effet que le Marqui De Leniati
s' étoit donné beaucoup de
mouvement pour nous trouver ; et

p132

quoique j' eusse fait croire à Helena,
dans les premiers jours, que je lui avois
fait goûter moi-même les excuses
de notre fuite, elle avoit appris depuis
par mon propre aveu que je ne
m' étois pas présenté à lui depuis notre
départ.

Je changeai néanmoins quelque chose
aux premiers ordres que j' avois donnés
à mon valet ; et craignant qu' il ne me
devînt trop difficile de me dérober à
l' empressement de Perés, j' écrivis une
autre lettre par laquelle je priois ce
cher ami de suspendre ses recherches,
et de m' attendre le lendemain dans un
lieu que je lui marquois. Avec les raisons
que j' avois de vouloir éviter sa visite,
j' appréhendois qu' à force de mouvement
et de questions il ne rencontrât
Leniati, qui ne manqueroit pas de saisir
cette occasion pour retrouver sa fille.
à peine mon valet fut-il parti, que
toutes mes craintes se trouverent vérifiées.
Perés s' étoit lié avec le marquis,
à l' occasion d' une lettre de la Rovini
qu' il s' étoit chargé de lui remettre. Il
avoit laissé cette femme à Malte, où
il étoit retourné exprès pour se défaire
d' elle, dans la seule vûe de m' épargner
une scene fâcheuse s' il me retrouvait

p133

avec sa fille. N' ayant pû refuser sa commission,
il s' étoit chargé de voir Leniati
de sa part, et les explications qu' il
avoit eûes avec lui, les avoient déterminés
à me chercher ensemble. Peut-être
se seroient-ils donné des peines
inutiles, si en prenant des informations
dans le village ils n' étoient tombés sur
la servante que nous avions renvoyée.

Elle nous avoit fait reconnoître facilement
au portrait qu' elle leur avoit fait
de nous.

J' allois descendre au jardin avec Helena,
lorsque j' entendis frapper brusquement
à ma porte. Il me prit un tremblement
que je ne pus vaincre. C' est
Perés, dis-je à Helena, ouvrons nous ?
Tandis que nous tenions conseil, il continuoit
de frapper, et mon second valet,
à qui j' avois recommandé mille fois
de ne jamais ouvrir sans mon ordre, fut
si vivement entraîné par le bruit, qu' il
étoit à la porte avant que j' eusse entendu
le mouvement qu' il faisoit pour s' y
rendre. Cependant je crûs distinguer le
bruit de ses clefs, et dans le transport
de ma crainte, je courus avec la dernière
vitesse pour l' empêcher d' ouvrir.
Mais il ouvroit à l' instant que je le joignis ;
de sorte que n' ayant pû retenir

p134

la porte, qui se pousoit déjà sur moi,
je demeurai exposé à la vûe, non-seulement
de Perés, mais encore de Leniati,
que je n' avois pas soupçonné d' être
avec lui. La honte de l' état où j' étois
m' auroit fait précipiter dans un abîme,
s' il s' en étoit ouvert un à mes pieds.
Je détournai la tête en rougissant. Perés
fut heureusement le seul qui me reconnut ;
et par une attention digne de
sa prudence et de son amitié, il comprit
aux marques de mon trouble, qu' il me
choqueroit mortellement s' il m' embrassoit
avec les railleries que je méritois.
Il feignit de ne pas me remettre, et s' adressant
au valet, qui étoit déjà fort
interdit de l' effort que j' avois fait pour
l' arrêter, il lui demanda, en me nommant,
de quel côté il falloit prendre
pour me voir. Ce fut une nouvelle scene,
par l' embarras de ce garçon, qui
n' osoit ouvrir la bouche pour me faire
connoître. Le seul moyen que je crus
capable de me sauver de cette confusion,
fut de baisser la tête à l' oreille de
Perés : entrez, lui dis-je, et souvenez-vous
de ce que vous devez à mon honneur.
Il m' entendit. Nous le trouverons,

dit-il aussi-tôt au marquis ; et le pressant
d' avancer, il le fit pénétrer jusques

p135

dans une salle qu' il trouva ouverte devant
lui. Helena, qui m' avoit suivi des
yeux, s' étoit retirée dans un cabinet
après les avoir reconnus. Ne doutant
point qu' elle n' eût pris cette précaution,
je la fis avertir de me venir joindre.
Elle fut à moi dans l' instant. Elle
étoit tremblante. Je n' étois pas moins
saisi qu' elle, et peut-être n' y eut-il jamais
d' exemple d' un pareil embarras.
Voyez, lui dis-je, presque sans haleine,
à quoi vous m' exposez par vos
caprices. Comment soutenir la vûe de
deux gens d' honneur dans l' état où je
suis ? Et j' arrachois à chaque mot de ce
discours les dentelles et les rubans dont
j' étois paré. En un moment je fus déchargé
d' une parure qui avoit occupé
pendant deux heures, les mains et l' étude
d' Helena. Je repris les habits de
mon sexe. Il n' est pas question de nous
cacher, lui dis-je, et ce qui nous reste
à faire de plus prompt, est de paroître
ensemble aux yeux de votre pere et de
mon ami. C' étoit le désespoir qui me
faisoit prendre, malgré moi, cette résolution ;
car dans la rapidité de mille réflexions
qui s' étoient présentées à mon
esprit, j' aurois souhaité d' avoir une voiture
prête pour nous échapper, et je

p136

n' aurois rien regreté de ce qu' il auroit
fallu laisser derrière nous, si j' avois eu
l' espérance d' éviter Leniati par la fuite.
Mais cette ressource étant impossible,
je pris Helena par la main, et je m' efforçai,
en la menant vers la salle, de
composer mon visage et ma voix. Je
l' exhortai elle-même à la fermeté, dans
une occasion où notre bonheur dépendoit
de notre conduite. Perés ne m' eut
pas plutôt apperçu que s' élançant vers

moi, il m' embrassa mille fois avec la plus vive tendresse. Je ne pus me défendre de quelque confusion en recevant ses caresses ; mais faisant un effort pour me remettre, je me tournai vers Leniati, qui sembloit incertain du ton qu' il devoit prendre avec moi. Monsieur, lui dis-je, si vous connoissez le pouvoir de l' amour, notre fuite n' a pas dû vous surprendre. Vos propositions de mariage m' avoient flatté ; mais des obstacles que je n' ai pû vous découvrir ne m' ayant laissé voir ce bonheur que dans l' éloignement, je n' ai pas eu la force de résister aux mouvemens d' une tendresse qui ne m' abandonnera qu' avec la vie. Les désirs de ma chere Helena sont les mêmes. Nous sommes faits pour nous aimer. Laissez-nous attendre dans la tranquillité

p137

où nous sommes des momens dont le terme à la vérité me paroît encore obscur, mais qui seront bien suppléés par la constance, la fidélité, et la tendresse inaltérable de mes sentimens. Dom Perés peut vous avoir dit, ajoutai-je, que votre fortune n' est pas nécessaire pour rendre la nôtre douce et heureuse ; je ne vous demande pour Helena, que l' affection paternelle, et pour moi l' amitié que je veux mériter par la mienne. Il me répondit, sans aucun mouvement qui sentît la colère ou la plainte, qu' il connoissoit les emportemens de la jeunesse, et qu' après les avantages qu' Helena m' avoit accordés sur elle, je n' étois pas coupable de les faire durer. Mais je n' ajoute qu' un mot, me dit-il, sur lequel vous devez régler vos résolutions ; c' est que toutes les faveurs que je destinois à Helena, supposent qu' elle s' en rendra digne par sa conduite, et que si elle résiste au dessein que j' ai de la marier, je renonce à la qualité de pere, que mon inclination m' avoit fait prendre avec l' applaudissement de ma famille. Cette déclaration étoit précise, et le ton dont elle avoit été prononcée faisoit sur moi plus d' impression

que les reproches et la violence.
Il me passa dans un instant cent idées
qui affoiblirent les plus puissantes raisons
que j' avois eûes de regretter le mariage.
Helena n' étoit-elle pas sortie sage
des mains de sa mere, et pouvois-je
regarder comme une tache, des foiblesses
qu' elle n' avoit eûes que pour moi ?
Qu' importoit celle de sa naissance, lorsque
je pouvois me fixer à Naples avec
elle, et cacher à ma famille le lieu de
ma demeure aussi facilement que mon
mariage ? J' avois souhaité d' entrer dans
l' ordre de Malte pour suivre le penchant
qui m' y appelloit : la même raison
ne justifioit-elle pas le changement
de mes vûes ? Et dans le choix d' un
genre de vie, n' étoit-ce pas l' inclination
la plus forte qui devoit toujours
l' emporter ? Tous les mouvemens de
mon coeur me faisoient sentir qu' il étoit
fait pour l' amour ; et dans quel autre
état pouvois-je les satisfaire que dans un
mariage heureux et tranquille ?
Ceux qui ont éprouvé l' empire d' une
passion violente, sçavent avec qu' elle
impétuosité le coeur se détermine sur
les moindres apparences de justice et
de raison qui semblent favoriser son penchant.
Je crûs m' être fondé sur les

raisonnemens les plus clairs et les plus solides.
Un moment, dis-je, à M De Leniati ; et lui faisant
entendre que je n' avois
besoin que de quelques explications
avec Perés pour me déterminer,
je pris mon ami par la main et je descendis
au jardin avec lui. Rien ne devoit
m' inspirer la moindre défiance de
Leniati. Il ne lui étoit rien échappé de
dur pour Helena ni pour moi. Et lui
en ayant dit assez pour lui persuader
que j' espérois vaincre tous les obstacles,
s' il avoit quelques observations à

faire faire à sa fille je ne me figurai
point qu' elles pussent être contraires à
ses propres espérances. Cependant à
peine me vit-il éloigné, que pensant à
me l' enlever, il lui remit adroitement
devant les yeux tout ce qui pouvoit diminuer
la répugnance qu' il craignoit
de lui trouver à me suivre. Il lui apprit
que Perés n' avoit pas balancé à lui déclarer
que je n' étois pas fait pour elle,
et qu' une inclination qui pouvoit m' être
pardonnée à titre de galanterie, devenoit
une tache pour mon honneur,
lorsqu' on pensoit à lui faire prendre
une forme plus sérieuse. Et comme il
se figuroit bien qu' Helena pénétrée des
témoignages de ma tendresse ne se persuaderoit

p140

pas facilement que je pusse
excepter quelque chose de l' attachement
que je lui avois mille fois
juré, il lui représenta que ce qu' il y
avoit du moins à conclure de la déclaration
de Perés, étoit que mes obstacles
seroient difficiles à vaincre. Elle en
avoit dû juger elle-même par la froideur
avec laquelle j' avois répondu aux
premières propositions du mariage, et
par le parti que j' avois pris de la r' engager
dans un commerce plus libre. Si
elle entendoit donc ses propres intérêts,
ou plutôt si elle m' aimoit assez pour
souhaiter de me voir constamment à
elle, elle devoit profiter de l' ardeur
présente de ma passion pour me faire
des loix ausquelles je serois forcé de
céder. Elle devoit le suivre à Naples.
Son absence leveroit bien-tôt mes incertitudes.
Elle me verroit revenir à ses
pieds, pour lui demander comme une
faveur ce qu' il sembloit que j' eusse regardé
jusqu' alors comme une humiliation.
Helena fut trompée par un raisonnement
si plausible. Elle consentit à
partir sur le champ avec son pere, et
s' il lui échappa quelques larmes en montant
dans son carosse, elle se fit elle-même
un reproche de sa foiblesse.

Leniati, qui avoit amené Dom Perés,
 n' eut point la grossièreté de l' abandonner
 sans quelque attention de politesse.
 Il donna ordre à mon laquais de lui
 faire des excuses de son départ lorsque
 nous serions revenus du jardin, et de
 lui dire qu' aussi-tôt qu' il seroit rentré à
 Naples, il se hâteroit de lui renvoyer
 sa voiture.

Pendant ce tems-là j' étois dans un
 entretien fort animé avec Perés, sur
 les suites d' une passion qu' il n' avoit prise
 dans son origine que pour un amusement
 excusable à mon âge. Il avoit
 pénétré le sens des dernières expressions
 que j' avois adressées au marquis, et
 n' osant les croire sincères, il n' avoit
 rien eu de si pressant que de m' en demander
 l' explication. J' avois pris ma réponse
 de fort loin, et la conclusion
 avoit été, que ne pouvant supporter la
 vie sans Helena, j' étois résolu de m' assûrer
 sa possession par le sacrifice de
 toutes mes espérances. Il avoit voulu
 m' interrompre vingt fois, et j' avois lû
 ma condamnation dans ses yeux. Mais
 espérant de me le concilier par des marques
 de générosité et d' attachement, je
 l' avois prié de m' écouter jusqu' à la fin.
 Mon vaisseau, lui dis-je, me devenant

inutile par le nouveau système que je
 vais embrasser, je ne prétens point que
 vous attachiez un grand prix au dessein
 que j' ai de vous l' abandonner. Et comme
 les droits de l' amitié sont aussi saints
 pour moi que ceux de l' amour, je veux
 vous laisser la disposition de mon revenu,
 que vous recevrez à Malte de
 mon banquier, et dont vous me ferez
 toucher ce qui ne sera point nécessaire
 à vos propres usages ; car je prévois
 qu' en épousant Helena, les avantages
 qu' elle recevra de son pere suffiront
 pour la vie simple que je me propose
 avec elle.

Perés s' étoit fait une violence extrême

pour m' écouter si long-tems. Enfin
croisant les bras avec un air d' étonnement
et de compassion, il me demanda
s' il devoit s' en rapporter sérieusement
à ce qu' il entendoit, et si j' étois
capable de m' oublier jusqu' à ce point.
Non, reprit-il, ce n' est pas mon ami
qui perdra tout principe d' honneur, jusqu' à
se précipiter dans la plus honteuse
infâmie. J' exposerois ma vie pour
l' arrêter sur le bord de l' abîme. Je la
dois à sa généreuse amitié. Je suis prêt
à la sacrifier pour lui sauver l' honneur.
Un reproche si vif m' ayant fort interdit,

p143

Perés eut le tems de me remettre
devant les yeux tout ce qu' il crût
propre à faire impression sur moi. Et
ne se pardonnant point, me dit-il, la
complaisance qui l' avoit porté, contre
ses principes, à favoriser mon amour
par ses conseils et par son exemple, il
s' accusoit lui-même d' être la première
cause de ma perte. Mais comment se seroit-il
défié, ajouta-t-il, d' un caractère
aussi noble que le mien ? Comment
m' auroit-il crû capable de compter pour
rien l' estime de tous les honnêtes gens ?
Sçavez-vous, reprit-il, que la Rovini
en touchant le rivage a fait retentir
Malte de ses cris, et qu' elle vous a fait
passer hautement pour le ravisseur de
sa fille ? De quelle adresse n' ai-je pas
eu besoin pour l' engager au silence ?
De quels efforts pour reparer le tort
qu' elle vous a fait à la cour du grand-maître ?
J' ai fait concevoir à cette femme
emportée, que le sort de sa fille
seroit plus heureux que le sien, et qu' avec
des avantages certains pour Helena,
elle étoit assurée elle-même d' une
ressource infaillible, dans la générosité
d' un homme tel que vous. Je lui
ai fait valoir le service que j' allois lui
rendre à Naples, en reveillant pour elle

p144

la tendresse de Leniati ; et pour dernier motif, sur un esprit si difficile à gouverner, je lui ai fait entendre que la trouvant aimable, je moffrois moi-même, à remplacer et vous et Leniati, si vous lui refusiez, l' un et l' autre, les bienfaits qu' elle a droit d' attendre de vous. Le grand-maître et toute sa cour, sont persuadés par mon témoignage, que c' est une affaire d' honneur qui vous retient en Italie. Je leur ai promis que votre retour ne seroit pas différé plus long-tems que le mien. Je suis donc votre caution du côté de l' amour et de l' honneur. Voyez si vous êtes résolu de me perdre avec vous, et si c' est pour me deshonorer que vous m' avez sauvé la vie.

Ce discours, dont je ne rapporte que la substance, eut beaucoup plus de force pour m' humilier que pour me convaincre. Je n' avois point d' objection à faire à Perés ; mais l' amour n' en étoit pas moins puissant dans mon coeur, et je regrettois en soupirant de n' avoir pas pour juge un homme qui en connût mieux l' empire. Ma droiture naturelle m' obligea néanmoins de confesser, que suivant les idées communes, je me rendois méprisable aux yeux de ceux qui

p145

ne connoissoient pas mieux que lui cette impérieuse passion ; et si j' entrepris de me défendre, ce ne fut que par les lieux communs de la philosophie voluptueuse dont j' avois pris les principes dans ma solitude. Enfin, ne m' appercevant que trop de la foiblesse de mes raisonnemens, je me livrai en quelque sorte à la discretion de Perés, en le conjurant de trouver donc quelque voie pour me conserver la tendresse d' Helena sans l' épouser. Il se rendit à cette prière, et revenant au projet de me la laisser pour maîtresse, il me conseilla de la disposer à nous suivre. C' étoit plus que je n' avois osé me promettre après les représentations sévères dont-il venoit de me remplir l' imagination.

Je l' embrassai, et croyant prévoir tout
ce que j' avois à craindre de
Leniati, je le fis consentir à me prêter
son secours pour un troisième enlèvement.
Les mesures que nous prîmes ensemble,
supposaient qu' Helena et son pere
fussent encore près de nous. Perés devoit
feindre comme moi, que je n' avois
plus d' éloignement pour le mariage,
et proposer au marquis, dans cette
supposition, de retourner à Naples,

p146

pour y faire les préparatifs de mes noces.
Il auroit donné ordre au vaisseau
de mettre dès le même jour à la voile,
je me serois rendu pendant la nuit à
Pouzzoles avec Helena, et je me serois
embarqué sur le champ. Pour lui,
que rien ne pressoit de retourner à Malte,
il auroit attendu l' occasion d' un
autre vaisseau pour nous suivre, et paroissant
surpris de notre évasion, il
auroit consolé le marquis d' une perte
à laquelle il ne s' imaginoit pas qu' il
pût être mortellement sensible. Ce furent
mes instances qui le firent entrer
dans un projet qu' il condamnoit en
s' engageant à l' exécuter. Il me fit beaucoup
valoir la violence qu' il faisoit à
ses principes ; mais ce sage ami conçut
qu' il ne lui restoit que cette voie
pour me sauver d' un mal beaucoup plus
redoutable.

Notre surprise parut égale, en apprenant
qu' Helena étoit partie avec son
pere. Mon ami ne revenoit pas plus
que moi de cette trahison. Mais un sentiment
qu' il ne partagea point avec moi,
fut celui de la douleur. Au contraire,
rappelant toutes ses forces pour combattre
la mienne, il me représenta cet
incident comme une faveur si déclarée

p147

du ciel, qui vouloit me délivrer malgré
moi d' une passion également funeste

à mon honneur et à mon repos, que je le soupçonnai pendant quelques momens d' avoir été d' intelligence avec Leniati pour me trahir. Cependant sans se choquer de mes soupçons, il examina de sang froid ce que nous devions penser d' une démarche si brusque, et me confessant qu' il ne la trouvoit pas favorable à mes espérances, il jugea seulement qu' il en pouvoit tirer parti pour m' arracher à Naples, et me faire prendre le chemin de la mer avec lui. Il s' y prit avec une adresse dont je fus la dupe. Je n' ose vous conseiller, me dit-il, de voir Helena ni son pere avant que d' avoir pénétré leurs intentions. En vain, l' interrompis-je, pour l' assûrer que je devois faire fond sur celles d' Helena. Ha, reprit-il, en feignant presque autant de chagrin que moi, je suis fâché que vous ignoriez encore combien il y a de légèreté dans le caractère des femmes. Mais si vous avez meilleure opinion de mon amitié, laissez-moi retourner à Naples, et fiez-vous à moi des intérêts de votre amour. Pour peu qu' Helena ait de penchant à vous suivre, je vous garantis que je trouverai

p148

le moyen de faciliter son évasion ; et pour n' être arrêté par aucun obstacle, ajouta-t-il, je vais envoyer ordre au vaisseau d' aller nous attendre à Pouzzoles, où nous n' avons besoin que de quelques heures pour nous rendre avec votre maîtresse. Ce conseil me parut si sincère et si juste, que je m' en remis entièrement au zèle et à la conduite de mon ami. J' attendis son retour avec des transports d' impatience. Il ne revint que le jour suivant, et d' aussi loin qu' il m' apperçut, les signes qu' il me fit de la tête et des yeux, m' annoncerent de tristes explications. Je vous plains, me dit-il en m' embrassant ; mais je n' ai prévu que trop juste les suites de la trahison du marquis. Il a fait prendre à Helena d' autres sentimens, et c' est de la part de votre maîtresse même que je vous

déclare qu' elle est résolue d' obéir à son pere. Partons, reprit-il, en m' embrassant encore, éloignons nous et d' un homme dont le ressentiment deviendrait dangereux s' il se formoit d' autres craintes, et d' une maîtresse à qui je n' ai pas reconnu autant d' attachement pour vous que vous lui en attribuez. Il est vrai que ne pouvant soupçonner Perés

p149

de mauvaise foi, le premier mouvement que je ressentis, en fut un de fierté et d' indignation, qui m' auroit fait abandonner sur le champ une ingrate et parjure maîtresse, si le vaisseau eût été prêt à me recevoir. Mais les secondes réflexions furent plus favorables à Helena. Je m' imaginai que s' étant expliquée dans la présence de son pere, elle avoit moins consulté son amour que sa crainte. Je fis cette objection à Perés, qui se voyant comme poussé à bout par mon obstination, prit enfin le parti de me traiter sans ménagement. C' est malgré moi, me dit-il, que j' en viens à l' extrémité. J' avois résolu de vous cacher ce que je n' ai crû propre qu' à aigrir vos peines. Mais je ne puis vous voir non plus dans cet excès d' aveuglement pour une jeune coquette, qui marque pour vous si peu de considération. Lisez, ajouta-t-il, en me présentant une lettre. Elle est de la main d' Helena, qui ne s' est pas fait presser pour confirmer par écrit ce qu' elle m' avoit dit de vive voix. Je reconnus en effet son caractère. Elle me marquoit que ne pouvant refuser à son pere l' obéissance qu' elle lui devoit, elle se voyoit dans la nécessité de rompre un

p150

commerce qui avoit fait long-tems tout son bonheur. Les vœux qu' elle formoit pour ma consolation, furent la plus cruelle partie de cette affreuse lettre.

J' y crus voir une froideur si déclarée,
que m' excitant à faire succéder la haine
et le mépris aux tendres sentimens
qui me remplissoient encore, je commençai
par offrir à Perés de partir à
l' instant pour Pouzzoles. Je connoissois
mal les ressorts de mon propre
coeur, ou plutôt je n' avois point assez
d' expérience du caprice des grandes passions,
pour sçavoir qu' un passage si
prompt de l' excès de la tendresse à celui
de la haine, seroit un prodige qu' il
ne faut point attendre des forces de la
nature. Je me le promis néanmoins du
mortel dépit qui m' animoit, et si je ne
pus partir sans me sentir le coeur cruellement
déchiré, je cherchai dans mon
honneur et dans ma raison, tout ce qui
pouvoit m' aider à triompher de cette
foiblesse.

Perés, à qui je ne deguisois point
mes agitations, me plaignit, sans rien
charger à la fermeté de ses exhortations
et de ses conseils. Au lieu de me conduire
directement à Malte, il se figura
que pour me remettre en état de paroître

p151

avec bienséance à la cour du
grand-maître, il devoit me mener à
l' occasion d' acquérir assez de gloire
pour effacer les impressions facheuses
que les plaintes de la Rovini avoient
pû produire. Renfermant néanmoins ses
vûes dans lui-même, il remit à me les
communiquer au moment de l' action,
et j' ignorai l' ordre qu' il donna de tourner
la voile vers l' archipel. L' hiver,
qui commençoit à s' approcher, lui donnoit
l' espérance de rencontrer quelque un
des bâtimens que cette saison ramene
d' Egypte avec les pèlerins de la Mecque,
et son dessein étoit de chercher
de si près l' occasion de se battre qu' elle
ne put lui échapper. J' étois enseveli
dans un coin du vaisseau, livré à la
violence de mes agitations, et toujours
persuadé que nous avancions vers Malte,
lorsque je fus réveillé de cet assoupissement
par la voix de Perés. Il avoit
découvert la proie qu' il cherchoit. Aux

armes, s' écria-t-il, à l' honneur, à la victoire ; et me voyant lever la tête avec surprise, il me dit en peu de mots qu' étant perdu de réputation à Malte si je n' y rentrais point par quelque action éclatante, il m' offroit une voie présente pour réparer toutes mes foiblesses.

p152

Oui, lui dis-je en courant aux armes, c' est sur les turcs que je vais me venger des trahisons de l' amour. La même ardeur s' étant répandue dans tous nos gens, nous eûmes bien-tôt gagné le vent sur le vaisseau des infidelles. Nous lui lâchâmes toutes nos bordées, qui le mirent dès la première décharge, dans la nécessité de se défendre uniquement contre les flots. Il fut percé de plusieurs boulets, qui le mirent en danger de périr avant que nous pussions le joindre. Cependant nous reconnûmes en allant à l' abordage, que nos ennemis n' étoient pas sans coeur et sans armes. Ils firent si bonne contenance, que malgré le désordre de leur vaisseau qui demandoit sans cesse une partie de l' équipage pour arrêter l' abondance de l' eau, ils nous disputèrent le terrain pendant plus d' une heure, et que nous perdîmes une partie de nos gens avant que de nous voir ferme sur leurs ponts. Il leur en coûta le double ; car on n' a rien vû de si intrépide que notre attaque, et chaque homme qui tomboit de notre côté étoit vengé au même moment par la mort de plus d' un ennemi. Je regrette pour ma gloire, que Perés ne soit pas l' historien

p153

de ce combat. Il ne me convient de relever que son courage, qui se signala par des coups prodigieux. Je le vis attaché au plus brave de nos ennemis. La victoire me parut incertaine, et par admiration pour la valeur de celui

qui lui resistoit autant que par emportement
de zèle pour mon ami, je
me jettai au travers de leurs armes pour
séparer deux si braves combattans. Notre
ennemi cessa de se défendre, en
voyant tous ses gens hors de résistance.
Il se tourna vers moi pour me rendre
ses armes, et joignant la galanterie
à la soumission, il me dit qu' il me
devoit de la reconnoissance pour l' avoir
sauvé d' un bras aussi redoutable que celui
de son adversaire.

Tout fut soumis en un instant, et
nous usames avec modération des droits
de la victoire. Après le carnage auquel
nous nous étions abandonnés, ne voyant
de reste que dix ou douze hommes
qui s' étoient rendus à discrétion, nous
n' espérons point de tirer beaucoup de
fruit de notre conquête ; mais l' adversaire
de Perés nous prenant à l' écart,
nous supplia d' arrêter l' ardeur de nos
gens, qui se dispoient à porter la
curiosité dans toutes les parties du vaisseau.

p154

Je ne puis prendre, nous dit-il,
qu' une haute idée de votre politesse,
si je la mesure sur votre valeur. Commencez
par faire passer sur votre bord
quelques dames qui attendent en tremblant
le succès de notre combat. Votre canon
les a mises dans le même
danger que j' ai couru par votre épée,
et la moitié de notre equipage lutte à
présent contre les flots qui inondent le
vaisseau de tous côtés. Nous nous hâtâmes
de donner nos ordres. L' étranger,
dont nous avons eu peine à reconnoître
la nation, parce qu' ayant
distingué la nôtre il m' avoit parlé aussi
facilement françois, qu' espagnol à Perés,
nous pria de venir rassûrer ses dames
avec lui. Nous les trouvâmes demi-mortes
de frayeur. Cependant la
vûe de leur défenseur ayant remis leur
courage, elles reçurent nos soins avec
beaucoup de politesse, et cédant aux
exhortations de l' étranger, elles consentirent
à se laisser conduire dans notre
vaisseau. Nous conçûmes aussi-tôt

que nous n' avions point d' autre fruit à espérer de notre victoire. Les dames étoient turques ; elles revenoient de La Mecque. On n' est point chargé de richesses au retour d' un pèlerinage.

p155

Tout notre étonnement étoit de les voir sous la conduite d' un homme que son habit ne pouvoit nous faire prendre pour un turc, et qui nous éloignoit encore plus de cette idée par ses manières.

La précaution qu' il avoit prise de nous faire passer sur notre vaisseau, nous parut un service qu' il avoit bien voulu nous rendre à nous mêmes ; car tous les soins que nos gens apportèrent avec les siens pour le sauver du naufrage, n' empêcherent point qu' il ne fût bien-tôt submergé à nos yeux. Nous regrettâmes peu cette perte. Il nous suffisoit d' avoir des preuves de notre victoire dans une vingtaine de captifs que nous comptions de mener à Malte. Perés, toujours prudent, fit mettre dans les chaînes ceux qui ne lui parurent pas dignes d' être traités avec plus de douceur ; et reservant toutes nos politesses pour l' étranger et pour ses dames, nous leur fimes attendre par nos manières une meilleure composition qu' on ne la reçoit ordinairement après un combat si obstiné. Perés fit tourner la voile à l' occident, l' étranger s' en aperçut. Il nous loua de penser à la retraite, et nous y exhortant même par

p156

une espèce d' intérêt qu' il paroissoit prendre à notre sûreté, il nous pria seulement de modérer assez notre course pour ne pas nous mettre hors d' état de lui rendre un service qu' il attendoit de notre générosité. Nous lui demandâmes des explications. Il nous prit à l' écart pour nous les accorder.

J' ai honte, nous dit-il, de vous confesser
qui je suis, lorsque vous me trouvez
revêtu d' un habit turc. Je connois
le vôtre, et je l' ai porté. Vous voyez
le commandeur Junius, dont il est impossible
que vous ne connoissiez pas le
nom. Mes aventures n' ont eu que trop
d' éclat, et j' ignore moi-même si je dois
les nommer infâmes ou glorieuses. Après
les distinctions que j' avois reçues de
l' ordre, on ne devoit pas s' attendre à
me voir abandonner ma commanderie,
et tous les avantages que j' avois acquis
par de longs services. D' un autre côté,
ceux qui sont sensibles à l' ambition,
et qui ont appris en obéissant de quelle
douceur il est de commander, ne me
condamneront point sans doute d' avoir
préféré l' empire d' une nation à la qualité
de sujet du grand maître.
Loin de m' affliger de votre rencontre,
je remercie le ciel, continua-t-il,

p157

de l' occasion qu' il me donne de publier
mon aventure et mes sentimens.
J' étois monté, par l' ordre du grand-maître,
sur un vaisseau françois qui
faisoit voile à Smyrne. Ma commission
étoit de racheter deux chevaliers, qui
avoient été enlevés par les turcs en
rendant service à l' ordre, et qui avoient
trouvé le moyen de faire sçavoir à Malte
l' excès de misère où ils étoient tombés
dans l' esclavage. J' avois caché toutes
les marques de mon état, et l' on
ignoroit dans le vaisseau même où j' étois,
que je fusse commandeur de l' ordre.
Le vent nous jetta dans le golfe
de Colochine, et nous força d' y passer
quelques jours dans une rade si déserte,
qu' il n' y paroissoit aucune trace
d' habitans. Le seul goût de l' amusement
me fit prendre un fusil pour aller
passer quelques heures à la chasse. Je
m' enfonçai dans les terres, à la poursuite
d' un chevreuil qui me conduisit au
sommet d' une colline, d' où j' apperçus
une troupe de gens armés qui s' agitoient
avec beaucoup de chaleur. Il me
fut impossible de résister au mouvement

de ma curiosité. Je m'avançai à la faveur
d' un bois qui régnoit au long de
la plaine, jusqu' à me mettre à portée

p158

d' entendre les discours de ceux qui
étoient les plus proches de moi. Ma
hardiesse redoubla lorsque j' eus distingué
le langage grec. Je le parlois facilement,
et c' étoit cette raison qui avoit
fait tomber sur moi le choix du grand-maître
pour le sujet de mon voyage.
Il ne me seroit pas venu néanmoins à
l' esprit de me mêler dans une nation
dont j' ignorois les moeurs et les dispositions.
Mais quoique la confusion qui
régnoit parmi eux ne m' eût point encore
permis de recueillir rien de suivi
dans leurs entretiens, je me livrai si
fort au désir de les entendre, que j' en
négligeai les précautions qui avoient
servi jusqu' alors à me tenir caché. Je
fus arrêté par une multitude de gens
contre lesquels je n' entrepris point de
me défendre. Ils me conduisirent au centre
de leur assemblée, et m' entendant
parler leur langue, ils ne me firent rien
appréhender de leurs intentions.
Cependant après m' avoir fait diverses
questions auxquelles je répondis avec
beaucoup de ménagement, je m' aperçus
qu' ils ressentoient une impression
extraordinaire de ma présence ; et tandis
que j' observois si je devois l' attribuer
à ma figure ou à mes réponses, ils

p159

me proposerent civilement de me retirer
à l' écart. Ceux qui furent chargés de
me conduire, m' expliquèrent d' eux-mêmes
le sujet qui les avoit assemblés.
Leur roi, après s' être attiré leur haine
par autant de barbaries que d' injustices,
avoit perdu la vie depuis peu de jours.
Ils me confesserent que c' étoit par leurs
propres coups, dans une conspiration
formée par les principaux de la nation,

et qui n'avoit réussi qu'après l'effusion
d'une abondance de sang, que ce prince
cruel avoit encore trouvé le moyen
de faire couler de ses propres mains. S'étant
aperçu, à l'air des conjurés, que
sa vie touchoit au dernier moment, il
n'avoit point attendu les coups qu'on
lui destinoit : il s'étoit jetté, le sabre à
la main, dans la foule de ceux qui étoient
autour de lui. Un reste de crainte et de
respect les avoient jettés d'abord dans
un si grand trouble, qu'ils s'étoient
laissés sabrer long-tems, avant que de
rappeller leur courage et de se souvenir
de leur dessein. Cependant la vûe
de vingt de leurs complices, qui étoient
déjà tombés sous un bras si terrible, les
détermina enfin à se défendre. Ils mirent
le monarque en pièces, par le même
nombre de coups qu'il s'étoit sacrifié

p160

de victimes. La nation, qui étoit encore
dans la chaleur d'un si grand événement,
travailloit à se choisir un nouveau
maître. Ceux à qui j'avois été présenté
étoient les chefs de la nation,
sur lesquels on s'étoit remis de ce choix.
Ils continuerent leurs délibérations. Enfin
la foule s'étant ouverte, deux de
ces graves conseillers députés par les
autres, vinrent jusqu'à moi d'une marche
lente et d'un air respectueux. Ils
m'inviterent à les suivre. Je ne me fis
pas presser. Etant rentré avec eux dans
le cercle, on m'y fit mille nouveaux
honneurs, et celui qui paroissoit y tenir
le premier rang m'adressa un discours
dont j'ai retenu jusqu'au moindre
mot. Etranger, me dit-il, votre contenance, vos
discours, le compte que
vous nous avez rendu de votre patrie
et de votre goût pour la guerre, et
ce qui fait encore plus d'impression sur
nous, l'air d'humanité que nous croyons
découvrir sur votre visage, nous a fait
naître la pensée de vous choisir pour
notre roi. Ce n'est pas sans une direction
particulière du ciel que vous
êtes arrivé au milieu de nous dans le
tems que nous sommes assemblés pour

nous donner un maître. Acceptez cette

p161

qualité, qui vous est offerte par tous les chefs de la nation, et rendez-vous digne de notre obéissance. Je n'entreprendrai point de vous représenter mon étonnement. à peine pouvois-je me persuader que mon aventure ne fût point un songe. Cependant l'air sérieux qui avoit accompagné ce discours, et les marques de respect que tout le monde s'empressa de me rendre, eurent la force de lever tous mes doutes. Il ne m'en resta que sur ma conduite, dont je ne me trouvai point assez de présence d'esprit pour décider en un moment. Toute mon attention se réunit à composer mon visage et ma posture, pour répondre à l'opinion qu'on se formoit de moi ; et je compris que dans une nation où je ne m'imaginois pas que l'esprit et la politesse fussent des qualités dominantes, je devois peut-être ma principale recommandation à quelques avantages extérieurs que j'avois alors dans la figure. Ma réponse fut simple. Après avoir remercié le conseil de son choix, je lui demandai jusqu'au lendemain pour me déterminer. Les raisons que j'apportai de mon incertitude ne furent prises que des engagements que j'avois dans un autre pays ; je souhaitai qu'on me laissât le

p162

tems de peser mes devoirs. Ma proposition fut approuvée, et je n'en fus pas moins traité dès le même moment, avec toutes les distinctions qui convenoient à mon nouveau rang. Cependant comme ma propre surprise augmentoit à tous momens, et qu'ignorant encore jusqu'au nom du peuple qui se soumettoit à moi, je voulois prendre du moins quelques informations sur les engagements dont on me

pressoit de me charger, je priai le vieillard
qui m' avoit parlé au nom du conseil,
de demeurer seul avec moi pendant
quelques momens. En lui répérant
que le hazard m' avoit jetté sur la côte,
je lui confessai que je connoissois
peu l' endroit du monde où j' étois, et
moins encore la nation qui m' offroit
l' honneur de la gouverner. Il comprit
que je lui demandois des éclaircissemens.
Nos lumières, me dit-il, avec beaucoup
de modestie, n' égalent point notre droiture
et notre courage. Nous n' ignorons
point l' origine de notre nation, elle descend
des anciens spartes. Mais celle du
nom de *maniotés* , que nos peres ont
porté comme nous, nous est absolument
inconnue. Notre gouvernement
se soutient sous la protection du grand-seigneur,
avec la seule charge d' un

p163

leger tribut pour l' etat, et l' obligation
pour notre souverain de porter
l' habit turc, et d' aller rendre ses
soumissions à la porte aussi-tôt qu' il est
élevé sur le trône. La religion est libre,
et fort mêlée parmi nous. Le feu
roi étoit mahométan, et cette qualité
l' ayant fait considérer plus particulièrement
des turcs, il en a peut-être
pris droit d' abuser de son pouvoir, et
de nous traiter avec une cruauté qui
l' a conduit à sa perte. Je suis grec, un
autre est juif, guebre, payen ; nous
avons des eglises, des mosquées, et
des synagogues. Il m' apprit ensuite l' étendue
et les qualités du pays, ses ressources
pour la guerre et pour le commerce ;
enfin tout ce qui pouvoit m' en
faire prendre une honorable idée ; car
il me déguisa fort adroitement l' unique
tache qui auroit été capable de me rafraîchir
pour la couronne. Les maniotés
vivent de rapine, et le plus glorieux
exercice de la nation, celui qui distingue
et qui élève le mérite, est de faire
la guerre aux passans et de s' enrichir de
leurs dépouilles.
Après une délibération qui dura toute
la nuit, je me déterminai à prendre

un rang, qui flatte l' ambition, dans quelques

p164

circonstances qu' il soit offert, et
sur quelque peuple qu' il assure l' autorité.
Je me flattai de devenir utile à une
multitude d' hommes qui n' avoient peut-être
besoin que d' un chef raisonnable
pour former une société plus régulière.
Dès le matin je déclarai aux officiers
qui me servirent, que j' acceptois les
offres du conseil. Le bruit en fut bien-tôt
répandu. Je vis accourir une foule
de sujets, qui célébrèrent mon élection
par leurs applaudissemens. En deux
jours mon autorité fut mieux établie
que celle de mon prédcesseur après
vingt ans de règne. Mon inclination
ayant autant de force que son exemple
pour me faire commencer mon administration
par la bonté et la douceur,
je me vis bientôt adoré de mes sujets.
à peine eus-je appris par quelle indigne
guerre ils se deshonoroiént, que
cherchant d' autres voies pour leur procurer
des richesses, j' entrepris de leur
inspirer le goût de l' agriculture et de
tous les arts qui pouvoient les conduire
plus honnêtement à l' abondance.
Ce détail vous seroit ennuyeux, et je
ne m' attache qu' à ce qui demande d' être
justifié dans ma conduite.
Dans la première année de mon règne

p165

je fis le voyage de Constantinople,
pour rendre mes soumissions au grand-seigneur.
J' en fus reçu avec d' autant
plus de bonté que le Bacha De La Morée,
avec qui j' avois formé quelque liaison,
l' avoit déjà prévenu sur les circonstances
extraordinaires de mon élection, et
sur le penchant que je marquois à vivre
en bonne intelligence avec les turcs.
J' avois conçu effectivement qu' à quelque
système que je pusse m' attacher, il
étoit important pour moi de ménager

ces redoutables voisins. Ce ne pouvoit
jamais être un état indépendant
que je devois me flatter d' établir si près
d' eux, avec des forces si médiocres et
un domaine si borné. à peine avois-je
sous mes ordres cent mille personnes
de l' un et l' autre sexe ; et quoique le
métier habituel de la nation fût le brigandage
et la guerre, je ne me connoissois
pas plus de quinze mille hommes
qui fussent capables de porter les armes.
J' avois donc affecté de marquer
beaucoup de confiance à la protection
des turcs. Mais je me trouvai dans un
embarras extrême, lorsqu' après une audience
favorable du grand-seigneur,
je tombai entre les mains du visir, qui
me fit une loi de penser promptement

p166

au mariage. Ses raisons me parurent sensées.
La Porte ne voyoit pas volontiers
les maniates en possession d' élire leurs
souverains. Autant de nouvelles élections,
autant d' occasions de douter de
la disposition des nouveaux rois. Elle
n' étoit pas portée à l' usurpation de leur
droit ; mais elle souhaitoit de le voir
changer dans celui d' une légitime succession,
qui assûrât dans les enfans
du prince à peu-près les mêmes sentimens
qu' on auroit trouvés dans leur pere.
Le visir me représenta que j' y trouvois
moi-même mon intérêt, puisque
les peines du gouvernement ne manqueroient
pas de me paroître plus douces
lorsque j' aurois l' espérance que mon
sang en recueilleroit les fruits ; enfin
me demandant là-dessus ma parole, il
me jetta dans un trouble dont je ne vis
d' abord aucun moyen de sortir. Cependant
je me hâtai de prévenir la proposition
qu' il m' auroit pû faire de me marier
à Constantinople. C' étoit me donner
le tems de chercher des excuses et
des prétextes. Je lui fis entendre que
je m' occuperois de ce soin aussi-tôt que
je serois retourné dans mes états, et
que j' avois déjà jetté les yeux sur une
femme pour laquelle je me sentois de
l' inclination.

p167

Il est vrai que je n' avois pas le coeur libre ; mais lié par des voeux dont je ne pouvois espérer de dispense, je ne m' étois jamais proposé d' entrer dans les engagements du mariage. Le commerce où je vivois avec une de mes sujettes, étoit une simple galanterie, dont je n' espérais pas que les fruits pussent jamais devenir propres à me succéder. Et la crainte que m' avoient inspirée les tentations du visir se seroit dissipée sans doute à mesure que je me serois éloigné de Constantinople, si je n' eusse amené dans ma suite le pere de ma maîtresse, à qui les instances du visir ne purent demeurer cachées. Il les regarda comme un bonheur pour sa fille, et s' ouvrant à moi dès le premier jour de mon départ, il ne me cacha point que pour prix de sa complaisance et de son attachement, il se flattoit que je ne penserois point à prendre une autre femme que sa fille. Je me gardai bien de m' ouvrir à lui ; mais je prévis que si j' avois quelque chose à redouter de mes sujets, la source de mes difficultés viendroit de ses prétentions. En effet, je fus à peine arrivé que communiquant le dessein du visir à tous les chefs de la nation, il leur fit goûter un changement

p168

qui ne pouvoit servir qu' à l' augmentation de leur sûreté et de leur puissance. Je fus surpris un jour de recevoir une députation solennelle du corps de mes etats, par laquelle tous mes sujets me pressoient pour leur intérêt et pour le mien, de me choisir une femme dans la nation ; et paroissant entrer dans des vûes conformes à mes désirs, ils me firent entendre qu' ils reconnoïtroient volontiers pour leur reine celle en faveur de qui mes inclinations s' étoient déjà déclarées. Je

pénétrai d' où venoit l' artifice, et n' espérant
de me sauver que par des délais,
j' affectai sans violence de paroître
disposé à les satisfaire. Mais je fus la
dupe de ma politique ; on ne pensa
aussi-tôt qu' à faire les préparatifs de mes
nôces, et les raisons par lesquelles je
m' efforçai de les retarder ne furent point
écoutées. Ma maîtresse pressa elle-même
le jour de la célébration ; de sorte
que me défiant de mon autorité pour
arrêter le zèle public, mon imagination
ne me fournit point d' autre voie que de
déclarer au conseil l' obligation où je
croyois être de consulter le visir sur
mon mariage. Cette objection ne souffrant
point de réplique, on suspendit

p169

l' empressement qui m' avoit allarmé, et
je pris du tems pour envoyer mes députés
à Constantinople. N' osant leur
faire l' ouverture de mon embarras, je
fus réduit à marquer naturellement au
visir que mes sujets désiroient autant
que lui mon mariage, et qu' ils me proposoient
une femme de leur nation ;
mais que pour entrer dans les vûes qu' il
m' avoit communiquées je ne voulois
point conclure sans sa participation ; et
pour jeter de loin de nouvelles semences
de délai, je lui écrivois confidemment
qu' il étoit peut-être à souhaiter
que mon epouse fût d' un sang plus
dévoué aux turcs que le sang grec.
Ma pensée étoit, que donnant lui-même
dans cette proposition il se chargeroit
du soin de me chercher un autre
parti, contre lequel il me seroit aisé
de multiplier les objections dans l' éloignement,
et qui serviroit du moins à
rallentir le pere de ma maîtresse et tous
ses amis, dont l' impatience faisoit ma
principale crainte. Mais qu' arriva-t-il ?
Le grand visir plus ardent que je ne
l' aurois crû à saisir mes nouvelles ouvertures,
se hâta de m' envoyer trois
des plus belles filles du vieux serrail,
entre lesquelles il me fit dire que je

p170

pouvois faire un choix, qui seroit toujours approuvé du grand-seigneur. Leur arrivée déconcerta extrêmement les manietes ; ils me crurent aussi affligé qu' eux de me voir ôter la liberté de suivre mes inclinations ; d' autant plus que me voyant dans la nécessité de choisir entre les trois dames, j' eus besoin de recourir à d' autres artifices pour les intéresser elles-mêmes à me laisser libre. Je continuai de voir plus assidument que jamais ma maîtresse, avec une affectation de secret, et de ménagement pour les trois dames ; mais cherchant à les piquer par le mépris que je faisois de leurs charmes, je pris soin de les faire avertir que je paroissais sans goût pour elles, et que tous mes empressements étoient pour une autre. Il n' y eut point de maniete qui ne fût disposé à me rendre ce service, et leur zèle fut si heureux, que les trois dames prirent pour moi une aversion qu' elles firent bien-tôt éclater. Je n' attendis point qu' elles m' en donnassent des marques fort impétueuses, et prenant occasion de leurs premiers ressentimens pour en faire mes plaintes au visir, je me trouvai le maître de faire traîner mon choix en longueur, par une feinte que je soutins

p171

long-tems avec beaucoup d' adresse. Du côté de la porte, je faisois entendre qu' ayant l' espérance de ramener les dames par degrés je ne renonçois pas encore au plaisir d' en prendre une pour mon epouse ; tandis qu' avec mes sujets je me plaignois amèrement de la contrainte où j' étois, et des loix rigoureuses qui m' étoient imposées. Cependant comme ce rôle ne pouvoit toujours durer, je résolus après l' avoir poussé aussi loin qu' il pouvoit l' être, de changer tout d' un coup de batterie. Je m' expliquai ouvertement sur le peu d' espérance que j' avois de m' accorder jamais avec les dames,

après les emportemens ausquels elles
s' étoient échappées contre moi ; et
protestant que je n' en respectois pas
moins celui qui me les avoit envoyées,
je déclarai que mon dessein étoit de
les reconduire moi-même à Constantinople,
pour justifier mon procédé à la
porte. Les maniates louerent beaucoup
une résolution qui leur rendoit l' espérance
de me voir une femme de leur
nation ; et je me flattois de mon côté
qu' en parlant moi-même au visir il me
seroit aisé de lui faire naître cent nouvelles
idées qui éloigneroient toujours

p172

la conclusion que je redoutois.
J' étois en route pour l' exécution de
ce projet, lorsque vous m' avez attaqué ;
et les dames que j' ai avec moi sont
celles qui m' ont servi si long-tems à me
défendre contre le mariage. J' ai scû
néanmoins par les relations que je me
suis établies dans quelques ports voisins
de Malte, qu' on y a donné des couleurs
toutes différentes à mon aventure,
et que non-seulement l' on m' y croit marié,
mais qu' en apprenant le passage des
trois dames qui m' avoient été envoyées
par le visir, on s' est figuré que j' allois
former un serrail ; d' où l' on a conclu que
j' avois embrassé le mahométisme. La
haute faveur que je me suis ménagée
à la porte a contribué sans doute à cette
erreur. Loin de regarder votre rencontre
et ma défaite comme un malheur, je
m' applaudis de l' occasion qu' elles me
donnent de me rétablir dans l' estime de
l' ordre, et dans l' opinion du public. Il
n' y a de changement dans mon sort que
celui qui m' a placé sur un trône. Mes
nouveaux devoirs ne m' ont pas fait oublier
mes anciens engagements, et mes
sentimens d' honneur et de religion sont
les mêmes à la tête d' un peuple barbare
qu' on me les a connus sous l' obéissance
du grand-maître.

p173

Nous avons entendu parler mille fois
du commandeur Junius, et son caractère
étoit fort bien établi dans l' esprit
des honnêtes gens. On publioit en effet,
qu' il avoit embrassé la religion
turque, et qu' il abusoit du pouvoir
souverain pour satisfaire toutes ses passions.
Sa phisionomie seule, qui respiroit
la droiture et l' honneur, suffisoit
pour nous garantir la sincérité de son
récit. Nous lui fimes une infinité de
questions sur les usages de ses peuples
et sur la nature de son gouvernement.
Ce détail allongeroit trop mon ouvrage ;
et ceux à qui mes papiers passeront
après ma mort, y trouveront dequoi
satisfaire la curiosité du public. Mais
après avoir rendu ce que nous crûmes
devoir au roi des maniotés, et lui avoir
fait des excuses de l' interruption que
nous avons apportée à ses desseins,
nous lui demandâmes ce qui nous restoit
à faire pour la réparer. Je n' ai pas douté,
nous répondit-il, que votre générosité
ne vous portât à m' obliger. Si
j' avois à former quelque désir, ce seroit
sans doute d' être conduit à Constantinople
ou dans quelque port turc,
d' où je n' eusse point de peine à m' y rendre.
Mais comme je ne pourrois vous

p174

demander cette grace sans indiscretion,
et que le seul service que vous puissiez
me rendre seroit de me jeter sur la
côte de la Morée, où je ne me trouverois
pas même sans embarras, il me vient
une bizarre imagination à laquelle je
m' arrête. Avec le fond que je puis faire
sur votre secret, je veux vous accompagner
jusqu' à Malte et passer l' hiver
avec vous. Le moindre déguisement empêchera
que je n' y sois reconnu. Je reverrai
des lieux qui m' ont toujours été
chers, et peut-être y retrouverai-je
quelque ami à qui je ne craindrai point
de me faire connoître. Votre secours
me procurera facilement quelque moyen
de retourner au printemps dans mes états ;
et si vous me laissez une partie des sommes

que j' ai avec moi, je me fournirai de mille choses qui seront utiles à mes sujets. Nous ne balançâmes point à lui promettre, non-seulement qu' il seroit fidèlement caché à Malte, par le soin que nous prendrions de veiller à sa sûreté ; mais qu' il demeurerait le maître de tout ce qu' il avoit sauvé de son vaisseau, et des dames mêmes qu' il s' étoit chargé de conduire. Pour les gens de sa suite il nous parut difficile de leur assurer à tous la liberté ; mais nous lui

p175

fimes espérer qu' en arrivant à Malte nous trouverions quelque équivalent qui pourroit satisfaire le grand-maître, et comme il n' ignoroit pas plus que nous les usages de l' ordre, nous le priâmes de nous apprendre lui-même ce que nous pouvions faire de plus utile pour son service. Il nous répondit que les dames et ses gens ne pouvoient être sauvés du droit des vainqueurs, et que loin de nous gêner là-dessus par des demandes injustes, il nous exhortoit à profiter d' un avantage qui nous avoit coûté assez cher. Mais acceptant nos offres pour lui-même, il quitta dès le même jour l' habit turc pour en prendre un grec, et il nous demanda la même faveur pour un de ses gens, à qui il avoit une parfaite confiance. Une précaution seulement qu' il crut devoir à la prudence, fut de cacher aux manioles de sa suite, que Perés avoit déjà fait mettre dans les chaînes, qu' il fût avec nous quand nous arriverions à Malte. Il souhaita même que les dames l' ignorassent aussi, parce qu' il ne falloit point espérer qu' elles pussent déguiser leurs aventures et sa condition, qui le feroient reconnoître trop facilement. Il nous fut aussi aisé de lui accorder

p176

cette satisfaction que de la lui promettre.

Nous retournâmes vers Malte, assez contents d' avoir trouvé du moins l' occasion d' exercer nos armes, quoique nous ne fussions point sans quelque regret d' avoir causé tant de mal au roi des maniotés. Cette expédition produisit l' effet que Perés en avoit attendu. Elle me fit recevoir à Malte comme un homme qui s' étoit déjà distingué par plus d' une action de fermeté, et l' accusation de la Rovini passa pour l' emportement d' une femme sans pudeur. Elle sçût mon arrivée dès le premier moment, ou plutôt l' impatience qu' elle avoit de revoir Perés l' ayant amenée à mon bord avant que nous eussions touché le rivage, elle ne put apprendre qu' il me ramenoit avec lui sans marquer un extrême empressement de me revoir. Elle pensoit peut-être à m' accabler de reproches et d' injures. Mais Perés, que le hazard lui fit rencontrer avant moi, trouva le moyen de l' apaiser, en lui racontant que le Marquis De Leniati avoit reconnu sa fille. L' outrage dont elle brûloit de se plaindre se trouvoit ainsi changé en un service dont elle se promit bien de partager les fruits. Cependant sa joie fut modérée par le

p177

compte que Perés lui rendit de sa commission. Leniati qui s' étoit livré si volontairement aux mouvemens de la nature, avoit paru beaucoup moins sensible à ceux de l' amour. Soit que sa passion n' eût jamais été violente, soit que le tems l' eût refroidie tout-à-fait, il avoit témoigné à Perés que l' arrivée de la Rovini lui causeroit moins de plaisir que d' embarras, et qu' il étoit trop tard à son âge pour divulguer une galanterie qu' il avoit cachée heureusement dans sa jeunesse. Elle s' y étoit peut-être attendue ; mais cette explication lui fit naître des défiances qui eurent d' autres suites. Le témoignage de Perés ne lui parut pas suffire pour la rassûrer sur le sort de sa fille. Elle alla jusqu' à se figurer que c' étoit un artifice pour couvrir l' intrigue du marquis, et que si Helena

n' étoit pas avec nous dans le vaisseau,
nous l' avons laissée dans quelque
lieu où nous étions sûrs de la retrouver.
Cependant le doute où elle
restit servit du moins à lui faire supprimer
ses cris.
Après avoir pris toutes les mesures
qui pouvoit assurer de la tranquillité
et de l' agrément au roi des maniotés,
Perés qui avoit pour moi un attachement

p178

et un zèle incroyables, me pria
d' écouter ce qu' il avoit médité, me dit-il,
pour ma fortune et pour mon honneur.
Il avoit composé son visage à la
tendresse. Son exorde fut pris des premières
confidences que je lui avois faites
après son naufrage. Je lui avois parlé
de ma vocation avec transport, et
je m' étois efforcé de lui inspirer le même
goût pour la religion de Malte. Il
me demanda si j' avois perdu cette noble
inclination, ou si elle étoit refroidie.
Malgré toute l' amertume qui régnoit
encore dans mon coeur, je lui répondis
que mes vûes n' étoient point changées.
En croirez-vous, réprit-il, le plus
fidèle et le plus tendre de vos amis ?
Le péril dont vous sortez m' a laissé de
vives allarmes. Peut-être votre coeur
n' est-il pas assez tranquille pour vous
laisser découvrir le précipice que vous
avez évité. Mais si vous prenez quelque
confiance à mon zèle, si vous me croyez
capable de distinguer vos intérêts, enfin
si vous me connoissez assez d' honneur
et d' amitié pour les chercher à
toutes sortes de prix, savez-vous, mon
cher chevalier, ce qui vous reste à
faire de plus glorieux, de plus sage,
de plus utile pour votre fortune et votre

p179

réputation ? C' est de prendre des engagements
dans votre ordre, et de
vous former un lien que toute la force

de vos passions ne puisse rompre. J' ai pénétré votre caractère, ajouta-t-il ; avec de l' esprit et les sentimens dignes de votre naissance, vous avez un fond de vivacité et de penchant au plaisir, qui me fait trembler pour le succès de vos meilleurs desseins. Et puis, si vous m' accordez cette liberté, le passé subsiste encore dans la mémoire de bien des gens. L' accueil gracieux que le grand-maître vous a fait à notre retour ne lui a pas fait oublier des foiblesses qui n' ont que trop éclaté. Vous n' avez qu' une voie pour effacer de si facheuses impressions ; elle est ouverte devant vous. J' en vois le terme : c' est un amas de richesses et de gloire, qui ne peuvent manquer à votre nom et aux services que vous avez déjà rendus à la religion ; au lieu que par des délais vous vous exposez à mille nouveaux dangers, et j' y prévois votre perte. S' il y avoit de la franchise dans ce discours, on en trouvera peut-être encore plus dans la fidélité que j' ai à le rapporter. Loin de me paroître choquant dans la bouche de Perés, je le

p180

remerciai des inquiétudes de son amitié, et je n' opposai à ses conseils que ma triste situation, qui ne me permettoit guères de penser à une cérémonie où je ne pouvois apporter trop d' ouverture de coeur et de liberté d' esprit. Il dissipa cette objection par de nouvelles instances. Enfin m' ayant fait entendre que non-seulement le grand-maître seroit charmé de me voir dans la disposition qu' il vouloit m' inspirer, mais que depuis quelques explications qu' il avoit eûes avec lui il avoit conçu que je ne pouvois prendre un chemin plus sûr pour mériter ses faveurs, il me fit passer sur toutes les difficultés que je trouvois encore dans la tristesse et l' agitation de mon coeur. Je marquai mes intentions au grand-maître, qui reçut cette ouverture comme une grace que je lui aurois faite à lui-même. Le jour fut marqué pour la cérémonie de mon engagement.

Je l' attendis sans impatience,
mais je puis dire aussi sans répugnance
et sans embarras. Il vint ; je n' ose décider
si ce fut trop-tôt ou trop-tard, et
c' est le mystère de ma vie le plus obscur
et le plus funeste.
Deux mois qui s' étoient passés depuis
mon départ de Malte avoient adouci le

p181

chagrin de ma perte, et si je regrettois
encore Helena, c' étoit comme un bien
auquel la raison, autant que la nécessité,
m' avoit forcé de renoncer. Je portois
envie à Perés, qui jouissoit tranquillement
de son espagnole, et qui
sans lui avoir jamais marqué beaucoup
d' amour avoit eu la satisfaction de lui
voir déposer insensiblement sa fierté. Ses
plaisirs n' étoient qu' une foible image
des miens, et je le forçois souvent de
le confesser ; mais il me faisoit avouer
aussi que ne me connoissant ni mes erreurs
ni mes peines, l' espèce de bonheur
auquel il s' étoit réduit étoit préférable
à celui qui m' avoit causé les
plus délicieux transports. Un honnête
homme, me disoit-il, doit toujours
conserver un juste empire sur lui-même ;
sans quoi, ses principes suivent continuellement
la loi de ses passions. Je sentois
la vérité de cette morale. La Rovini
avoit quitté Malte pour rejoindre
sa fille. Tout paroissoit contribuer à
fortifier ma raison et ma tranquillité.
Enfin je prononçai mes vœux ; et comme
s' ils m' eussent rempli d' une nouvelle ardeur,
je ne m' occupai les jours
suivans, avec Perés, qu' à former de glorieux
projets pour la campagne que

p182

nous étions prêts à commencer.
C' étoit au mois de mars, et dans un
tems où la mer n' étoit encore ouverte
que pour les bâtimens de passage. J' étois
retiré le soir, et je ne pensois qu' à

me livrer au sommeil. On m' avertit qu' une dame, enveloppée d' une mante, demandoit instamment à me voir, et qu' on avoit eu peine à la retenir à ma porte lorsqu' elle avoit appris que j' étois seul dans ma chambre. à peine avoit-on fini cette explication qu' elle s' ouvre effectivement l' entrée malgré la résistance qu' on lui faisoit encore, et jettant sa mante qui m' empêchoit d' abord de la reconnoître, elle accourt à moi les bras ouvert, et livre dans les miens ma chere Helena. Quel moment ! On meurt de joie, dit-on, on meurt de la violence d' une passion qui jette le désordre dans tous les sens : non, l' on ne meurt de rien puisque je fus capable un instant de soutenir ce qui se passa dans mon ame. Ah ! Helena ! Mais je n' eus pas la force de prononcer son nom. Tout ce que l' excès de mon transport avoit pû m' en laisser étoit réuni à la serrer contre mon sein jusqu' à perdre la respiration. J' étois serré de même ; car la peinture que je fais de mes sentimens

p183

n' est point assez vive pour représenter les siens. Je la crus deux ou trois fois mourante ; cependant elle s' échappa de mes bras, et je fus surpris de lui voir une espèce d' empressement à s' éloigner de mon lit. Mais ce fut pour se jeter sur une chaise, où elle se défit, avec une diligence admirable, de sa coëffure et de ses habits ; et se précipitant vers moi avec de nouveaux transports, elle me fit oublier en un moment, mes promesses, mes résolutions, mes voeux, tout ce que la raison, l' honneur, la religion m' avoient fourni d' armes contre l' amour. Je ne m' arrêterai point au détail de mes plaisirs, lorsque d' autres lumières me les font regarder comme un criminel égarement. Mais de quels ménagemens, de quelles craintes, de quels remords étois-je capable, entre les bras de ce que j' aimois uniquement, et quels devoirs n' aurois-je pas sacrifié à la tendre Helena ? Elle mit le comble à mon amour et à ma joie, en apprenant les

motifs et les circonstances de son voyage. Leniati
n'avoit pas plutôt appris
mon départ, que perdant toute espérance
de me la voir épouser, il l'avoit
pressée de recevoir de sa main un autre
amant : elle avoit ouvert aussi-tôt

p184

les yeux sur l'artifice de son pere ; car
c'étoit lui qui l'avoit engagée à m'écrire
par la persuasion qu'elle n'avoit pas
de moyen plus infaillible pour me faire
hâter mon mariage. Helena auroit regardé
comme un bonheur d'être ma
femme ; mais la distinction où elle m'avoit
vû à Malte la faisant juger de l'indécence
de cette prétention mieux que
Leniati, à qui l'éloignement de ma patrie
faisoit peut-être regarder cette alliance
d'un autre oeil, il n'y avoit point de
titre par lequel elle n'aimât mieux m'appartenir
que de renoncer à vivre avec
moi. Ne pouvant douter que ce ne fût
le désespoir qui m'avoit fait prendre le
parti de repasser la mer, elle n'avoit
plus pensé qu'à me suivre, avec la confiance
de me retrouver toute la tendresse
qu'elle m'avoit connue pour elle.
L'occasion lui manquoit, ou plutôt étant
observée de trop près pour se dérober
facilement, elle se défendoit contre les
instances de son pere, tandis qu'elle
cherchoit le moyen de quitter secrètement
sa maison. Sa mere arrivant à Naples
dans cet intervalle, elle s'étoit vû
plus de liberté dans les momens où l'on
ne pouvoit lui refuser de la voir et de
l'accompagner. Elle en avoit choisi un

p185

avec tant de précaution, que s'étant
fait conduire sur le champ au port, on
avoit perdu ses traces jusqu'à ne se pas
défier qu'elle eût tourné de ce côté-là.
La suivante que j'avois mise près d'elle
l'avoit aidée dans sa fuite. Elles s'étoient
embarquées toutes d'eux sans obstacle,

et mon appartement avoit été
le seul azile qu' elles eussent cherché en
arrivant à Malte.
Il se mêla peu de réflexions sérieuses
dans nos caresses et dans nos entretiens.
La nuit fut si courte pour nous,
qu' il nous parut surprenant de voir arriver
le jour ; et dans l' yvresse où nous
étions l' un et l' autre, nous oubliâmes
pendant une grande partie de la matinée
qu' il existât quelque chose au-delà
de nos rideaux. Mon valet de chambre,
qui étoit heureusement le même
que j' avois à Malte, avoit pris soin d' écarter
le reste de mes domestiques ; et
quoiqu' ils ne pûssent ignorer que la
dame qui étoit entrée dans ma chambre,
y avoit passé la nuit, ils ne soupçonnoient
point d' autre mystère dans
cette aventure qu' une partie de galanterie,
telle qu' on n' est point surpris d' en
voir à Malte parmi les chevaliers de
mon âge. Mais Perés à qui l' entrée de

p186

ma chambre étoit toujours libre, s' y
étant présenté avec le commandeur de
Zuniga, mon valet ne put trouver
dans son imagination aucun prétexte
pour le refuser. Celui d' une fièvre violente
qui m' avoit tourmenté toute la
nuit, fut au contraire un motif de curiosité
et de zèle pour le généreux Perés. Il
entra, malgré les supplications
redoublées du valet, et le commandeur
ne manqua point de le suivre. J' entendis
heureusement leur voix, et ma
seule ressource fut d' exhorter Helena à
se couvrir. Leur prévention les empêcha
d' appercevoir ses habits, que mon
valet de chambre eut soin d' écarter
promptement. Mais rien ne seconda
mieux l' erreur où ils étoient, que le
trouble dont je ne pus me défendre en
les voyant si proches de moi. Ils jugerent
au désordre de mon visage que j' étois
beaucoup plus mal encore qu' on ne
m' avoit représenté, et leurs soins ne faisant
qu' augmenter mon agitation, ils
prirent un ton si sérieux, que doutant
plusieurs fois si ce n' étoit point une

raillerie, je soupçonnai qu' ils avoient
déjà quelque connoissance de mon aventure.
Ce n' étoit pas Perés que je redoutois.
J' étois sûr que ses reproches porteroient

p187

du moins le caractère de l' amitié.
Mais le commandeur de Zuniga
étoit un homme aussi terrible par la
sévérité de son humeur, que respectable
d' ailleurs par sa vertu. L' affection
qu' il avoit conçue pour moi, et qui
m' attiroit sa visite, n' avoit eu pour cause
que son admiration pour le zèle qui
m' avoit fait prendre les derniers engagements
de l' ordre dans un âge où l' on
n' est pas ordinairement fort pressé de se
charger d' un fardeau si pénible. Je comprenois
tout le tort que le moindre éclat
alloit faire à ma réputation ; et dans un
embarras si cruel j' étois encore tremblant
pour Helena, qui étoit dans une
situation à me faire craindre qu' elle n' y
perdît bien-tôt l' haleine et les forces.
Je ne l' entendois plus respirer, et ma
tendresse trop prompte à s' allarmer me
la représentoit déjà mourante ou peut-être
expirée.
Cependant loin de paroître disposés
à me quitter, je voyois mes deux espagnols
assis, et commençant ensemble
un entretien dont je croyois déjà prévoir
la longueur ; et pour combler ma
consternation, la cruelle amitié de Perés
le portoit à tourner les yeux sur moi
au moindre mouvement qu' il me voyoit

p188

faire, et quelquefois à se lever pour m' offrir
son secours. Je le priai d' un ton
fort brusque de s' occuper de sa conversation,
et me plaignant d' un affreux mal
de tête, j' en pris droit de tirer moi-meme
mes rideaux. J' espérais que par pitié
on me laisseroit libre ; mais on crut
avoir tout fait en baissant la voix de
quelques degrés. Cependant je profitai

de cet intervalle pour secourir Helena. La frayeur et la contrainte de sa situation l'avoient fait tomber en effet dans un profond évanouissement. Elle n'avoit pas distingué Perés, et les marques d'inquiétude que j'avois données par tant de mouvemens et d'agitation, lui avoient fait croire le péril égal pour moi. En la trouvant insensible et sans respiration, quel moyen de distinguer si elle étoit morte ou vivante ? Je ne ménageai plus rien. Sortez, messieurs, m'écriai-je, d'une voix douloureuse, et délivrez-moi d'un supplice insupportable. Cette prière, ou cet ordre, fit prendre au commandeur le parti de se retirer. Mais Perés, après lui avoir fait mes excuses, ne tarda point à retourner sur ses pas. Il avoit conçu que je m'étois senti pressé de quelque besoin naturel, et tournant cette aventure en

p189

badinage il revenoit pour en rire avec moi. Personne n'ayant osé l'arrêter, quel fut son étonnement de voir entre mes bras une jeune personne qu'il reconnut aussi-tôt pour Helena, de la voir sans connoissance, et de me trouver presque aussi abattu par l'inquiétude et la douleur, qu'elle l'étoit par sa foiblesse ? Il s'empressa de nous donner du secours, et ne voyant que mon valet de chambre autour de moi, il comprit que cette scene demandoit de la discrétion.

Helena eut bien-tôt rappelé ses esprits ; mais dans le trouble où j'étois encore, je ne faisais d'attention qu'à elle, et je l'accablois de caresses sans adresser un seul mot à Perés. Il s'étoit assis vis-à-vis de moi, d'où il me considéroit avec une profonde méditation.

Ce qui l'occupoit dans cette posture n'étoit pas précisément le retour d'Helena, contre laquelle il me croyoit assez défendu désormais par mes engagemens ; au contraire il la voyoit à moi comme il avoit toujours souhaité qu'elle y fût ; et s'il y trouvoit quelque difficulté, ce n'étoit qu'à déguiser cette galanterie

jusqu' à notre départ. Mais il m' a confessé
qu' après tant de marques de fidélité

p190

et de zèle il avoit été vivement piqué
de me voir pour lui si peu de confiance,
que j' eusse fait revenir, comme
il le supposoit, Helena sans sa participation.
Il croyoit s' être fait un ami,
dans lequel, à l' exception de cette ardeur
de jeunesse qui me faisoit sacrifier
quelquefois toutes mes lumières à l' emportement
du plaisir, il se flatoit d' avoir
découvert une partie des qualités qu' il
possédoit. Cependant la droiture, la
franchise, ses deux qualités les plus chères,
paroissoient être celles qui me manquoient
particulièrement. Son ressentiment
alla jusqu' à le faire penser à se retirer,
pour se borner désormais au titre
et aux fonctions de l' amitié ordinaire.
Je tournai enfin les yeux sur lui. Son
air grave et pensif me faisant attendre
les reproches les plus sévères, je me hâtai
de les prévenir, pour épargner cette
humiliation à ma chère Helena. Vous
êtes surpris, lui dis-je, de voir ici une
personne que vous croyiez à Naples. Et
lui racontant l' étonnement que j' avois
ressenti moi-même de l' arrivée imprévûe
de ma maîtresse, je l' exhortai à
prendre l' air riant qui convenoit à ma
propre joie. Il le prit en effet ; car
voyant tous ses soupçons dissipés, il se

p191

hâta de m' embrasser avec mille marques
de tendresse ; et tournant ensuite ses caresses
vers Helena, il s' y abandonna pendant
quelques momens jusqu' à m' inspirer
plusieurs mouvemens de jalousie. Il
voulut sçavoir le détail de ses aventures.
La conversation se lia avec tant d' agrément,
que si Helena oublia sa foiblesse,
et Perés son chagrin, je me livrai
aussi sans réserve aux plus pures
douceurs de l' amour et de l' amitié.

Cependant Perés, qui ne perdoit jamais de vûe son objet, me représenta que si près de ma profession, dans une ville aussi petite que Malte, au milieu de mes domestiques, j'avois besoin d'une infinité de ménagemens pour cacher le renouvellement de mon intrigue ; sans compter qu'il falloit s'attendre que la Rovini ne manqueroit point de découvrir les traces de sa fille ; et que si Leniati étoit assez sensé pour éviter l'éclat, nous ne devons point espérer la même prudence d'une femme si vive et si hautaine. Il auroit peu servi de nous faire observer le danger, s'il ne nous eût offert aussi-tôt le remède : il tenoit son espagnole dans une maison écartée, où le roi des maniototes avoit aussi son logement. Helena pouvoit se mettre à

p192

couvert dans la même retraite. Il n'étoit question que d'attendre la nuit pour l'y conduire ; et ne devant pas être plus de quinze jours à partir, il sembloit que nous eussions peu d'obstacles à craindre dans un espace si court. Toutes ces précautions furent prises la nuit suivante.

J'avois peu fréquenté le commandeur Junius pendant l'hiver. Mes visites auroient pû nuire au desir qu'il nous avoit marqué de n'être pas reconnu. Nous avons commencé, Perés et moi, par lui rendre tous les services qui pouvoient favoriser ses desseins, et nous avons même obtenu du grand-maître la liberté des trois dames turques et de quelques maniototes qui nous avoient parus les plus attachés à leur roi. Il nous avoit assurés qu'il se priveroit de les voir pour assurer mieux le secret de sa solitude ; et s'il s'étoit servi d'une autre voie que la nôtre pour renouveler quelqu'une de ses anciennes liaisons, nous n'avons pas eu la curiosité de pénétrer ni quels étoient ses amis, ni quels moyens il avoit employés pour les attirer chez lui. Notre étonnement fut extrême de le trouver, en arrivant, avec les trois dames turques. Nous

nous reprochions même déjà comme
une indiscretion de l' avoir surpris ; mais
après nous en avoir marqué un peu de
confusion, il nous témoigna au contraire
beaucoup de joie d' une visite qu' il
auroit cherché, nous dit-il, à se procurer ;
et il nous pria de l' écouter avec
l' inclination qu' il nous croyoit toujours
à lui rendre service.

Quoique la crainte d' en abuser, continua-t-il,
l' eût empêché jusqu' alors de
faire fond sur notre vaisseau pour retourner
dans ses etats, il avoit formé
un dessein qu' il se flattoit de nous faire
approuver, et qui nous deviendroit
aussi utile par les avantages extraordinaires
que nous en devons tirer, qu' à
lui par l' occasion qu' il y trouveroit pour
rentrer dans le golfe de Colochine.

C' est à ces dames, réprit-il, que j' ai
l' obligation des nouvelles voies que j' ai
formées. Je n' ai pû voir l' hiver si proche
de sa fin, sans penser que je dois
quitter Malte, et que je ne puis laisser
mes compagnes après moi. Je les ai
fait avertir que je n' étois pas si loin
d' elles qu' elles se l' étoient figuré, et
dans quelques visites qu' elles m' ont rendues,
j' ai tiré d' elles des lumières qui
peuvent tourner à votre avantage. Elles

sont toutes trois *epirotés* , et c' est à ce
titre que le grand-visir me les avoit
envoyées, parce qu' étant voisines de
mon etat il s' étoit imaginé qu' elles y
seroient reçues plus volontiers. Comme
leur goût ne les porte pas à retourner
dans un serrail, elles me proposent
de les conduire sur la côte d' Albanie.
Le gouvernement y est si foible qu' elles
me garantissent toutes sortes d' avantages
par la force. J' ai songé, ajouta
Junius, que vous avez un vaisseau
bien équipé, et que ne manquant point
de puissance plus que de courage et
d' ambition, vous pourriez former un
etat d' autant plus ferme que je vous

promets l' assistance de tous mes maniotés.
Et si l' on pouvoit se fier sans imprudence
à l' avenir, je vous ferois envisager
que nos forces étant réunies,
nous nous éleverions peut-être à un
point d' indépendance qui nous feroit
mépriser tous les efforts des turcs.
Ajouterai-je, réprit-il, que si nous nous
lassons de commander à des barbares,
il sera toujours tems de proposer au
grand-maître des conditions, qui seront
facilement acceptées ? Nous lui soumettrons
nos états, et l' ordre sera trop
heureux de trouver un établissement qui

p195

sera toujours préférable à cette misérable
isle.
Junius fixa ses regards sur nous en
finissant. Je jettai les miens sur Perés,
qui ne me regarda pas avec moins d' attention.
Nous demeurâmes ainsi tous
trois comme suspendus, nous à chercher
quelle devoit être notre réponse, et
Junius à l' attendre. Enfin Perés, dont
je respectois toujours le jugement et
l' expérience, me pria de trouver bon
qu' il expliquât son sentiment. Nous garantirez-vous,
dit-il à Junius, de réunir
vos gens à votre arrivée, et d' en
composer un corps sur lequel on puisse
compter ? Dans cette supposition, au
lieu d' aller descendre en Albanie, nous
vous conduirions à Maina, et lorsque
nous vous verrions partir assez bien accompagné
pour forcer la frontière de
nos voisins, nous irions volontiers tenter
de l' autre côté une descente, avec
l' espérance de n' être pas long-tems à
vous rejoindre. Le projet parut encore
plus vraisemblable à Junius sous cette
nouvelle face. Il y joignit mille ouvertures
qui dépendoient de la connoissance
qu' il avoit des lieux, et de la confiance
particulière qu' il avoit dans la
fidélité et la valeur de ses sujets. Pour

p196

moi, qui ne pouvois en manquer pour
Perés, je me reposai volontiers sur lui
de tout ce qui pouvoit tourner à notre
gloire et notre utilité commune.
Pendant un entretien si sérieux, Helena
et les trois dames, dont nous nous
étions écartés de quelques pas, lioient
connoissance, à l' aide d' un langage corrompu
qui est connu de toutes les nations
du levant. L' espagnole de Perés,
que nous avions vûe la première,
et qui nous avoit accompagnés dans
l' appartement de Junius, servit à former
promptement cette liaison, par la
familiarité qu' elle avoit déjà avec la
jeune italienne et les dames turques ;
de sorte qu' agitant toutes quatre le même
sujet dont nous étions occupés, je
fus extrêmement surpris de voir accourir
vers moi Helena, qui me conjura
de ne pas négliger une entreprise qui
pouvoit assurer pour jamais la tranquillité
de notre amour. Cet éguillon fut
plus puissant pour moi que l' exemple
de Junius, et l' espérance du trône.
Nous partirons, lui dis-je avec le transport
qu' elle m' inspiroit ; nous irons faire
régner l' amour dans les montagnes
de l' Epire. En effet, plus nous considérâmes
ce projet, plus le succès nous

p197

en parut certain, et Junius nous confessoit
lui-même, qu' il étoit surprenant
que les venitiens ou les maltois ne l' eussent
jamais formé.
Perés nous proposa de le communiquer
au grand-maître. Ses raisons furent
que l' aveu de l' ordre ne changeroit
rien à nos vûes, si nous obtenions
quelque succès ; et que si la fortune ne
secondoit pas notre entreprise, il nous
seroit toujours avantageux de pouvoir
compter sur le secours et la protection
du grand-maître. Cette proposition
étoit prudente. Mais l' intérêt de Junius,
dont nous n' aurions pû nous dispenser
de mêler le nom dans nos aventures,
nous força de la rejeter. Les autres
mesures furent prises avec beaucoup de

sagesse dans ce premier entretien. Perés se chargea de faire acheter tout ce qui se trouveroit d'armes inutiles à Malte, et je ne désespérois pas de trouver un grand nombre de volontaires pour grossir notre équipage. L'amour, qui étoit mon seul motif dans une si étrange entreprise, faillit dès les premiers jours de la faire avorter. Le roi des maniototes, après nous avoir fait admirer sa sagesse dans la résistance qu'il avoit faite à tant de propositions

p198

de mariage, devint amoureux d'Helena dans le commerce qu'une même demeure lui donnoit continuellement avec elle. Mille devoirs que j'avois à remplir ne me permettoient point d'y être à tous les momens du jour. La voyant sans cesse, sans autre témoin que l'espagnole, il n'étoit pas surprenant qu'elle lui parût aimable ; mais ce que je regardai comme une noire perfidie, il ne fut point arrêté par la connoissance qu'il eut de ma passion. Après mille galanteries inutiles, qu'Helena eut la discretion de me dissimuler, il crût abréger les formalités de l'amour en lui faisant valoir le rang où il pouvoit l'élever, et pour conclusion, il lui offrit ouvertement de la faire reine des maniototes. Quelque penchant qu'elle eût à me cacher jusqu'à la fin cette trahison, elle comprit que dans une conjecture où notre voyage de Maina nous livreroit peut-être à sa discrétion, je devois être averti du péril. Ma jalousie s'échauffa si vivement à cette nouvelle, que j'aurois reproché sur le champ au commandeur sa perfidie et son ingratitude, si Perés qui étoit témoin de ma fureur, n'en eût arrêté les transports. Il se chargea lui-même de représenter

p199

l'indécence de ce procédé au roi

des maniotés. Je voulus ignorer ce qui s' étoit passé dans leur explication, de peur d' y trouver quelque nouveau sujet de ressentiment. Mais l' amour m' offrit une occasion de me venger, dont j' aurois profité si Perés ne m' eut encore rappelé à la modération. Plus Junius avoit d' éloignement pour le mariage, plus il paroissoit s' accorder de liberté sur le commerce des femmes. Il nous parut bien-tôt fort clair qu' il avoit pensé à séduire Helena par de fausses espérances ; car paroissant revenir tout d' un coup des sentimens qu' il avoit eus pour elle, il tourna tous ses soins vers les trois dames turques, pour lesquelles il avoit marqué auparavant tant d' indifférence. C' étoient sans doute les besoins du tempérament qui le pressoient. Elles étoient continuellement chez lui depuis qu' il les avoit fait avertir de sa demeure. La retraite où elles s' étoient fort modestement conservées avec le secours d' une somme modique que Junius leur avoit fait toucher par les mains de Perés, leur avoit assez causé d' ennui pour être charmées de l' occasion de se procurer quelque amusement. Je m' aperçus de l' empressement

p200

qu' il avoit autour d' elles ; mais il ne me fut pas moins aisé de reconnoître que sans aucune prétention à leur estime j' y avois fait beaucoup plus de progrès que lui. Un ressentiment secret, que je nourrissois toujours, me fit naître l' envie de me venger par un châtiment de la même nature que l' offense. Je ne crus pas blesser la tendresse d' Helena par une infidélité où le coeur n' auroit point de part. On me donnoit des facilités dont je pouvois profiter à tous momens, et je me fis un triomphe d' obtenir les faveurs de trois femmes, dont il sembloit que Junius se fût composé un serrail. En communiquant mon dessein à Perés, j' avois compté qu' il y applaudiroit. Mais il prit le ton auquel je m' attendois le moins. Quoi ? Chevalier, me dit-il, c' est à la débauche que

vosre coeur se tourne, et vous n' êtes pas satisfait d' une maîtresse aussi aimable qu' Helena ? La chaleur de l' âge, continua-t-il, la nécessité de se faire quelque amusement, et plus encore la force d' une première passion ont pu faire excuser jusqu' à présent votre foiblesse ; et je serois fort embarrassé moi-même si quelque juge sévère me demandoit des excuses plus fortes pour la mienne.

p201

Mais sçavez-vous qu' autant qu' un attachement réglé peut mériter d' indulgence, autant l' inconstance et la variété des plaisirs, en quoi consiste proprement le libertinage des moeurs, est indigne d' un honnête-homme. L' un trouve une espèce de justification dans le penchant de la nature, au lieu que ce dernier dérèglement en blesse toutes les loix. En vain m' efforçai-je de me rétablir dans l' esprit de Perès par l' explication de mes motifs. Il les condamna avec la même droiture, et me faisant même souvenir que j' avois des loix plus étroites que les siennes, il me força de confesser que je n' étois déjà que trop loin au-delà de mes bornes. Tout ce qui venoit d' un ami si cher et si éclairé me paroissoit respectable. J' ai fait mille fois réflexion combien cette manière tendre et mesurée de combattre les emportemens de la jeunesse, est préférable à l' amertume d' une censure violente, qui irrite tout à la fois, et contre le précepte et contre celui qui le présente avec trop de rigueur. On ne va que trop reconnoître dans cette remarque le fruit de ma propre expérience. Le jour de notre départ étant si proche que je me crus délivré de toutes

p202

sortes de ménagemens, je ne fis pas difficulté de proposer une partie de souper chez ma maîtresse, à quelques

jeunes chevaliers avec qui j' avois formé une étroite liaison. Je m' estimois d' autant plus libre que Junius et les dames turques s' étoient déjà rendus au vaisseau. Il ne restoit avec Helena que l' espagnole de Perés, qui consentoit aussi à nous accompagner dans toutes nos entreprises. Nous nous réjouîmes avec si peu de précautions, et Perés même, qui n' étoit pas insensible à la joie, se défia si peu que nous fussions observés, que cette partie fit un éclat extraordinaire dans la ville. On n' eut pas de peine ensuite à découvrir, par l' indiscretion de quelqu' un de nos convives, que les deux dames étoient la maîtresse de mon ami et la mienne. Les premières circonstances de mon aventure furent aussi-tôt rappellées ; et dans un profès de six semaines, dont on avoit vanté la religion et la ferveur, on trouva des désordres de cette nature extrêmement scandaleux. Le grand-maître, qui en fut informé par mille relations, me fit appeler dès le jour suivant, qui étoit la veille de celui de notre départ. Peut-être

p203

étois-je le seul, avec Perés, qui ignorât le sujet des ordres que je reçus, et ma surprise fut extrême en arrivant au palais de me voir environné d' une foule de gens qui me firent craindre de n' y être pas traité avec les caresses dont le grand-maître m' avoit toujours honoré. Ce qu' on me fit appréhender de la sévérité de sa morale, m' allarma jusqu' à me faire balancer, si, sans paroître devant lui, je ne ferois pas beaucoup mieux de me rendre sur le champ à bord, et de faire mettre aussi-tôt a la voile. Mais le ridicule dont je me serois couvert, me parut encore plus redoutable que les reproches dont j' étois menacé. J' entrai dans les appartemens, et pour essai de ce qui m' attendoit, j' essayai dès la première salle les avis du commandeur de Zuniga, qui sembloit avoir choisi exprès ce poste pour m' accabler de sa morale au passage. Il étoit

informé, non-seulement de ce que toute la ville sçavoit comme lui, mais de ce qui s' étoit passé dans mon appartement à l' arrivée d' Helena, et de toutes les circonstances que j' avois crû lui dérober pendant la visite qu' il m' avoit rendue. Les voies par lesquelles il s' étoit fait instruire, sont encore un mystère

p204

pour moi. Je souffris un mélange de reproches et de railleries que je fus obligé de pardonner à son rang et à son âge. Il m' avertit néanmoins que le grand-maître ignoroit la première scène, et que pour lui, qui avoit eu là-dessus de bonnes lumières, il auroit soin de les dissimuler. Cette rencontre m' ayant comme aguerrî, j' entrai avec plus de hardiesse dans le cabinet du grand-maître. Mais tout ce que je venois d' éprouver, n' approchoit point de ce qui m' étoit réservé. Le grand-maître joignant le ton du christianisme à celui du pouvoir absolu, me traita comme un jeune libertin qui apportoit plus de scandale dans l' ordre que je ne lui rendrois jamais de service ; et faisant valoir la qualité de religieux, qui est plus réelle pour mes pareils, que pour la plûpart des sociétés monastiques, puisqu' à l' unique voeu des bénédictins, par exemple, qui ne les engage explicitement qu' à l' obéissance et à la réformation des moeurs, nous ajoûtons formellement celui d' une chasteté et d' une pauvreté perpétuelles, il me menaça des punitions qui sont imposées par nos statuts à l' infraction des voeux solennels. Je me serois peu effrayé de ses menaces,

p205

s' il n' avoit exigé de moi une promesse positive d' abandonner Helena, et de mettre à la voile dès la nuit suivante. Je fus si frappé de cette proposition, qu' hésitant à répondre, je lui donnai

lieu de renouveler ses invectives et la menace de me faire arrêter. Le danger me parut aussi sérieux pour Helena, que pour moi-même. Il ne me vint point d' autre expédient que de m' attacher à la seconde partie de ses ordres, et d' employer des termes assez composés pour éluder la première. Je sentoais, lui dis-je respectueusement, le tort que j' avois eu de m' exposer à son indignation et à la censure du public, et j' étois résolu de me mettre en mer au même moment pour arrêter le scandale par un si prompt départ. L' équivoque étoit difficile à pénétrer. Il s' en défia si peu, que louant mon dessein, il m' exhorta lui-même à ne pas demeurer à Malte jusqu' au lendemain. Ma seule confusion auroit suffi sans doute pour me faire précipiter mon départ. J' avançai sur le champ les ordres que j' avois donnés à l' équipage, et je fis avertir Perés qu' il falloit être à bord avant minuit. Mais rien n' étoit si loin de mes résolutions que de partir sans

p206

Helena. Je n' attendis que l' arrivée de la nuit pour me charger moi-même de la conduire au port. Ainsi dans le tems que la honte seule auroit été capable de me faire quitter Malte, je m' en préparois une source bien plus infaillible dans une espèce d' enlèvement redoublé dont je devois prévoir que le bruit ne seroit pas plus long-tems à se répandre que celui du jour précédent. La prudence de Perés y fut trompée. Il avoit déjà pris congé du grand-maître et de tous ses amis. N' étant occupé que de nos préparatifs, il ignora jusqu' à l' ordre que j' avois reçu de me rendre à la cour, et il ne crut pas notre partie et le départ d' Helena plus connus que le séjour qu' elle avoit fait à Malte depuis quelques semaines. De mon côté j' eus soin d' écarter tout ce qui pouvoit lui donner cette connoissance. Je redoutois ses réflexions, et les efforts qu' il auroit entrepris peut-être pour me faire préférer mon devoir et ma fortune à l' amour. Il admiroit l' ardeur avec laquelle je

pressois la manoeuvre, et l' attribuant à
l' impatience de combattre et de vaincre,
il me félicita de ne m' être pas laissé
amollir par une passion qui ne produit
pas toujours des vertus, lorsqu' elle est

p207

tranquille et satisfaite. Je m' applaudissois
d' une erreur que j' étois sûr de confirmer
par ma conduite dans toutes les
occasions qui demanderoient de la valeur.
Nous fûmes éloignés du port avant
le jour, et le même vent nous conduisit
en moins de quarante heures à l' entrée
du golfe de Colochine, où nous
n' avons plus rien à craindre de la mer,
jusqu' à Maina. Quelque confiance que
nous eussions dans la bonne foi de Junius,
la prudence nous obligeoit de ne
pas nous livrer sans précaution entre
les mains d' une nation dont il nous
avoit confessé que le caractère ressembloit
peu à celui des anciens grecs, jusqu' où
elle faisoit remonter son origine.
Nous ne fimes pas même une question
inutile au roi, en lui demandant s' il
ne craignoit pas que son absence, et le
bruit de son malheur qui avoit sans doute
été porté dans le pays, n' eussent produit
quelque changement parmi ses sujets.
Il nous répondit que n' ayant point
eu d' autre motif que leur inclination
pour le mettre sur le trône, ils ne pouvoient
s' être refroidis pour lui lorsqu' il
s' étoit efforcé au contraire de l' augmenter
par ses services. Nous lui fimes approuver
néanmoins que l' ancre fût jettée

p208

à quelque distance du port ; et lui
donnant quelques-uns de nos soldats
pour l' escorter dans la chaloupe, nous
lui conseillâmes d' aller pressentir la disposition
des siens.
Il fut reconnu en abordant au rivage,
et les premiers maniotés qu' il
rencontra ne lui refusèrent point les

respects auxquels il s' étoit attendu. Mais ce qu' ils se hâtèrent de lui raconter ne se trouva que trop conforme à nos craintes. L' ambition n' avoit pas manqué de profiter de son absence, et de la nouvelle de sa captivité, pour faire perdre à la nation toute espérance de le revoir. Un autre s' étoit élevé sur le trône à sa place, et joignant la malignité à cette vraisemblance, il avoit éteint jusqu' au regret de sa perte en persuadant aux maniates, que les ménagemens qu' il avoit gardés pour la porte, étoient une dépendance honteuse qui ne pouvoit manquer de les conduire tôt ou tard à l' esclavage. Les turcs n' avoient pû réduire en effet cette fiere nation sous le joug, ou peut-être ne l' avoient-ils jamais tenté, parce qu' ils n' ont pas beaucoup d' utilité à tirer de cette conquête. L' usurpateur, qui se nommoit Didero, étoit en course avec une partie de ses troupes. Mais entretenant toujours des

p209

craintes dans un pouvoir mal affermi, il avoit laissé douze ou quinze cens hommes près de la capitale, dans un camp régulier où il les tenoit prêts à tout événement. Le rapport de Junius nous fit juger que c' étoit contre lui-même qu' on pensoit à se fortifier par ces préparatifs. Perés, plus entendu que moi dans la guerre, saisit tout d' un coup le point de sa situation, et lui représenta ce qu' il avoit à craindre et à espérer. Il n' y a point d' apparence, lui dit-il, qu' avec environ cent hommes qui composent nos forces, nous puissions entreprendre une descente à la vûe d' un ennemi préparé à nous recevoir ; et quand nous serions beaucoup plus forts, je ne vois rien à prétendre ici par la violence. Mais l' absence de votre concurrent vous est favorable. Si le desir de regner vous touche assez pour vous faire mépriser le péril, présentez-vous à vos sujets, et voyez ce que vous pouvez attendre de leur affection. Ils vous ont vû. Ne doutez pas que votre arrivée n' ait produit parmi eux un mouvement extraordinaire.

C' est le moment de les mettre à l' épreuve.
Si le camp et la ville se déclarent
pour vous, nous sommes aussi-tôt

p210

les maîtres. Mais ne pensons qu' à nous
retirer si vous ne les trouvez pas disposés
à vous recevoir. Nous remarquâmes
de l' incertitude dans Junius. Cependant
l' honneur ne lui permettant
point d' abandonner tout d' un coup ses
prétentions, il convint qu' il n' avoit pas
deux partis à prendre. Au lieu de dix
soldats que nous lui avions donnés
pour l' escorter, Perés lui conseilla de
ne prendre que deux hommes à sa suite.
Cette confiance fait toujours impression
sur un peuple grossier. Il partit.
Nous l' attendîmes avec inquiétude
pendant le reste du jour et la nuit suivante.
Enfin, lorsque nous commençons
à craindre qu' il n' eût manqué de
conduite ou de succès, une barque détachée
du rivage nous amena quelques
maniotés, qui nous demandèrent civilement
la permission de monter à bord.
C' étoient les députés de la ville, autant
que de Junius. Ils nous remercièrent
de leur avoir rendu leur roi. Mais
ayant peu de commerce, nous dirent-ils,
avec les étrangers, ils nous supplioient
de ne pas nous offenser s' ils
nous refusoient l' entrée de leur pays.
Nous comprîmes que de quelque manière
qu' ils fussent disposés pour lui, ils

p211

ne vouloient point qu' il dût son rétablissement
à ses propres forces. Ils nous
offrirent des rafraîchissemens, que nous
refusâmes ; mais surpris que les complimens
qu' ils nous firent de la part de
Junius, se réduisissent à des politesses
vagues, qui ne pouvoient nous faire juger
ni de sa situation ni de leur dessein,
nous leur demandâmes pourquoi
nous ne revoyions pas du moins les

deux hommes dont nous l' avions fait accompagner, et s' ils n' avoient pas reçu d' ordre pour retirer son equipage et les dames turques. Ils n' avoient pas la moindre instruction là-dessus ; et toutes les questions par lesquelles nous fatiguâmes les députés, ne nous apportèrent pas d' autres lumières.

Cette obstination à nous cacher leurs affaires, nous fit prendre une meilleure idée de leur politique que Junius même ne nous l' avoit donnée par ses relations.

Nous offrîmes aux dames turques la liberté de nous quitter pour se rendre à Maina. Mais loin de l' accepter, elles nous conjurèrent de leur procurer tout autre sort que de vivre avec les turcs et les maniotés. Le goût de la liberté, dont elles avoient senti la douceur pendant quatre mois, avoit

p212

changé toutes les idées de leur naissance et de leur éducation. Nous consentîmes à les garder sur le vaisseau, sans avoir approfondi quelles étoient leurs vûes. à l' égard des députés, la seule faveur que nous les priâmes de nous accorder, fut de remettre à Junius une lettre que nous lui écrivîmes, et dont notre dessein étoit d' attendre la réponse. Après quelques marques d' inquiétude et d' étonnement, nous le pressions de ne pas nous laisser partir sans connoître mieux son sort et ses intentions.

Et prévoyant que les mêmes raisons qu' on avoit eues de tenir une conduite si mystérieuse, empêcheroient peut-être qu' on ne lui permît de nous répondre, nous lui promettions de lui rendre compte un jour de tout ce qu' il laissoit entre nos mains.

Dans toute autre circonstance, nous ne nous serions jamais déterminés à partir, sans être mieux instruits de ses affaires, et nous aurions regardé même comme une loi d' honneur de ne pas laisser derrière nous un homme à qui nous avions accordé une sorte de protection. Mais outre que la présence d' un corps de quinze cens hommes nous

tenoit nécessairement en bride, il nous

p213

parut au langage respectueux des maniotés, qu' ils ne pouvoient lui avoir fait un mauvais accueil, et que nous devions éviter par conséquent de les aigrir en nous mêlant malgré eux de leurs intérêts. Nous passâmes trois jours à l' ancre, sans nous appercevoir qu' on parût penser à nous. à la distance où nous étions de la ville, et cachés derrière une pointe qui nous tenoit à l' abri, nous ne découvrîmes rien qui pût servir de matière à nos conjectures. La curiosité m' auroit porté à nous approcher du moins de l' entrée du port ; mais Perés jugea que nos moindres observations pouvant nous rendre suspects, elles deviendroient peut-être aussi pernicieuses à Junius, qu' elles seroient inutiles pour nous. Il nous restoit à délibérer si dans la supposition que le roi des maniotés étoit remonté sur le trône, nous devions suivre le projet de tenter quelque chose en Albanie. Mais des espérances si légères ne pouvant faire le fondement d' une entreprise sensée, nous nous accordâmes à penser que si nous devions tourner de ce côté-là, ce ne devoit être qu' après avoir laissé le tems à Junius de faire ses préparatifs. Si nous ne trouvions point alors plus de vrai-semblance

p214

dans le plan qu' il nous avoit proposé, nous ne laissions point d' avoir deux motifs pour nous approcher de quelque port d' Albanie. L' un de remettre dans leur patrie les trois dames turques. De jolies femmes n' étoient pas un fardeau pour nous, et nous n' étions pas même fatigués du nombre ; mais nous nous étions aperçus que malgré la présence de Junius, qui continuoit de leur rendre les mêmes soins, trois jeunes chevaliers qui avoient obtenu

la permission de faire une campagne
avec nous, faisoient des progrès
continuels auprès d'elles. Perés étoit
ennemi de la débauche, et s'il donnoit
ce nom, comme je l'ai fait remarquer,
à l'inconstance et à la variété des désirs,
il ne le donnoit pas moins à toutes
sortes d'excès qui lui paroissoient
blesser la bienséance. Ainsi ce qui lui
sembloit supportable entre lui et moi,
prenoit un air choquant pour lui lorsqu'il
y voyoit le scandale attaché. Vous
allez voir, m'avoit-il dit plusieurs fois,
que nos soldats et nos matelots, qui
ont respecté jusqu'à présent nos amours,
vont prendre droit de la multitude des
exemples pour se relâcher de la considération
qu'ils ont eue pour nos maîtresses ;

p215

heureux à la fin si nous ne les
voyons pas mutinés pour nous les enlever,
ou pour s'en procurer d'autres,
qu'ils se croiront autorisés à faire monter
sur notre vaisseau. Enfin Perés vouloit
que l'amour fût mené avec bienséance,
et que nos foiblesses fussent
revêtues d'un air de dignité qui les rendît
respectables aux gens qui nous obéissoient.
Notre second motif étoit d'apprendre par la voie de
l'Albanie des nouvelles certaines de Junius, et de
lui faire même donner des nôtres par un
exprès qui ne paroîtroit point suspect
à ses peuples, en venant d'un lieu si
voisin.

Nous sortimes du golfe sans être déterminé
sur notre route, et poussé par
le désir vague de chercher les occasions
de nous distinguer. Elles pouvoient
s'offrir à chaque moment, puisque
nous étions résolus de nous avancer
jusqu'aux Dardanelles, et d'attaquer
tout ce qui n'auroit pas sur nous
d'autre avantage que celui du nombre.
Helena qui ne nous entendoit plus parler
que de combats et de guerre, tomba
dans des allarmes qui troubloient
continuellement son repos. Je ne vis rien
de plus propre à la rassûrer que de lui

faire prendre un habit d' homme, qui ne l' exposeroit jamais qu' à la moitié du péril. Elle y consentit ; et me souvenant de la métamorphose qu' elle m' avoit forcée de faire à Naples, je pris un plaisir extrême à la trouver capable de la même folie pour me plaire. On ne se représentera jamais combien cet habit la rendoit aimable. Mais à peine l' avoit elle porté deux heures, que nous découvrimes un vaisseau, dont nous ne reconnûmes point tout d' un coup le pavillon. Il nous parut même que dans la difficulté de distinguer qui nous étions, il en avoit changé plusieurs fois dans un espace fort court ; et nos matelots qui connoissoient mieux que Perés et moi, toutes les ruses des corsaires, nous assûrèrent à la fin que c' étoit un vaisseau de Dulcigno. Il étoit moins question d' attaquer que de nous défendre ; car dans quelle vûe nous serions nous arrêtés aux plus misérables de tous les brigands ? Nous sçavions qu' ils ne cherchoient pas non plus les vaisseaux de Malte ; mais le nôtre avoit conservé son ancienne figure, et quoique nous fussions bien éloignés de déguiser notre pavillon, l' usage que tous les corsaires ont d' en changer continuellement

ne permet guères de se fier à l' apparence dans toutes les parties de la Méditerranée. Les mêmes matelots qui nous avoient fait connoître de quels ennemis nous avions à nous défendre, nous exhortèrent à les prévenir, si nous voulions nous mettre en état de ne les pas craindre. En effet, leur voyant tourner vers nous leurs voiles, nous nous hâtâmes de leur faire face, et le vent nous favorisant plus qu' eux, nous leur épargnâmes la plus grande partie du chemin. Il nous reconnurent à notre approche, et nous les vîmes tout d' un coup changer de route comme s' ils eussent voulu nous faire connoître qu' ils

cherchoient à nous éviter. Mais nous étions déjà remplis du feu qui s'allume à l'approche du combat. Perés, terrible dans ces grandes occasions, secouoit son sabre, et ne respiroit que le moment de l'abordage. Je me disposois à le seconder avec les trois chevaliers ; et pour aguerrir Helena, je la plaçai sur le Tillac, à l'abri de la mousqueterie, par le soin que j'eus de lui former un rempart de tout ce qui pouvoit la défendre. Nous joignîmes les corsaires. Ils nous reçurent intrepidement. Mais ils étoient exercés sans doute

p218

à la ruse qu'ils méditoient, car il est impossible que sans des préparations extraordinaires elle eût pû leur réussir avec tant de bonheur. Perés s'étoit formé pour principe, sur-tout depuis que notre canon nous avoit fait perdre le vaisseau de Junius, de ne pas employer le secours de l'artillerie dans toutes les occasions, où nous pouvions espérer d'en venir brusquement à l'abordage. Les corsaires s'étant laissés accrocher sans avoir lâché non plus leur bordée, nous fûmes aussi-tôt sur leurs ponts avec la meilleure partie de nos gens. Mais au lieu de nous y faire tête, ils passerent sur notre vaisseau avec une vîtesse qui surpassoit beaucoup la nôtre, et tandis que notre surprise nous faisoit prendre leur mouvement pour une fuite, ils retirèrent les grapins qui tenoient leur vaisseau au notre, et s'éloignerent de nous en un instant. Perés confondu de ce spectacle les regardoit avec admiration. Ce qui restoit de leurs gens sur leur bord ne paroissant point capable de nous arrêter, je cherchois comme lui quelque moyen de repasser sur le nôtre. La honte et la rage nous auroient rendus capables de toutes sortes d'excès dans ce furieux

p219

moment ; mais elles ne pouvoient se tourner que contre nous-mêmes. Nos ennemis trouvant peu de résistance dans une foible partie de nos gens que nous avions laissés à bord, les traitoient déjà en vainqueurs, et forçoient nos matelots de prendre tout l'avantage du vent pour s'éloigner. Mais ce qui dût exciter encore plus nos transports, ne doutant point que notre artillerie, dont nous étions fort bien montés, ne fût prête à tirer, ils y mirent eux-mêmes le feu ; et proches comme nous l'étions encore, ce ne put être que par un miracle des plus signalés qu'ils manquèrent de nous couler à fond. Cependant leur exemple nous ayant fait prendre le seul parti qui nous ouvrit quelque jour à l'espérance, nous pressions la manoeuvre pour nous efforcer de les suivre, et nous leur aurions fait payer leur trahison bien cher, s'il nous avoit été possible de les rejoindre. Mais leur vaisseau étoit une vraie retraite de brigands, où régnoit le désordre et la misère. Leurs voiles étoient en pièces, et tout le reste y répondoit au caractère de ces misérables. Le vent nous servant néanmoins presque aussi heureusement qu'eux, ils ne purent prendre

p220

assez d'avance pour échapper absolument à notre vûe. De quelque côté qu'ils pussent tourner, ils jugerent bien que nous ne nous lasserions pas de les poursuivre. Dans l'impossibilité de gagner Dulcigno, ils se livrèrent à l'impétuosité du vent qui les portoit vers la côte d'Afrique. Tous nos efforts n'ayant pû empêcher qu'ils n'y fussent deux jours avant nous, ils eurent le tems de prévenir les maures sur notre arrivée, et d'en assembler assez pour se mettre en état de ne pas nous craindre. De quoi étions-nous capables d'ailleurs avec aussi peu d'artillerie et de munitions que nous en avons trouvé sur leur bord ? Le port où nous arrivions à leur suite étoit un lieu fort mal défendu,

et l' habitation avoit moins l' apparence
d' une ville, que d' un misérable
village. Mais trois ou quatre cens maures
bien armés que nous apperçumes
sur le rivage, et notre canon même
qu' ils avoient disposé à terre pour s' en
servir contre nous, ne nous permettoient
pas d' approcher sans une imprudence aveugle.
Mon désespoir augmentoit
à tous momens. Je voulois que sans
considérer le péril, nous fissions notre

p221

descente cinq cens pas au-dessus d' eux.
Environ soixante hommes que nous
avons avec nous, gens d' une résolution
et d' une valeur éprouvée, me paroissoient
suffire pour battre une armée
de maures. Ils ne soutiendront pas un
moment nos coups, disois-je à Perés.
Vous et moi, c' est assez pour les faire
trembler. Tout furieux qu' il étoit lui-même,
il jugea que cette entreprise ne
pouvoit être tentée. Comme la plus
sensible de nos pertes étoit celle de nos
maîtresses, et qu' avec beaucoup moins
d' amour que moi il ne paroissoit pas regretter
moins la sienne, il me proposa
de sacrifier volontairement mon vaisseau,
et de faire demander aux corsaires
à cette condition, les dames qu' ils
nous avoient enlevées. Je n' avois pas
besoin d' instances pour me rendre à ce
conseil. Les trois chevaliers, qui étoient
sous nos ordres, ayant le même
intérêt que nous à cette négociation,
nous offrirent de se rendre au rivage.
Nous refusâmes de les engager dans un
péril que nous ne partagerions pas avec
eux. Mais choisissant entre nos soldats
un italien fort adroit, qui avoit passé
toute sa vie à courir cette mer, et qui
avoit une connoissance confuse de tous

p222

les langages, nous le chargeâmes d' une
commission dont il se crut fort honoré.

Il se mit dans la chaloupe, conduit
par deux matelots de l' equipage
des corsaires. L' espérance nous rendit
plus tranquilles, car nous ne doutions
presque point que nos ennemis ne fussent
trop satisfaits d' acheter la paix et
la possession de leur butin en nous cédant
une si petite partie de leur proie.
Notre raisonnement étoit que ces misérables,
n' estimant les femmes que
pour les vendre, ils aimeroient beaucoup
mieux renoncer à un gain qui n' avoit
pas de proportion avec les richesses
qu' on leur abandonnoit, que de
s' obstiner à garder la côte, et à nous
disputer la descente aussi long-tems qu' il
nous plairoit de les tenir en allarme. Le
parti même qu' ils avoient pris de demeurer
à terre, tandis qu' ils auroient
pû se rembarquer avec un nombre de
gens supérieur au nôtre, et se servir
contre nous de tous les avantages de
notre vaisseau, nous faisoit connoître
l' opinion qu' ils avoient de nous, et
combien ils se croiroient heureux d' en
être délivrés. Mais nous ne faisons point
réflexion qu' il n' y a rien de si cruel que
les perfides et les lâches, lorsqu' ils se

p223

sont mis en état de ne rien craindre.
Ils reçurent notre député. Nous remarquâmes
même, à la distance où nous
étions, qu' ils s' étoient rassemblés autour
de lui pour l' écouter ; et soit envie de
nous effrayer, soit simple mouvement
de cruauté, ils lui trancherent aussi tôt
la tête. Ce fut alors que ne me possédant
plus j' excitai tous mes gens à tirer
vengeance d' une action si barbare.
Perés même commençoit à reconnoître
qu' il valoit mieux périr les armes à la
main que de nous voir réduits à cet excès
d' humiliation. Cependant une autre
pensée lui fit suspendre nos transports.
Il me dit que dans quelque endroit
que nous fussions de la côte d' Afrique
nous ne pouvions pas être fort
éloignés de Tunis, puisque c' étoit un
vent d' est qui nous avoit poussés impétueusement
pendant quatorze jours. Il

nous étoit aisé du moins de prendre
langue quelques milles plus bas ; et s' il
se trouvoit effectivement que nous fussions
voisins ou du port qu' il avoit nommé,
ou de quelque autre lieu dont le
gouvernement fût régulier, il ne désespéroit
pas qu' en faisant valoir les relations
qu' il avoit eûes à la cour de
Maroc, et la certitude qu' il avoit encore

p224

de n' être pas mal dans l' esprit
du roi, la crainte d' un prince si
redouté ne nous servit plus que tous
nos efforts. Nous nous trouvâmes plus
proche que nous n' avons osé le croire
d' un port nommé Trina. Perés nous
conseilla de lui abandonner la conduite
de nos intérêts, dans la crainte que
notre qualité de chevaliers ne nous fît
trouver de la difficulté dans les premières
préventions. Il se présenta seul
à ceux qui vinrent visiter notre vaisseau,
et demandant d' être conduit au
gouverneur, auquel il avoit à communiquer
des affaires importantes, il obtint
d' abord que nous fussions traités
avec politesse. Il nous resta néanmoins
des gardes, de qui nous apprîmes bien-tôt
qu' on n' ignoroit point à Trina l' arrivée
d' une troupe de corsaires qui
étoient venus se réfugier dans le païs
avec leur butin. Le gouverneur allarmé
de leur avoir vû rassembler un si
grand nombre de maures, qui n' avoient
point eu d' autre motif pour les
secourir que leur haine contre les chrétiens,
avoit déjà donné des ordres pour
y faire avancer quelques troupes régulières ;
et la moindre de ses intentions
étoit de s' attribuer quelque part à leur

p225

proie. Le retour de Perés nous apporta
d' autres éclaircissemens. Il ne s' étoit
pas flatté mal à propos en croyant son
nom respecté des barbares. Le gouverneur

l'avoit vû à la cour de Maroc, et se souvenant de la considération qu' il y avoit obtenue il s' empressa de lui en marquer par ses services. Et la modération de notre demande lui parut sans doute un prétexte pour faire tourner à son profit tout ce que nous offrions de lui abandonner. Quoiqu' il en soit, il fit porter à ses troupes qui s' étoient déjà mises en marche, un nouvel ordre de dissiper promptement les mutins, et d' amener à Trina tout ce que les corsaires nous avoient enlevé. Cependant il lui représenta que n' osant disposer avec un pouvoir absolu d' une prise enlevée sur les chrétiens, il falloit que le roi fût informé de cet événement, et qu' il nous accordât lui même la liberté de nos dames. Cette objection fit craindre à Perés ce que nous eûmes le chagrin de voir arriver ; c' est-à-dire, que les lenteurs et les discussions ne fissent reconnoître les trois dames de Junius pour des femmes qui appartenoient à la Turquie, et que cette difficulté ne rendît leur délivrance

p226

impossible. Mais c' étoit ne prévoir encore qu' une partie de nos inquiétudes, et je devois y avoir la meilleure part. Perés n' auroit pas balancé à se rendre sur le champ à la cour, où sa présence auroit produit plus d' effet qu' une députation, s' il n' eût appréhendé que nous ne nous trouvassions mal de son absence. Il étoit convenu avec le gouverneur que jusqu' au retour du courrier nous demeurerions tranquilles à la distance où nous étions du port ; et la seule précaution qu' il eût pû prendre pour la sûreté des dames, avoit été d' obtenir qu' elles fussent amenées les premières à Trina, pour y demeurer sous la protection du gouverneur. Ces deux conventions furent observées fidèlement ; mais ceux qui eurent la commission d' amener les dames, ne purent deviner qu' Helena fût du même sexe que les trois turques et l' espagnole. Non-seulement elle n' avoit pas

quitté les habits du nôtre, que je lui
avois fait prendre avant notre infortune ;
mais ses compagnes intéressées par
l' amitié à lui épargner les périls qui
menaçoient sa jeunesse, s' étoient accordées
à la faire passer aux yeux des corsaires
pour un jeune homme de l' âge

p227

qu' elle portoit dans sa figure. Ainsi les
ordres du gouverneur n' ayant point
été assez expliqués pour faire concevoir
aux autres que le changement qu' on
mettoit dans leur situation étoit une
faveur Helena, qu' elles se virent forcées
d' abandonner, fut laissée derrière
sans qu' elles osassent encore découvrir
son sexe, et l' exhortation qu' elles lui
firent en la quittant, fut au contraire
de redoubler ses soins pour le cacher.
Cependant elle suivit dès le lendemain
le reste de notre dépouille ; mais elle
continua d' être séparée des autres, et
le gouverneur même la mettant au nombre
des prisonniers que nous paroissions
négliger, s' applaudit de pouvoir la
compter entre les parties du butin dont
il étoit résolu de s' emparer.
Le soin qu' il eut de faire avertir Perés
qu' il avoit reçu les dames, et qu' il
nous promettoit de les traiter avec toutes
sortes d' égards, diminua les mortelles
allarmes qui ne m' avoient pas
donné de rélâche depuis la perte de
ce que j' aimois. Il se passa quelques
jours pendant lesquels je fus soutenu
par l' espérance. Enfin les ordres du roi
étant arrivés, Perés qui en reçut avis

p228

se rendit à terre pour apprendre ce que
nous avions à nous promettre. Ils étoient
accompagnés d' une explication qui ne
fut pas accablante pour moi seul, mais
qui ne put l' être autant pour les trois
chevaliers que pour moi. Ce prince
avoit été promptement informé que les

trois dames étoient turques ; elles s' étoient trahies malgré elles par leur langage.

Il s' excusoit avec plusieurs marques d' estime et de bonté pour Perés, de ne pouvoir lui remettre trois captives qui étoient mahométanes ; et la demande que le gouverneur avoit fait faire en son nom ne proposant que quatre dames à délivrer, la faveur du roi se réduisoit à nous accorder l' espagnole.

Perés n' étoit pas assez amoureux pour n' être sensible qu' à sa propre joie. L' amour lui fit aisément comprendre à quel désespoir j' allois me livrer en apprenant qu' Helena étoit non-seulement oubliée dans les ordres du roi de Maroc, mais inconnue au gouverneur, et par conséquent demeurée, suivant les apparences, entre les mains des corsaires.

Il n' osoit s' expliquer ouvertement sur les marques qui pouvoient la faire reconnoître, sur-tout lorsqu' ayant eu la

p229

liberté de voir son espagnole il sçut d' elle que par ses conseils ma timide maîtresse avoit continué de déguiser son sexe. La réclamer avec trop d' éclat, c' étoit l' exposer à ne jamais sortir des mains de ceux qui la retenoient, et qui ne découvroient point qu' elle étoit une des plus aimables filles du monde, sans prendre pour elle une autre sorte d' attachement. Cependant en suivant les traces de tout ce qui nous avoit été enlevé, il apprit enfin qu' elle avoit été livrée au gouverneur. L' embarras ne cessoit point par cette découverte. Il parut même de fort mauvais augure à Perés, que le gouverneur ne pouvant ignorer les mouvemens qu' il s' étoit donnés pour la découvrir, eût affecté de garder un profond silence, qui ne pouvoit partir d' un homme disposé à l' obliger. Cependant ne pouvant pénétrer malgré lui dans l' intérieur de sa maison, il fut réduit à lui confesser naturellement qu' il manquoit quelque choses à ses bienfaits, et que pour nous donner lieu de louer éternellement sa générosité, il falloit nous rendre un

jeune homme que nous avons perdu
avec notre vaisseau, et qu' il avoit attaché

p230

à son service. Perés s' imaginait
encore que le sexe d' Helena pouvoit
être ignoré, et qu' il pouvoit la délivrer
à la faveur de quelques équivoques.
Mais soit que le gouverneur l' ignorât
effectivement, soit qu' il ne pensât
qu' à s' envelopper dans une réponse
obscuré, il marqua beaucoup de regret
de voir son autorité plus bornée
que jamais par les derniers ordres du
roi, et pour ce qui regardoit particulièrement
le jeune homme qu' on lui
demandoit, il s' excusa par des engagements
qu' il avoit déjà pris pour l' envoyer
à la cour. Ce langage étoit clair.
Perés prit le seul parti qui convenoit à
la prudence et à l' amitié. Sans s' expliquer
davantage sur la condition et les
intérêts d' Helena, il résolut de se rendre
à la cour, et il déclara son dessein au
gouverneur. C' étoit une espèce d' appel
au roi, qui est un frein si respectable
pour les maures, que la grandeur
et l' autorité n' y peuvent rien opposer.
L' inquiétude que Perés avoit
pour nous étoit le seul obstacle qui lui
fit trouver de la difficulté dans son entreprise.
Mais après avoir pris le parti
de la fermeté, il ne craignit point d' ajouter

p231

qu' il mettoit son vaisseau et tout
son équipage sous la protection du roi,
et que le gouverneur même lui en répondroit.

p1

Perés trouva le moyen de me dépêcher
un de ses gens, avec une
lettre, où ne pouvant me dissimuler

le motif de son voyage, il m' exhortoit
néanmoins à ne pas me chagriner
par de vaines imaginations. Il ne désespéroit
pas, m' écrivit-il, qu' au lieu
des faveurs modérées où nous nous
étions réduits, il ne put obtenir du roi
la restitution de tout ce qui nous appartenoit.
Mais cet espoir eut bien moins
de force pour m' inspirer de la patience,
que le danger d' Helena pour redoubler
toutes mes fureurs. à quel excès
ne me serois-je pas porté ? Ce fut dans
une nuit où je m' abandonnois à ces
transports, qu' on me présenta quatre

p2

hommes de mer, qui s' étoient fait amener à bord
dans une chaloupe. Ils
me demandèrent la liberté de m' entretenir
sans témoins, et dès les premiers
mots ils se firent connoître à moi, pour
quatre des corsaires qui avoient causé
toutes nos disgraces. Leurs propositions
me causerent encore plus d' étonnement
que leur visite. Après s' être
long-tems emportés contre l' avarice et
la perfidie du gouverneur, qui s' étoit
mis en possession de la plus riche partie
de leur butin, ils m' offrirent de se
joindre à moi avec tous leurs gens pour
nous saisir de la ville ; et prevenant
l' objection qu' il devoit craindre naturellement
du côté du nombre, il m' assûra
que les premiers maures qu' ils avoient
attroupés en arrivant sur la côte, étoient
aussi indignés qu' eux de s' être vû enlever
la part qu' ils espéroient à leur proie,
et que par le penchant de tous ces peuples
à se révolter, ils étoient disposés
à s' unir à nous pour s' enrichir par le pillage
de la ville.
Ils ne pouvoient me prendre dans
un moment plus propre à me faire écouter
leurs offres. Quoique je sentisse tout
ce qu' il y avoit d' humiliant pour moi
à me lier avec des infâmes, leurs sentimens

p3

et leurs principes m' étoient indifférens lorsque je n' avois besoin que de leur courage et de leurs armes. Je leur demandai sans délibérer à quel tems ils remettoient l' exécution de leur dessein. En effet, il n' y avoit que la lenteur qui pût me le faire rejeter. Tout ce qui pouvoit être plus prompt que le retour de Perés, avoit des charmes pour mon impatience. Je les fis expliquer sur les moyens qu' ils vouloient employer. Ils me dirent que s' ils étoient sûrs de moi, ils s' approcheroient dès la nuit suivante pour escalader la ville du côté de la terre, tandis que je formerois mon attaque par le port. Les troupes que le gouverneur avoit fait marcher contre eux, avoient déjà repris leurs quartiers à quelque distance. Il ne falloit pas craindre qu' elles pussent se rassembler en un instant. Celles de la ville étoient en si petit nombre qu' elles ne pouvoient soutenir nos premiers efforts. Quatre heures nous suffisoient pour faire un butin considérable ; et maîtres des trois vaisseaux qui étoient dans le port, sans compter les nôtres, nous pouvions les charger de notre proie, en confier la conduite à nos plus fidèles compagnons, et partir ensemble pour aller faire à Malte,

p4

ou à Dulcigno, le partage de nos richesses. Je m' arrêtai aussi peu à l' indignité d' une comparaison qui sembloit nous mettre sur la même ligne avec une troupe de voleurs, qu' à l' espérance du pillage, dont ils croyoient me faire un puissant motif. Helena m' occupoit seule. Je pensois à cet unique trésor, et je n' étois effrayé que par la difficulté de trouver la maison du gouverneur dans une ville que je ne connoissois point. Les corsaires, à qui je fis cette objection, se persuaderent que c' étoit une espèce de choix du lieu que je voulois me réserver pour le pillage ; et paroissant disposés à ne me rien contester, ils me promirent de m' envoyer à leur retour dix maures qui me serviroient de guides.

Je leur engageai ma parole de commencer
mon attaque au signal dont nous
convînmes, et ne demandant point d' autre
sûreté dans des pirates que le désir
de s' enrichir par le vol, je les renvoyai
fort satisfaits de mes promesses.
Cependant à peine furent-ils partis
que mille sentimens d' honneur, dont
toute la force de la douleur et de l' amour
ne put me défendre, semblèrent
me reprocher mon dessein comme

p5

un crime. Perés l' approuvera-t-il ?
Ce fut la première question par laquelle
je mis mon propre coeur à l' épreuve.
L' idée seule de ce vertueux ami, étoit
capable de me soutenir dans le sentier
de l' honneur. Mais que fût-ce, en y réfléchissant
davantage, de considerer que
dans le voyage qu' il avoit entrepris
pour mes intérêts, mon téméraire engagement
l' exposoit à toute la vengeance
du roi de Maroc, qui ne pourroit ignorer
un moment la part que j' aurois eûe
à la trahison des corsaires ? Je ne balançai
point sur cette réflexion à regretter
jusqu' à la moindre idée de mon projet,
et j' admirai l' imprudente folie qui
m' avoit rendu capable d' y consentir.
Cependant je ne pouvois renoncer aussi
à la flatteuse espérance que j' avois eûe
pendant quelques momens de revoir
Helena dès la nuit suivante. Elle me fit
examiner du moins s' il étoit impossible,
sans prendre part à l' entreprise des
corsaires, de profiter de l' obscurité et
de la confusion pour l' enlever. Mais
cette délibération me fit naître une autre
crainte, qui fut bien-tôt assez forte
pour me faire reprendre toutes les
vûes que je venois de condamner. Les
corsaires pouvoient-ils s' emparer de

p6

Trina et piller la ville, sans retrouver
Helena, sans la reconnoître, et par

conséquent sans l' enlever encore une fois ? Qui sçavoit même de quoi ces brutaux, et les maures qui étoient prêts à les seconder, seroient capables dans la chaleur du pillage et du massacre ? Ah ! Ma vie, celle de Perés, l' intérêt du monde entier, pouvoient ils me faire abandonner une maîtresse si chere aux plus horribles de tous les malheurs ? Non non, ce n' est pas pour Perés que je dois craindre ; il a de l' esprit, disois-je en moi-même, il a de l' adresse et du courage ; un homme tel que lui a-t-il des périls à redouter ? Il trouvera du moins le moyen de fuir. Mais une fille de seize ans, a-t-elle quelque ressource contre la violence d' une troupe de barbares ? Et si elle n' est pas secourue par un amant à qui elle a tout sacrifié, de qui attendra-t-elle du secours ? Je sentois couler mes larmes dans la violence de cette agitation ; car si je n' étois plus arrêté par l' infâmie de me joindre aux corsaires, je ne pouvois secouer les remords de l' amitié. Je ne communiquai à personne, ni mon trouble, ni un dessein sur lequel j' étois encore dans une cruelle indétermination.

p7

Les dix maures arrivèrent avant la fin de la nuit. Ce fut un mortel redoublement d' incertitude. Je fus long-tems sans leur parler, et je donnai ordre qu' aucun de mes gens n' approchât d' eux. Enfin, formant une autre espérance sur quelques idées tumultueuses qui me passoient dans l' esprit, je me les fis amener. Je remarquai d' abord avec joie que les corsaires avoient choisi ceux à qui ils avoient trouvé quelque connoissance de la langue qu' ils appellent *franca* . J' avois quelques lumières à espérer de leurs explications. Je leur demandai s' ils connoissoient assez la ville et la maison du gouverneur, pour m' inspirer toute la confiance que je voulois prendre à eux ; et me persuadant par leurs réponses que je pouvois également compter sur leurs services et sur la passion qu' ils avoient pour le pillage, je

leur découvris mon nouveau projet,
qui étoit de m' emparer à la vérité de la
maison du gouverneur, mais pour leur
en abandonner les dépouilles, leur protestant
que de tout le butin dont je
voulois me rendre maître, je ne désirois
qu' un jeune esclave italien, que
je les conjurois de me faire retrouver.
J' y mettois une condition ; c' étoit qu' avant

p8

la fin de la nuit, et lorsque je leur
aurois assuré leur proie par la force des
armes, quelqu' un d' entr' eux me rameneroit
au vaisseau avec tous mes gens.
Je ne sçais de quel succès une résolution
si mal concertée auroit été suivie,
ni même jusqu' à quel point j' aurois eû
à me louer de la fidélité des maures.
Mais croyant tout à la fois me sauver
de la honte de m' associer aux corsaires,
et ménager les intérêts de Perés
en quittant la ville avant le pillage, je
m' applaudis de la facilité que je me promettois
déjà dans l' exécution de mon
entreprise.
Il ne restoit qu' à la communiquer à
mes gens. Je fis appeller les trois chevaliers,
qui eurent la complaisance de
ne me condamner que par le silence
avec lequel ils reçurent mes ordres, et
qui n' en paroissant pas moins disposés à
les suivre, prirent le soin de préparer tout
mon monde au combat. Nous n' avions
pas besoin d' un quart d' heure pour nous
rendre à la ville, et le vent nous promettoit
d' être assez favorable pour l' abréger
encore. Après avoir pris quelques
heures de sommeil, je trouvai en
me réveillant que l' après-midi étoit déjà
fort avancé, et que l' obscurité devant

p9

commencer vers neuf heures, il m' en
restoit à peine quatre pour achever mes
préparatifs. J' étois résolu de n' en pas
perdre un moment, et mon ardeur n' avoit

fait qu' augmenter, avec les forces
que je venois de réparer par le sommeil.
On m' avertit qu' on voyoit paroître
Perés. Ce fidèle ami qui souffroit
mortellement du trouble où il ne
doutoit pas que sa lettre ne m' eût jetté,
avoit fait en vingt-quatre heures
plus de cent lieues, et revenoit avec
toute la joie qu' il s' attendoit de me
causer par les plus heureuses nouvelles.
Le roi de Maroc sensible au plaisir de
le revoir, lui avoit non-seulement accordé
la liberté d' Helena ; mais apprenant
notre aventure, et la conduite du
gouverneur, il l' avoit chargé lui-même
d' un ordre qui portoit la restitution
de notre vaisseau, à la seule condition
de composer avec les corsaires, pour
leur faire trouver aussi quelque faveur
dans l' asile qu' ils avoient cherché sous
sa protection. Perés lui avoit offert généreusement
de s' en tenir à notre première proposition ;
mais ce prince avoit réglé
lui-même que nous abandonnerions
aux corsaires la moitié de leur
proie. Avec cet heureux fruit de son

p10

voyage, Perés rapportoit d' autres éclaircissemens,
qui n' étoient pas moins
avantageux pour ses propres intérêts.
Il avoit appris de toute la cour et du
roi même, que peu de semaines après
son premier départ de Maroc, il y étoit
arrivé quelques députés du gouverneur
d' Oran, qui venoient négocier sa
liberté et le prix de sa rançon. Le trouvant
parti ils avoient marqué d' autant
plus de regret de ne le pas rencontrer,
qu' ils avoient ordre de lui annoncer
qu' en faveur de ses services la cour
d' Espagne, à la sollicitation du gouverneur
d' Oran, qui les avoit fait valoir,
lui accordoit sa grace avec la restitution
de tous ses biens, et prenoit
sur elle les fraix de sa rançon. Ainsi Perés
se trouvoit à la fin de ses infortunes,
et ce n' étoit plus que le zèle de
l' amitié qui l' amenoit à Trina, pour finir
ou pour partager les miennes.
Il m' embrassa avec transport, en mettant

le pied dans le vaisseau ; et sans
remarquer mon trouble, qu' il n' auroit
pû d' ailleurs attribuer qu' aux sujets de
douleur qu' il m' avoit laissés à mon départ,
il se hâta de me raconter ce qu' il
crut le plus propre à rétablir ma tranquillité.
Je fus sensible sans doute à son

p11

récit ; mais ne pouvant éloigner de mon
imagination le péril d' Helena, je conservois
un reste d' embarras, dont il
s' aperçut ; et lui épargnant même de
m' en demander le cause, je lui appris
sans détour la conspiration des corsaires,
et la part que l' intérêt de ma maîtresse
m' avoit forcé d' y prendre. Il
frémit de cette nouvelle. Sa surprise
n' étoit point que l' amour eût été capable
de m' engager dans une si horrible
résolution, ni sa douleur, que je
n' eusse point assez considéré le péril
auquel il auroit pû se trouver exposé ;
mais la reconnaissance dont il nous
croyoit redevables au roi de Maroc, lui
fit regarder mon entreprise comme un
crime monstrueux, et me déclarant
qu' il falloit songer plutôt à défendre
Trina et le gouverneur, il me conjura
dans les termes les plus pressans d' abandonner
une résolution qui nous couvrirait
d' un éternel opprobre. Je ne résistai
pas un moment à ses instances.
Cependant lui ayant appris combien le
tems étoit cher, il me fit consentir à
me rendre sur le champ à Trina, pour
découvrir au gouverneur l' insulte dont
il étoit menacé, et l' aider, s' il étoit nécessaire,
des armes de nos gens et de

p12

nos propres bras, à repousser une si
dangereuse attaque. Il voulut que les
dix maures fussent gardés à vûe, et
qu' au lieu de descendre dans la chaloupe,
nous nous approchassions au rivage
avec notre vaisseau.

La docilité que j' eus à suivre tous ses conseils, lui fit oublier mon imprudence. Nous ne perdîmes pas un moment pour gagner la terre. Quelque allarme que notre approche répandît dans le port, elle cessa en le voyant paroître. On étoit déjà si bien informé de l' accueil favorable qu' il avoit reçu à la cour, que tous les maures s' empressoient de lui marquer du respect. Nous laissâmes nos gens disposés au combat ; et n' ayant appris mon premier dessein qu' aux trois chevaliers, je n' eus besoin que d' un mot pour leur déclarer qu' il étoit changé. Le gouverneur, à qui Perés n' avoit expliqué qu' à demi les ordres du roi, fut surpris de l' air empressé avec lequel il nous vit arriver. Mais quelle fut son inquiétude au récit du danger qui le menaçoit ? Il se crut perdu. à peine avoit-il dans la ville deux cens hommes de troupes réglées. Ses fortifications étoient foibles ; et l' heure du péril étoit si peu éloignée,

p13

qu' il ne voyoit rien à espérer de la prudence. Cependant la promesse de notre secours le rassûra. Les maures connoissent la valeur des chrétiens ; et soixante soldats tels que nous lui représentâmes les nôtres, lui parurent une armée. Perés ne laissa point de l' exhorter à rassembler parmi les bourgeois tous ceux qui lui paroïtroient propres à se servir d' une épée ; et dans moins d' une heure nous vîmes autour du château environ trois cens hommes qui pouvoient figurer du moins par le nombre. Mais au milieu de ce mouvement j' étois agité de deux soins, que je communiquai à Perés. Le premier pouvoit être aisément dissipé ; et ne je doutai point qu' il n' eût aussi-tôt cette complaisance pour moi. Dans l' incertitude du succès de notre défense je lui proposai de nous faire rendre Helena avant l' attaque, et de la faire conduire à bord, où elle seroit du moins plus sûrement avec l' espagnole. Ma seconde difficulté

regardoit les corsaires mêmes, à l'égard
desquels j'allois me rendre coupable
d'une infidélité qui surpassoit peut-être
la faute que j'avois commise en me
liant avec eux. Il n'étoit pas question

p14

d'examiner si c'étoient des infâmes. Je
leur avois engagé ma parole ; et si l'honneur
m'ordonnoit de les priver du secours
que je leur avois promis, m'autorisoit-il
à tourner contr'eux mes armes
et celles de mes gens ? Perés jugea
que la sûreté d'Helena demandoit
qu'elle fût conduite au vaisseau. à l'égard
des corsaires, il me parut qu'il
n'auroit pas balancé non plus à reconnoître
la justice de mes scrupules, si la
nécessité ne nous eût fait comme une
loi de les étouffer. Cependant après les
avoir pesés long-tems, il crut trouver
un tempérament qui pouvoit mettre
mon honneur à couvert. Ce fut de
faire avertir les corsaires, que non-seulement
j'abandonnois le dessein de les
seconder, mais qu'ayant des propositions
avantageuses à leur faire, je demandois
qu'ils me députassent deux de
leurs chefs pour les recevoir. Il lui parut
même inutile de communiquer cette
démarche au gouverneur ; et comme il
pouvoit arriver que loin de garder
quelque modération, ces brigands n'en
devinssent que plus furieux, il jugea que
ce devoit être un des dix maures du
vaisseau, que je devois charger de ma
commission, après lui avoir fait observer

p15

que nous avions mis la ville en
état de se défendre. Il étoit huit heures,
et le jour commençoit à baisser. Ma
crainte étoit que la fureur des corsaires
ne nous laissât point le tems d'exécuter
nos résolutions. Je fis venir néanmoins
un des dix maures, à qui je commandai
de faire la dernière diligence.

Et revenant à la nécessité de conduire Helena au vaisseau, je pressai Perés d'en faire la proposition au gouverneur. Mais autre sujet d'allarme. Ce perfide se trouvant offensé du parti que Perés avoit pris de s'adresser à la cour, et n'osant abuser néanmoins du pouvoir qu'il avoit sur Helena, l'avoit fait partir pour Maroc dans l'absence de mon ami. En nous faisant cette déclaration il affecta de justifier sa conduite, et de nous rassûrer contre toutes sortes de craintes. Après l'avoir promise à l'empereur, nous dit-il, je ne pouvois me dispenser de l'envoyer promptement à sa cour, et je me flatois même, continua-t-il en s'adressant à Perés, qu'elle y seroit aussi-tôt que vous. Mais votre diligence a trompé toutes mes mesures. Ne vous défiez point, ajouta-t-il, de la générosité de mon maître, qui n'est point capable de rétracter une faveur

p16

après l'avoir accordée. Le traître ne nous eût point donné cette espérance s'il l'eût crue aussi infaillible qu'il nous la vantoit. Dans le premier mouvement de mon indignation, je regretai d'avoir abandonné mon dessein, et je l'aurois renouvelé, au mépris de toutes les instances et de toutes les considérations de Perés, si mon emportement ne m'eût laissé assez de raison pour comprendre que j'allois m'ôter toute espérance de faveur du côté de la cour. Perés qui remarqua mon trouble, et qui en redouta les suites, me fit faire lui-même cette réflexion. Je me fis une mortelle violence pour modérer mon ressentiment jusqu'à l'arrivée du maure. La réponse des corsaires fut plus ferme que je ne m'y attendois. Ils me faisoient faire un reproche amer de ma frayeur ou de mon inconstance, et n'en paroissant pas moins résolu de se faire justice par les armes, ils me déclaroient qu'ils étoient aussi peu capables de se laisser tromper par l'artifice qu'intimider par les menaces ou par la force. Cette bravade irrita Perés. Il me crut dégagé

de tous les scrupules qui m'avoient arrêté ;
et jugeant que dans quelque dessein
que nos ennemis persistassent, il

p17

nous seroit plus aisé de les mettre à la
raison en pleine campagne qu' en les attendant
dans nos murs, il fut d' avis de
les prévenir par une prompte et vigoureuse
attaque. La chaleur où j' étois encore m' auroit
fait goûter toutes les propositions de combattre.
Nous sortîmes avant que la nuit fût obscure. Nos
ennemis, qui étoient à peu de distance,
ne furent point déconcertés de notre
approche. Ils essayèrent du moins nos
premiers coups ; mais l' impétuosité de
nos gens eut bien-tôt jetté l' épouvante
parmi les maures. Nous leur vîmes
prendre la fuite avec autant de lâcheté,
qu' ils avoient marqué de présomption.
Quelques corsaires, qui se défendirent
plus courageusement, furent pris les armes
à la main. Je me crus obligé à
quelques sollicitations pour leur sauver
la vie. Mais Perés les crut indignes de
quartier. Il fit allumer un grand feu, à
la lumière duquel ils furent pendus sur
le champ de bataille.
Nous passâmes toute la nuit dans le
même lieu. Le lendemain ayant fait divers
détachemens pour battre la campagne,
nous fûmes assurés qu' il ne nous
restit plus d' ennemis à combattre.
D' ailleurs les troupes que le gouverneur

p18

avoient mandées, se trouvèrent
rassemblées avant le milieu du jour, et
nous nous vîmes assez forts pour n' avoir
plus rien à craindre de la surprise.
Perés n' attendit point que je lui proposasse
de retourner à la cour. Il partit ;
et rien n' égalant sa diligence, il fit le
voyage en quatre jours. Mais au lieu de
me ramener Helena, il m' apportoit un
ordre de me rendre moi-même à Maroc.
Le roi charmé de la jeune italienne,

avait témoigné quelque desir de la conserver,
sur-tout en apprenant de Perés
même, que ce n' étoit point à lui qu' elle
avait appartenu. Mon généreux ami
avait employé toutes ses instances pour
obtenir qu' elle me fût restituée, et l' histoire
de ma passion n' avait pas été sans
force pour toucher le coeur du monarque.
Enfin se laissant fléchir par ce récit,
il avait souhaité pour unique satisfaction
de voir en faveur de qui il exerçoit
sa bonté ; et Perés, qui jugeoit de
moi par les yeux de l' amitié, s' étoit persuadé
que ma présence ne pouvoit servir
qu' à le confirmer dans cette disposition.
Le service que nous avions rendu à
la ville ne nous laissant rien à craindre
pour notre vaisseau, nous prîmes le chemin

p19

de Maroc, avec une suite composée
de l' élite de nos gens. Le bruit s' étoit
déjà répandu que nous avions sauvé
Trina du pillage, et nous nous en ressentîmes
sur la route par les caresses que
nous reçûmes des maures. Mais en approchant
de la capitale, une trahison
contre laquelle nous n' étions point en
défense, nous exposa au plus triste de
tous les malheurs. Vingt-cinq ou trente
de nos corsaires qui s' étoient rassemblés,
avec quelques habitans du pays
qu' ils avoient pris pour leurs guides,
nous surprirent dans un lieu fort désavantageux,
et nous tuèrent six de nos
gens avant que nous eussions le tems
de nous reconnoître. Nous sentîmes Perés
et moi tout le besoin que nous avions
de notre courage. S' il fit des prodiges
de valeur, je ne fus pas moins
heureux à le seconder, et le reste de
nos soldats qui étoient véritablement à
toute épreuve se conduisirent avec tant
de prudence et de résolution, que nous
fîmes perdre à nos ennemis l' espérance
de nous vaincre. La mort de nos six hommes,
et de deux autres qui eurent ensuite le même sort,
étoit déjà vengée par celle de vingt-deux de nos
assassins. Le reste de ces misérables

p20

p20

prit la fuite, et nous ne nous arrêtâmes point long-tems à les poursuivre. Mais entre les morts qui étoient restés sur le champ de bataille, je reconnus un des corsaires qui étoient venus me proposer le pillage de la ville, et qui conservoit encore un reste de vie. Je l' interrogeai sur le dessein qui avoit rassemblé sa troupe, et quui l' amenoit si proche de Maroc. Il me répondit, en me demandant la vie pour prix de sa sincérité, que leur espérance étoit de trouver quelque occasion de réparer leurs affaires par le vol, dans le voisinage de la capitale ; et qu' ayant appris de quelques maures qu' ils avoient rencontrés, que nous étions sur la même route, ils avoient pris la résolution de nous attaquer, pour venger leurs compagnons, et nous ôter la vie s' ils le pouvoient par le même supplice. Je lui tins parole, en le faisant porter dans une maison qui se trouva sur le chemin, où je donnai quelque argent pour le faire traiter. Cet homme fit dans la suite pour mon honneur autant que j' avois fait pour sa vie. Cependant nous arrivâmes aux portes de Maroc, d' où Perés se détacha pour obtenir la permission d' y entrer avec

p21

nos gens. Cette précaution n' étoit qu' une déférence volontaire, car les habitans qui étoient déjà informés de l' obligation qu' on nous avoit à Trina, nous reçûrent moins avec la haine qu' ils portent aux chrétiens, qu' avec la tendresse qu' ils croyoient devoir à leurs meilleurs amis. Nous obtinmes le même accueil à l' entrée du palais. Perés, qui vouloit me faire paroître avec quelque dignité, avoit recommandé secrètement à nos gens de me rendre les marques d' honneur qu' il croyoit propres à faire le plus d' impression sur les maures. Il me montra Dom Antonio son ancien rival, et son mortel ennemi, qui ne pouvant éviter de paroître devant nous

par les devoirs d' un emploi que de nouvelles lâchetés lui avoient fait obtenir, s' efforçoit néanmoins de se dérober à nos yeux en tenant la tête incessamment tournée. Perés ne se défioit point que la haine de ce renegat nous préparât encore un cruel obstacle. Nous fumes introduits à l' audience du roi, qui nous traita l' un et l' autre avec beaucoup de distinction. Mais après m' avoir interrogé long-tems sur les circonstances de mon amour et de mes aventures, il me dit qu' en promettant à Perés

p22

de me rendre Helena, il avoit ignoré que je fusse d' une profession qui m' interdisoit le commerce des femmes ; que si c' étoit un crime pour moi de violer mes engagements, il ne voyoit point comment il pouvoit éviter lui-même de se rendre fort coupable en me donnant l' occasion et le pouvoir de satisfaire d' injustes désirs ; et qu' après bien de réflexions il s' étoit déterminé à m' offrir tout ce qui me paroîtroit propre à me dédommager d' un bien qu' il se croyoit obligé de retenir. Perés presque aussi troublé que moi d' un discours si peu prévû, rappella tout ce qu' il avoit d' esprit et de hardiesse, pour faire sentir au roi que sa parole étoit indépendante de mes devoirs, et qu' ignorant d' ailleurs quels étoient mes desseins pour l' avenir, un prétexte si foible ne pouvoit justifier son changement. Il me convenoit si peu d' ouvrir la bouche pour ma propre défense, que j' en abandonnois le soin à mon ami ; sans compter que dans la consternation où j' étois, j' aurois tiré peu de secours de mon esprit et de mon éloquence. Cependant après avoir fait valoir sa difficulté par des nouvelles raisons, le roi changea de discours avec autant d' indifférence

p23

que s' il eût regardé la question
comme décidée. Perés me conjura,
en françois, de ne m' échapper à
rien qui pût rendre sa négociation plus
difficile ; et suivant ce prince dans ses
jardins, il continua de se prêter à tous
les sujets dont il lui plût de l' entretenir.
Pour moi qui ne me sentis point
la force de faire le sacrifice de ma douleur
à la complaisance, je réjoignis mes
gens, sans sçavoir ce que j' allois devenir
avec eux. Mais un officier qui avoit
déjà reçu l' ordre de nous loger, s' offrit de
me conduire au lieu qui m' étoit destiné,
et répondit à la crainte que je lui marquai
de ne pas retrouver aisément mon
ami, qu' on auroit le même soin pour
lui lorsqu' il sortiroit du palais.
L' espérance de Perés, en s' attachant
à suivre le roi, étoit non-seulement de
le rappeler à ses promesses et de lui
reprocher une infidélité si honteuse ;
mais de sçavoir de lui-même qui nous
devions accuser de notre disgrâce. Quoiqu' il
fût naturel de penser que c' étoit
un crime de l' amour, il se persuada
que le perfide Antonio y avoit eu quelque
part, et cette pensée fit renaître
toute son indignation contre un ennemi
si méprisable. Dans le tems qu' il

p24

s' occupoit ainsi de mes intérêts, la même
idée me vint à l' esprit. Elle me fit
former aussi-tôt les plus furieux projets
de vengeance. Je ne contins point assez
mon ressentiment pour n' en pas communiquer
une partie à l' officier qui me
conduisoit, et sa réponse flatta la violence
de mes transports. Il parut charmé
de pouvoir se livrer à la haine et
au mépris qu' il portoit à Dom Antonio.
Ces deux sentimens, me dit-il,
étoient ceux du public, qui n' avoit vû
qu' en gémissant un homme si vil et si
odieux emporter par les plus honteuses
bassesses, des biens et des emplois
qui avoient été refusés au mérite. Et
sans sçavoir ce qui animoit contre lui
ma colére, il me garantit le suffrage
et l' appui de tous les honnêtes gens

dans tout ce que j' entreprendrois pour sa ruine. Nous n' avons pas quitté cet entretien, lorsque Perés arrivant du palais, confirma mes soupçons par les lumières qu' il venoit de recevoir. Il avoit eu l' adresse de tirer de la bouche même du roi, l' aveu des mauvais offices qu' Antonio nous avoit rendus. Ce n' étoit point contre Perés que sa malignité osoit s' exercer. Le passé l' auroit rendue suspecte ; mais jugeant les intérêts

p25

de mon ami communs avec les miens, il avoit entrepris de le chagriner en causant ma honte ou ma perte. Enfin, profitant de l' inclination qu' il avoit remarquée à son maître pour Helena, il lui avoit persuadé de me proposer l' alternative, ou de renoncer à ma maîtresse par les raisons que j' ai rapportées, où d' embrasser le mahométanisme pour m' en assurer la possession. Perés ajouta néanmoins qu' il ne désespéroit pas de ramener l' esprit du roi. Il avoit observé que c' étoit moins une passion qu' un goût pour la figure et les agrémens d' Helena, qui lui faisoit souhaiter de la retenir dans son serraill, et l' alternative même à laquelle il se réduisoit volontairement ne marquoit point des désirs bien empressés. Quoique je distinguasse assez dans ce discours ce qui ne devoit être attribué qu' au désir de me consoler, je me remis de toutes mes espérances au zèle et à la tendresse de mon ami. Il rejetta la proposition que je lui fis, de tenter l' enlèvement d' Helena. Songez, me dit-il, que nous sommes éloignés de la mer, et que le passage ne nous seroit pas libre à Trina. Il ne goûta pas davantage le dessein que je lui marquai

p26

de me venger d' Antonio par les armes. C' étoit irriter le roi ; et quelle utilité

avois-je à recueillir du sang d' un lâche
et d' un perfide ? Mais il me conseilla
de surmonter au contraire tous mes ressentiments,
et de paroître à la cour avec
un air de politesse et de satisfaction,
qui pût me concilier la bienveillance
du roi, et l' estime de tous les grands.
Sans m' expliquer ses principales vûes,
il m' assûra qu' il avoit en reserve une
voie qu' il ne vouloit tenter qu' à l' extrémité,
mais dont il croyoit le succès
infaillible.

La nécessité me força de me rendre
à ce conseil, autant que la confiance
dont je ne pouvois manquer pour Perés.
Les soins que je pris pour plaire
me réussirent mieux que je n' avois osé
l' espérer. Je me vis bien-tôt recherché
et caressé de toute la cour. Le roi
même prit pour moi un goût qui se
déclaroit continuellement par l' honneur
qu' il me faisoit de m' admettre à tous
ses plaisirs. Il me parloit souvent d' Helena,
et je commençai enfin à bien augurer
de l' amusement qu' il se faisoit de
me tenir dans l' incertitude, en me donnant
quelquefois à chercher un troisième
parti entre les deux qu' il m' avoit

p27

proposés. Mais cette familiarité et le
bruit qui s' étoit répandu de son alternative,
produisit un funeste effet sur
mon honneur. Nous avions laissé nos
trois chevaliers à Trina avec deux tiers
de nos gens. Ils apprirent avec la promptitude
ordinaire de la renommée, et
peut-être par la malignité d' Antonio,
que le roi m' avoit proposé d' embrasser
sa religion, et cette nouvelle prenant
bien-tôt un autre tour dans la bouche
du public, on conclut du long séjour
que je faisois à Maroc, et des caresses
que j' y recevois de toute la cour,
que j' avois sacrifié ma religion à l' amour.
Les trois chevaliers ne purent
entendre ce récit sans indignation. Trop
prompts à le croire, ils prirent ensemble
la résolution de se dérober secrètement
avec mes gens et mon vaisseau,
et ils allèrent porter à Malte l' affreuse

nouvelle de mon changement.
Nous apprîmes leur départ, sans en
soupçonner la cause ; et Perés aussi piqué
que moi de leur trahison, ne put
l'attribuer d'abord qu'à l'impatience
qu'ils avoient eue de quitter un lieu
barbare où nous paroissions nous oublier.
Mais je reçus ce triste éclaircissement
du corsaire à qui j'avois conservé

p28

la vie sur la route de Maroc, et qui
s'étant heureusement rétabli ne trouva
point de ressource plus sûre que de venir
m'offrir ses services. Je les acceptai,
sur l'apparence qu'il portoit d'un
soldat intrépide, et l'ayant envoyé
aussi-tôt à Trina pour approfondir les
motifs et la conduite de nos fugitifs,
il me rapporta ce qui n'y étoit plus
ignoré de personne ; que les chevaliers
s'étoient emportés contre moi avec tant
de violence, que le gouverneur irrité
de leurs discours, qu'il prenoit pour
autant de blasphêmes, leur avoit ordonné
de se retirer dans leur vaisseau ;
qu'ils avoient mis à la voile le jour suivant,
et que personne ne s'étoit mêlé de
les arrêter.
Toute la force de ma passion ne m'enpêcha
point de sentir l'importance de
ce mal entendu. J'en marquai mes allarmes
à Perés. Il confessa qu'il ne pouvoit
m'arriver rien de plus cruel, et
pensant aussi-tôt au remède, il n'en vit
point d'autre que de hâter notre départ
pour aller détruire, nous-mêmes, un
bruit qui lui étoit aussi injurieux qu'à
moi. Mais il comptoit en même-tems
que ma foiblesse ne me permettroit point
de partir sans Helena. Il me le proposa

p29

néanmoins, avec la promesse de revenir
aussi-tôt sur nos traces. Comptez,
me dit-il, qu'ici non plus que dans les
autres parties du monde, on n'arrache

point les faveurs d' une femme par des
moyens violens. L' âge du roi d' ailleurs,
semble vous garantir qu' il ne prendra
point pour votre maitresse une passion
qu' il n' a pas conçue dès le premier moment.
Il a mille femmes dont il ne fait
pas plus d' usage. Vous retrouverez Helena
dans l' état où nous la laissons. Ces
raisons avoient pû modérer mes craintes
depuis que je l' avois perdue, et le
fond que je faisais sur sa tendresse avoit
toujours éloigné des idées qui n' auroient
été que trop propres à me jeter
dans l' extrémité du désespoir. Mais je
me considérois ici beaucoup moins
qu' elle. Quand j' aurois pû me résoudre
à quitter un pays où je la laissois au
pouvoir d' un autre, je me représentois
quelle seroit sa consternation et sa douleur
en apprenant mon départ, et je
prévoyois que si l' on vouloit entreprendre
quelque chose sur son coeur, ce seroit
de mon absence qu' on se feroit contre
moi les plus fortes armes. Les corsaires
m' avoient paru bien moins redoutables
pour elle, qu' une cour, où l' on

p30

n' étoit point sans politesse et sans galanterie.
L' intérêt de ces brigands étoit
de la conserver suivant leur usage, pour
en tirer un plus grand prix de ceux qui
l' auroient achetée de leurs mains ; au
lieu qu' en supposant le roi revenu des
plaisirs de l' amour comme son âge devoit
le faire penser, j' avois à craindre autant
de rivaux qu' il y avoit de seigneurs
galans à la cour. Non, non, dis-je, à
Perés, vous ne me forcerez point de
m' éloigner d' Helena. Vous m' aimez ;
vous ne voulez pas me réduire au désespoir.
Trouvons quelque voie qui
puisse accorder l' honneur et l' amour.
Demeurez donc seul ici, reprit-il, tandis
que je ferai le voyage de Malte,
et j' employerai toutes sortes de moyens
pour vous justifier. J' interrompis ce
cher ami : ah ! Vous ne m' abandonnerez
pas, lui dis-je, dans les circonstances
de ma vie où le secours de l' amitié
m' est le plus nécessaire. Vous ne

partirez point sans Helena et sans moi.
Vous l' obtiendrez du roi qui vous aime.
Vous me la rendrez, et vous me
serez plus cher que jamais. Je l' embrassois
en lui parlant avec cette ardeur.
Ne voyez-vous pas, continuai-je, que
notre seul retour à Malte fera tomber

p31

tous les bruits qui auront blessé notre
honneur ? Perés m' interrompit à son tour.
Il est toujours cruel, me dit-il, qu' ils
aient pû le repandre ; le meilleur remède
suppose un mal qu' il auroit été plus heureux
d' éviter. D' ailleurs, je cesse de
vous flatter, reprit-il, et je veux que
vous connoissiez votre situation. Je me
croyois sûr de la liberté d' Helena, et
le roi se défendoit si foiblement que
je touchois au fruit de toutes mes instances,
lorsqu' Antonio l' est venu ruiner
par ses pernicioeux conseils. En louant
la générosité de ce prince, qui consentoit
à se priver d' un objet agréable
pour satisfaire deux étrangers qu' il estime,
il lui a représenté que cette grace
méritoit d' être attendue, et qu' il
gagneroit doublement en nous retenant
à sa cour avec Helena. Il a fait notre
éloge. Il a promis au roi qu' en passant
quelques années à Maroc, nous y laisserions
des traces de notre séjour par une
infinité de bons usages que nous ne manquerions
point d' y introduire. Enfin il
lui a fait un portrait si flatteur de notre
mérite, que les louanges de ce malheureux
nous deviennent aujourd' hui
plus funestes que sa haine. Aussi viennent-elles
de la même source, ajouta

p32

Perés, et je me défie plus que jamais
de ce que tant d' artifice nous prépare à
l' avenir.
Cependant, reprit-il encore, nous
nous voyons comme fixés dans cette
ville, aussi long-tems du moins que

vous ne serez point capable de partir sans être accompagné d' Helena. Le roi m' a même fait entendre que n' espérant plus de vous engager dans sa religion, il vous accorderoit volontiers la vûe de votre maîtresse, à la seule condition que nous passerions quelques années à sa cour. Tout me paroissoit si cruel dans cet éclaircissement, j' y trouvois tout si terrible, et pour l' amour et pour l' honneur, que m' abandonnant à la fureur dont je me sentois enflammé contre Antonio, j' en tirai assez de force pour cacher mon dessein à Perés. Voyez le roi, lui dis-je en étouffant dans mon coeur tous les transports qui cherchoient à éclater, pressez-le avec tout le droit que vous donne sa faveur. Méditez bien sur une situation si délicate avant que de m' expliquer vos derniers conseils. Je suis résolu de les suivre. Si je ne lui promettois rien de contraire à mes sentimens, j' étois bien éloigné de lui découvrir tout ce qui

p33

se passoit dans mon ame. La vengeance m' occupoit uniquement. J' étois résolu de chercher Antonio, et d' éteindre tous mes ressentimens dans le sang de ce perfide. La haine publique dont je le sçavois chargé me garantissoit autant d' approbateurs qu' il y avoit de courtisans à Maroc. Ce n' est point d' ailleurs ma raison et ma prudence que je cherche à justifier, puisque tous les mouvemens dont j' étois agité étoient autant d' égaremens et de transports. Je quittai Perés, avec une espèce de calme, dont il n' y avoit qu' un excès de passion qui pût me rendre capable. Je connoissois la demeure de Dom Antonio. J' allai seul observer sa porte. J' y demurai long-tems à l' attendre, et le voyant sortir enfin avec une suite nombreuse, je m' approchai d' un air tranquille pour le rassûrer contre toutes les craintes qui saisissent le coeur d' un lâche. Mon espérance étoit de l' engager à faire un tour de promenade avec moi, et de prendre le premier moment où

je pourrais me trouver à l' écart. Mais
à la première proposition que je lui fis
de l' entretenir, il me pressa d' entrer
chez lui, où j' aurois une parfaite liberté.
Je me repentis de m' être ouvert

p34

trop-tôt, et ne pouvant apporter que
de mauvaises excuses, je pris le parti
de le suivre. La vûe de son jardin, qui
se présentoit en entrant, me rendit l' espérance.
Je le priaï de m' en faire connoître
les beautés. Mais peu attentif à
ce qu' il s' empressa de me montrer, je
ne cherchois qu' un endroit qui plût à
ma fureur. Je crus l' avoir retrouvé,
derière une charmille fort épaisse. Défens-toi,
traite, lui dis-je, en mettant
le sabre à la main. C' est ici que tu recevras
le châtiment de tous tes crimes.
Il demeura tremblant à me regarder. Défens-toi,
repris-je, et n' espère aucun
quartier. Il faut que tu meures. Choisis
de périr en lâche ou de te défendre
en homme d' honneur. Son épouvante
redoubloit, jusqu' à lui ôter la force de
répondre. Peut-être se flattoit-il de me
faire rougir de mes propres avantages,
et d' obtenir grace de la honte que je
devois ressentir de tuer un ennemi si
méprisable. Mais le transport où j' étois
me rendoit le coeur incapable de compassion.
Je l' aurois mis en pièces, s' il
n' avoit employé que sa lâcheté pour
me toucher. Je l' en menaçois d' une voix
terrible. Il se jetta à mes genoux, et
tirant de son sein une petite croix qu' il

p35

m' offrit en allongeant le bras, il me conjura
par ce signe de sa religion, de lui accorder
la vie, ou le tems de se préparer à
la mort. Je ne sçais quel nom je dois donner
à l' impression que ce spectacle fit sur
moi. Mon respect pour la religion n' étoit
pas le plus vif de mes sentimens. La chaleur
de mon âge, les passions qui me tirannisoient,

mille habitudes fort opposées
aux idées communes de la religion ne
me dispoient pas beaucoup à me laisser
vaincre ou attendrir par la vûe
d' un crucifix. Cependant je demeurai
comme immobile à ce spectacle, et laissant
tomber le bras dont je soutenois
mon sabre, je m' attachai quelques momens
à considérer un malheureux, dont
la piété même me sembloit le comble
de sa lâcheté. Ce fut de cette idée que
je pris occasion de lui reprocher son
infâmie. Misérable ! Lui dis-je ; eh ! Qui
te force de vivre dans une religion que
tu dois détester si tu es chrétien dans
le coeur ; ou de quel front m' opposes-tu
des armes si respectables, si tu es tel
que ton habit et ta situation portent à
le croire ? Il gardoit un silence qui venoit
de sa frayeur beaucoup plus que
de sa honte : et ma fureur reprenant
son cours, quoiqu' il continuât de me

p36

présenter des deux mains son crucifix,
sous lequel il se tenoit comme à
couvert, je lui aurois arraché mille
fois la vie s' il ne s' étoit hâté de parler
au premier signe qu' il me vit faire
pour lever le bras. Epargnez ma vie,
me dit-il d' une voix tremblante, et je
vais reconnoître aussi-tôt ce bienfait par
un service qui surpassera toutes vos
espérances. Je connois vos peines, continua-t-il ;
et peut-être ai-je à me reprocher
d' y avoir contribué. Mais je
vous offre un prompt remède. Je vous
rens Helena, avec les moyens de quitter
l' Afrique ; et je ne vous demande
pour prix de mon zèle, que la liberté
de vous suivre.

Une proposition si peu attenduë réveilla
toute mon attention. Je sentis le
danger d' être trompé ; mais j' étois dans
un lieu si écarté, que ne craignant point
d' être entendu, je pris le parti de m' expliquer
librement. Infâme, repris-je du
même ton, je rirois de ma propre crédulité
si j' étois capable de me fier à tes promesses.
Cependant songe que je suis maître
de ta vie, puisque je puis te l' arracher

au milieu de tes gens, et que tes
précautions ne peuvent te mettre plus
à couvert que tes accusations et tes

p37

plaintes. Nous sommes seuls. Je me fais
violence pour te pardonner. Mais songe
à ce que tu me proposes ; et compte
qu' après me l' avoir fait accepter, il n' y
a que ta mort ou l' exécution de tes promesses
qui puisse me satisfaire. Il les
renouvella, de l' air le plus propre à
me persuader qu' elles étoient sinceres.
Je lui fis quitter la posture où il étoit.
Nous reprîmes notre promenade, qu' il
me pria lui-même de continuer pour
m' expliquer le fond de son dessein. Le
roi, me dit-il, aux plaisirs duquel il
s' étoit rendu nécessaire, avoit tant de
confiance à sa fidélité, qu' il se trouvoit
le maître d' ouvrir et de fermer
l' entrée de son palais. Son emploi, qui
se nommoit *oftanga* , répondoit à celui
de gouverneur ou concierge de nos
maisons royales. Il me garantissoit
non-seulement de me procurer la satisfaction
de voir Helena, mais de me
faire passer avec elle une partie du
jour ; et lorsque je serois déterminé à
partir il me la livroit sur le rivage de
la mer, sans autre obstacle que ceux
que je ferois naître moi-même à ses services.
Avec quelque ardeur que je souhaitasse
de revoir ma maîtresse, je ne
m' arrêtai point à cette espérance ; mais

p38

venant tout d' un coup au dénouement :
quand puis-je partir avec elle, lui dis-je ?
Cette nuit même, me répondit-il
sans balancer, si vous avez un vaisseau
prêt à vous recevoir. Je demandai des
explications pour une offre si précise.
Il m' apprit qu' il avoit acheté une
terre sur le bord de la mer, et
qu' il pouvoit y conduire Helena, avec
d' autant plus de sûreté, qu' en supposant

même qu' on s' apperçût de sa fuite
et de la mienne, ce ne seroit jamais de
ce côté-là qu' on penseroit à chercher
nos traces. Cet arrangement me parut
si simple, qu' après avoir renouvelé les
menaces qui pouvoient m' en garantir
l' exécution, je ne trouvai plus d' autre
difficulté qu' à me procurer un vaisseau.
J' avois celui des corsaires à Trina ;
mais je n' osois me promettre que le
gouverneur, après avoir perdu toutes
les prétentions qu' il avoit eues sur le
nôtre, consentit à me l' abandonner sans
un ordre de la cour. C' étoit une difficulté
sur laquelle je remis à consulter
Perés ; et laissant Antonio dans des dispositions
sur lesquelles il ne me restoit
pas le moindre doute, je lui promis
tous les secours qu' il sembloit attendre
de moi, s' il continuoit de s' en rendre
digne.

p39

En le quittant, il me vint à l' esprit
que mon corsaire, qui se nommoit Lirno,
pouvoit contribuer, avec ma recommandation,
à me faire obtenir le
vaisseau qui lui avoit appartenu. Rien
ne l' obligeoit à confesser qu' il étoit du
nombre de ceux qui avoient entrepris
de ruiner Trina, et mon seul témoignage
suffisant pour le faire traiter avec
quelque considération, je ne désespérai
point qu' il ne pût obtenir la restitution
d' un bien que le roi même avoit
pensé d' abord à lui conserver. Je le
rencontrai assez heureusement pour lui
communiquer mes intentions avant que
de rentrer chez moi, et je l' engageai à
présenter au roi sa demande, que je
lui promis de seconder par mes plus
fortes instances. Ce plan éloignoit encore
mon départ, et c' étoit le seul chagrin
qui m' occupoit en rentrant dans le
lieu de ma demeure. J' y trouvai Perés.
Il m' aborda d' un air empressé, et
je compris qu' il avoit attendu mon retour
avec impatience. Mais j' en avois
tant moi-même de lui apprendre ma
nouvelle aventure, que me hâtant de
le prévenir, je lui racontai, avec ce qui

venoit de se passer dans le jardin d' Antonio,
la promesse que j' avois tirée de

p40

lui, et les ordres que j' avois donnés au corsaire. Perés, extrêmement émû de mon discours, me demanda si j' avois bien consulté la prudence en prenant la moindre liaison avec le plus perfide et le plus lâche de tous les hommes : et continuant avec autant de chaleur que j' en avois marquée ; je quitte le roi, me dit-il, à qui je me suis peut-être rendu importun par l' ardeur de mes sollicitations. Il m' a confessé que ce n' est pas sa propre passion qui lui fait retenir Helena, mais celle d' un homme à qui il doit de la reconnaissance, et qui lui a demandé cette jeune personne dès les premiers jours de son arrivée, pour unique récompense de son attachement et de ses services. Le roi s' est engagé par des promesses, et tout ce qu' il a fait jusqu' ici en notre faveur ou contre nous, est une espèce de combat qu' il a soutenu continuellement entre le desir qu' il a de nous obliger, et la fidélité qu' il croit devoir à sa parole. Enfin, j' ai découvert par l' aveu que mes instances lui ont arraché, que c' est à Dom Antonio qu' il nous sacrifie ; ou plutôt que c' est ce traître qui lui a suggéré jusqu' à présent tout ce qu' il a fait pour éluder nos prieres. Voyez, ajoûta Perés,

p41

quelle confiance vous devez à l' offre qu' il vous fait de vous livrer votre maîtresse, et si vous ne devez pas vous attendre au contraire à vous la voir enlever par quelque nouvelle trahison. Toutes mes fureurs s' étant renouvelées à ce récit, je m' emportai en menaces, et je formai de nouveaux projets de vengeance. Mais Perés poussant la pénétration plus loin, crut trouver dans mon aventure même l' explication

des vûes de notre ennemi. Son dessein, me dit-il, n' est pas de vieillir en Afrique, puisque son changement n' est qu' extérieur ; et je suis persuadé que ce qu' il cherche est l' occasion de retourner en Europe avec Helena. Vous verrez qu' il trouvera lui-même un vaisseau pour fuir avec elle, et que l' offre qu' il vous a faite n' est que pour se délivrer des obstacles qu' il appréhende de votre part, en vous engageant à le favoriser par la persuasion qu' il travaille pour vos intérêts.

Rien n' auroit arrêté mon transport, si cette réflexion m' eût paru plus qu' une conjecture. Mais Perés ayant du moins approuvé les mesures que j' avois prises avec le corsaire, par l' utilité dont le vaisseau pouvoit nous devenir dans des

p42

circonstances imprévûes, il obtint de moi que je garderois pendant quelques jours assez de modération pour lui laisser le tems d' approfondir les artifices d' Antonio, et il consentit même que pour mettre ce perfide à l' épreuve je feignisse d' accepter l' offre qu' il m' avoit faite de me procurer la vûe d' Helena. Je lui en fis la proposition dès le même jour ; mais après m' avoir confirmé sa promesse, et m' avoir marqué jusqu' au moment qu' il vouloit prendre pour m' introduire au serrail, il eut l' adresse d' y faire naître tant de difficultés que ma visite se trouvoit renvoyée chaque jour au lendemain. Le corsaire obtint dans cet intervalle la faveur qu' il demandoit au roi, et ce prince ne la lui fit point acheter trop cher lorsqu' il sçut que j' y prenois quelque intérêt. Perés, qui avoit arrangé déjà bien des projets sur notre dernier entretien, me conseilla d' engager le corsaire à se mettre promptement en mer, sans s' éloigner de la côte, et de lui donner même une partie de mes gens, autant pour le mettre en état de défense que pour nous assurer de sa fidélité. Il affecta de ne pas m' expliquer davantage une entreprise dont il espéroit beaucoup de

succès ; mais la perfidie même d' Antonio nous servit mieux que toute notre résolution et notre adresse. à peine eut-il appris que le corsaire obtenoit la restitution de son vaisseau, que regardant cette occasion comme le plus favorable incident pour l' exécution de toutes ses vûes, il se hâta de le voir secrètement, dans l' espoir de se l' attacher par les plus grandes récompenses. Lirno n' avoit point d' autre raison pour rejeter ses offres que les engagements qu' il avoit avec moi, et j' admirai la discrétion qui lui fit demander quelques jours pour sa réponse, dans la seule vûe de prendre mes ordres, sans s' être expliqué néanmoins sur les liaisons qu' il avoit avec moi. Il me rendit compte aussi-tôt du marché qu' on lui avoit proposé. Antonio ne lui demandoit que de le conduire dans quelque port de France ; mais feignant d' être chargé par le roi d' une commission qui exigeoit autant de secret que de diligence, il lui avoit expliqué les mesures qu' il vouloit lui faire prendre pour son départ. C' étoit de se rendre sur la côte, à la hauteur de sa terre, d' où il avoit quantité de choses précieuses à faire transporter.

Lirno, sans pénétrer plus loin que les apparences, faisoit dépendre de moi sa réponse, et me renouvela les assurances d' un attachement et d' un zèle à toute épreuve. Dans la premiere surprise de cette nouvelle, je demurai si incertain de ce que j' en devois penser, que malgré toutes les défiances de Perés, j' étois porté à croire encore qu' Antonio pouvoit être sincère, et que ses propositions se rapportoient au dessein qu' il avoit de me servir. Rien ne m' attachoit tant à cette opinion que le desir que je lui connoissois de retourner au christianisme. Quelle apparence, disois-je,

qu' en cédant au mouvement de sa conscience, il pense à la charger d' un nouveau crime ? Cependant, pour ne rien mettre au hazard, je recommandai à Lirno de lui cacher soigneusement les liaisons qu' il avoit avec moi, et lui laissant la liberté d' entrer dans les engagements qui lui étoient proposés, j' exigeai seulement qu' il m' informât de toutes les explications qu' il recevrait. Mon empressement fut de revoir Perés, à qui j' avois des ouvertures si importantes à communiquer. Mais je rencontrai Antonio, et quel fut mon étonnement

p45

de le voir venir à moi avec toute la vivacité de l' amitié, pour m' apprendre qu' il avoit trouvé un vaisseau prêt à partir, et qu' il n' attendoit qu' un signe de mes desirs pour mettre à la voile ? Avec mon imprudente franchise je me livrai à la bonne foi qui éclatoit sur son visage, et ne me souvenant ni de mes propres soupçons ni de l' avis de Perés, je concertai avec lui les moyens de nous dérober sans faire naître de défiance à la cour. Il me fit un plan si aisé, que ma confiance augmentant à chaque mot, je lui engageai ma parole qu' il pouvoit tout attendre de ma reconnaissance. Il me pria de fixer le jour de notre départ, en me laissant le maître de toutes les circonstances. Comme il m' avoit nommé le corsaire, je jugeai à peu près dans quel tems son vaisseau pouvoit être en mer, et je convins précisément du jour. La prudence ne nous permettoit pas de nous voir familièrement dans cet intervalle, mais nous réglâmes les lieux et les momens où nous pourrions nous entretenir. J' emportai tant de satisfaction de cette rencontre, que brûlant de voir Perés, je ne l' abordai qu' avec des exclamations,

p46

qui renfermoient autant de plaintes de ses défiances, que de félicitations de mon propre bonheur. Il m' écouta tranquillement. Mais quoiqu' embarrassé d' un détail si précis, il ne perdit point l' opinion qu' il avoit de Dom Antonio, et notre conversation se passa dans une dispute fort animée où je pris les intérêts de notre ennemi contre toutes ses préventions. Notre entretien duroit encore, lorsque le corsaire vint l' interrompre. Il m' apportoit les explications d' Antonio, qui lui avoit porté ses ordres après m' avoir quitté. Je n' y trouvai qu' une seule exception aux articles dont j' étois convenu avec lui. Au lieu du samedi, que nous avions fixé pour l' embarquement, il avoit marqué le vendredi au corsaire. Le souvenir de nos conventions m' étoit trop present pour me défier de ma mémoire. Je confessai mon scrupule à Perés. Il en conclut tout d' un coup que j' étois le jouet d' un traître, et que nous avions besoin de toutes nos précautions pour nous défendre de ses impostures. J' aimois mieux croire encore que ma mémoire s' étoit trompée, que de reconnoître Dom Antonio pour un perfide.

p47

Cependant Perés, qui remarqua le zèle et l' attachement du corsaire, lui recommanda de m' avertir constamment des ordres qu' il recevoit d' Antonio, et sur-tout de ne pas le recevoir que nous ne fussions rendus nous-mêmes à son bord. Il se passa quelques jours, pendant lesquels Antonio ne me parla que pour confirmer ses promesses. Perés, à qui tout étoit suspect, pressentoit les dispositions du roi, et ne découvrant rien qui lui marquât la moindre intelligence avec notre ennemi, il prit le parti de demander à ce prince la permission de s' éloigner pendant quelques jours avec moi, pour une partie de chasse qu' il nous supposa dans les montagnes. Le jour dont j' étois convenu avec Antonio étoit le dernier de la même semaine. Je fis entendre à ce

perfide que notre dessein étoit de tromper
la cour, pour nous rendre le vendredi
au soir à sa maison de campagne.
Il parut satisfait de cet arrangement,
et triomphant déjà de notre crédulité,
il se flatoit d' être bien loin en
mer avant que nous fussions arrivés chez
lui. Vous reverrez Helena, me dit-il
affectueusement ; j' aurai la douceur d' avoir
réuni deux coeurs qui s' aiment, et

p48

je vous devrai mon repos et mon salut
éternel si vous êtes fidelle à vos promesses.
Horrible perfidie ! Le traître ne pensoit
qu' à me tromper. Mais étant convenus
avec Lirno du jour et du lieu où
nous devons nous rendre à bord, nos
mesures furent prises avec tant d' ordre
et de justesse, que nous y fûmes
avec dix soldats qui nous restoient, la
nuit même qui précédoit le jour marqué
par Antonio. Nous trouvant les
maîtres par le nombre de nos gens,
autant que par la fidélité du corsaire,
nous ne fimes plus difficulté de lui découvrir
le fond de nos desseins. Il nous
promit son secours avec la même chaleur.
Nous ignorions encore les précautions
qu' Antonio pouvoit prendre
pour assurer sa fuite ; mais quel nombre,
quelles forces auroient été capables de
nous allarmer ? Le vent nous servit
avec tant de bonheur, qu' étant arrivés
avant le jour dans le lieu que le corsaire
avoit déjà reconnu, je n' eus point
d' autre inquiétude que l' impatience de
voir paroître Helena. Un bruit parti du
rivage nous avertit qu' il falloit faire
avancer la chaloupe. C' étoit le signal
dont on étoit convenu. Lirno se détacha

p49

lui-même pour aller recevoir les ordres
d' Antonio, mais ce fut après nous
avoir renouvelé ses sermens. Je me retirai
avec Perés, pour ne paroître qu' au

moment où nous serions sûrs du succès de notre entreprise. Il se passa quelques heures avant que les richesses d' Antonio fussent transportées. Mais chaque partie que nous en voyions arriver redoubla notre confiance pour le corsaire, et nous ne pûmes douter à la fin qu' il ne fût prêt d' arriver avec Antonio et Helena.

Ils arrivèrent enfin. Si je m' étois retiré pour satisfaire Perés, j' avois laissé mon valet de chambre sur le tillac, avec ordre de m' avertir des moindres événemens. Il accourut à moi. Helena, me dit-il, est à bord avec Dom Antonio. Mais elle est baignée de larmes, et chaque pas qu' elle a fait lui a coûté un soupir. Ah ! Tu crois m' annoncer un sujet de douleur, m' écriai-je ; mais tu ne comprends pas ce que c' est que ces précieuses larmes. Je concevois effectivement que la triste Helena se croyant au pouvoir d' un ravisseur, et séparée de moi pour jamais, donnoit cette tristesse et ces pleurs au desespoir de sa situation. Je ne consultai pas Perés pour

p50

sortir de la chambre où j' étois. Il me suivit. à la voile, dis-je au corsaire Lirno qui venoit au-devant de moi. Il me demanda de quel côté il devoit tourner, quoique je lui eusse déjà donné ordre de nous conduire à Barcelone. Mon dessein étoit de remettre mon cher Perés dans sa patrie. Mais j' avois expliqué secrètement mes intentions au corsaire, et Perés qui lui avoit demandé quels ordres il avoit reçus de moi, lui avoit recommandé au contraire de prendre sa route, non vers Malte, où il étoit persuadé que je ne devois point paroître sans précaution, mais vers l' isle de Gorze, d' où il espéroit de pouvoir ménager ma paix avec le grand-maître. Lirno, qui ne reconnoissoit que moi pour son capitaine, n' osoit se déterminer sans être sûr de ma volonté. Suis les ordres de Perés, lui dis-je, sans sçavoir ceux qu' il en avoit reçus ; et m' élançant vers Helena que je venois

d' appercevoir, je la jettai par ma présence,
par ma voix, par mes caresses,
dans le même transport où j' étois. Nous
demeurâmes un quart d' heure embrassés.
Tout l' equipage, Perés même nous
regardoit avec admiration. Antonio
seul, effrayé, surpris, consterné jusqu' à

p51

perdre la voix et le mouvement, tenoit
les yeux baissés, et sembloit moins attentif
à nous qu' aux noires réflexions
dont il étoit possédé. Cependant incertain
encore s' il devoit nous craindre,
ne sachant s' il falloit attribuer notre
rencontre au hasard, et si c' étoit nous
ou lui qui avoient quelque droit sur
l' obéissance de Lirno, il employa la
ressource des lâches, qui est de tenter
s' ils peuvent inspirer quelque frayeur à
ceux qu' ils redoutent. Rien ne pouvoit
me paroître si surprenant que de l' entendre
élever la voix, et prendre même le
ton de l' autorité et de la menace. On
n' en use avec cette indiscretion, me
dit-il, que dans un lieu où l' on est le
maître : où est Lirno, s' écria-t-il ? Et
se tournant vers quatre esclaves espagnols,
qui composoient toute sa suite,
et qui étoient peut-être d' autant plus
disposés à le servir qu' ils lui devoient
la liberté, il leur donna ordre, en espagnol,
d' arracher Helena de mes bras,
et de la conduire dans la chambre qu' il
supposoit prête à la recevoir. Ils s' avancèrent
avec assez de hardiesse. Perés,
qui n' étoit qu' à deux pas, s' offrit à eux
de l' air dont il avoit gagné des batailles,
et les rendit immobiles d' un seul

p52

mot qu' il prononça dans sa langue : arrêtez,
misérables ! Ils n' oserent repliquer.
Pour moi qui avois moins jetté les yeux
sur eux que sur Antonio, dont j' étois
prêt à punir l' insolence, je fus arrêté
par la frayeur même que je vis imprimée

sur le front de ce perfide ; et dédaignant
de lui enfoncer mon poignard
dans le sein, ou de le précipiter dans
les flots, je pris tranquillement Helena
par la main pour la conduire vers la
maîtresse de mon ami, qui l'attendoit
avec autant de frayeur que d'impatience.
Elle avoit suivi constamment
l'heureux Perés, avec peu de trouble et
d'interruption dans leurs amours.
Le vent enflloit déjà nos voiles, et
sans compter le fond que je faisais sur
Lirno, nos gens qui étoient au nombre
de vingt-deux, nous assûroient un empire
absolu dans le vaisseau. Les matelots
des corsaires n'étoient que dix
ou douze, qui avec l'attachement qu'ils
avoient pris pour nous tandis qu'ils étoient
sous nos ordres, étoient entrés
tout d'un coup dans les sentimens que
Lirno n'avoit pas manqué de leur inspirer.
Je chargeai néanmoins un de mes
gens de prendre soin d'Antonio et de
sa suite. Mais à peine l'avois-je perdu

p53

de vûe qu'ayant compris qu'il étoit au
pouvoir de ceux qu'il avoit voulu trahir,
le désespoir, qui étoit seul capable
de lui tenir lieu de courage, lui fit
éviter jusqu'à la vûe de Lirno, qu'il regardoit
comme l'auteur de sa disgrâce.
Il s'assit dans un coin du tillac, contre
un tas de cordages, et ne souffrant pas
même que ses esclaves, qui se rangerent
autour de lui, ouvrissent la bouche
pour lui parler, il demeura comme
abîmé dans la considération de son infortune.
Au milieu de la joie où je sentois
nager mon coeur, le récit qu'on me
vint faire de sa situation, m'auroit inspiré
de la pitié, et je pensois à le faire
traiter du moins avec quelque sorte de
bonté. Mais le juste Perés me représenta
que des crimes de la nature des siens
ne méritoient pas même les sentimens
naturels de la compassion. Abandonnez-le
à lui-même, me dit-il ; nous lui
remettrons ses richesses au premier port,
et nous serons délivrés pour jamais d'un
infâme.

Helena nous racontoit pendant ce
tems-là toutes les peines qu' elle avoit
essuyées depuis notre séparation, et les
dernières allarmes où l' avoient jettée
son enlevement. Ce n' étoit ni du gouverneur

p54

de Trina, ni du roi même,
qu' elle avoit appréhendé des insultes
et de la violence. Ils l' avoient traitée
au contraire avec toutes les attentions
qu' on doit à la jeunesse et à la beauté.
Mais à peine avoit-elle été connue
d' Antonio qu' elle n' avoit pas été tranquille
un moment. Fier de l' amitié du
roi, et de l' espérance que ce prince
lui avoit donnée de l' obtenir pour son
serrail, s' il pouvoit se dégager honnêtement
de nos instances, il avoit pris
avec elle le ton d' un amant qui se croit
déjà sûr de sa conquête ; et dans la liberté
qu' il avoit de la voir à tous les
momens du jour, il l' avoit mise vingt
fois dans la nécessité de se défendre
avec ses ongles, ou de se procurer du
secours par ses cris. Le roi, à qui elle
en avoit fait ses plaintes, avoit toujours
traité cette licence de badinage. Enfin
lorsque ce prince avoit paru prêt à se
laisser fléchir par nos sollicitations, et
qu' Antonio avoit joint à cette crainte
celle que je lui avois inspirée par mes
menaces, la malheureuse Helena s' étoit
vûe exposée à tous les caprices
d' un traître, qui n' avoit plus cherché
qu' à s' assurer sa possession par toutes
sortes de voies. L' occasion qu' il avoit

p55

crû trouver dans le secours du corsaire
étoit devenue pour nous une faveur
extraordinaire de la fortune, parce
qu' elle lui avoit fait perdre sans doute
des idées beaucoup plus noires, dont
nous n' aurions pû arrêter l' exécution. Il
s' étoit servi néanmoins, pour engager
Helena à le suivre, de la même feinte, par

laquelle il se flattoit de m' avoir trompé ;
c' est-à-dire, que lui ayant appris
qu' il agissoit de concert avec moi dans
le dessein de sa fuite, et l' ayant même
persuadée de sa bonne foi par un billet
qu' il m' avoit engagé à lui écrire,
cette tendre fille n' avoit pas douté en
s' échappant du serraïl qu' elle ne dût
se trouver à l' instant dans mes bras.
Mais à peine s' étoit il crû maître de
son sort en arrivant à sa maison, qu' il
lui avoit déclaré à qui elle devoit appartenir ;
de sorte qu' en se rendant au
vaisseau, où il avoit fallu de la violence
pour la conduire, elle s' étoit regardée
comme la proie d' un perfide qui
la tenoit pour le reste de sa vie dans le
plus odieux esclavage.
Les transports de notre joie furent
proportionnés à tant de peines et de
dangers. Nos pertes nous touchoient
peu, et j' étois sans embarras pour la

p56

restitution de mon vaisseau, lorsque ma
paix seroit faite à Malte. Il ne nous
manquoit que les trois dames turques,
dont nous ignorions même le sort. Elles
étoient demeurées comme en partage
au gouverneur de Trina ; et n' ayant
point conçu, Perés et moi, qu' elles eussent
rien à souhaiter de plus heureux,
nous n' avons fait aucune sollicitation
pour leur liberté. Il étoit peut-être entré
quelque ressentiment de cette indifférence
dans la fuite précipitée des trois
chevaliers qui étoient partis avec notre
vaisseau. Mais il devoit être assez
égal pour trois femmes destinées au
serraïl par leur naissance et leur religion,
d' être au pouvoir des maures ou
des turcs. Tandis que nous étions dans
cet entretien, un bruit extraordinaire
que nous entendîmes sur le tillac m' y
fit monter avec Perés. Nous eûmes peine
d' abord à nous en faire expliquer la
cause dans la confusion qui régnoit parmi
nos gens. Cependant nous apprîmes
qu' Antonio venoit de se précipiter dans
la mer. Quelques matelots s' étoient
jettés aussi-tôt dans la chaloupe, avec

l' espérance de le sauver malgré lui. L' obscurité
étoit si profonde que je ne me
promis pas beaucoup de succès de leurs

p57

soins. J' exhortai néanmoins tous les autres
à ne rien épargner pour le secourir,
et je proposai même une récompense
considérable pour celui qui lui
conserveroit la vie. Perés ne marquoit
pas moins d' empressement que moi, et
nous passâmes plus d' une heure à joindre
nos propres efforts à ceux des matelots.
Mais nous perdîmes enfin l' esperance,
et nous crûmes, l' un et l' autre,
avoir accordé beaucoup plus que nous
ne devions au seul sentiment de l' humanité.
Ses quatre esclaves, qui s' étoient
agités avec un zèle fort ardent, s' assemblèrent
autour de moi pour m' apprendre
les circonstances du désespoir
de leur maître. Il avoit rejeté les services
et les alimens que je lui avois fait
offrir, et son silence avoit duré pendant
quelques heures avec la même obstination.
Appellant enfin ses esclaves, il
leur avoit distribué, me dirent-ils, quelques
pièces d' or qu' il avoit sur lui, il
leur avoit ordonné de s' éloigner de quelques
pas, et sans ajouter un seul mot,
il s' étoit tourner vers la mer où il s' étoit
laissé tomber comme une masse de
plomb. Cette fin nous auroit paru fort
supérieure à l' idée que nous avions de
son caractère, si l' un des quatre esclaves

p58

ne m' eût pris à l' écart un moment
après, pour m' avertir de me défier de
ses compagnons. Je le pressai de s' expliquer.
C' est un bonheur pour vous,
reprit-il, que vous ne soyiez pas resté
dans votre chambre au bruit qui s' est
répandu de la mort de mon maître. Ils
avoient ordre de prendre ce moment
pour vous ôter la vie, dans l' opinion
que tous vos gens se rendant sur le tillac,

ils vous trouveroient sans secours
et sans défense. Et pour ne vous rien
cacher, ajouta-t-il, Dom Antonio ne
s' est pas jetté dans la mer. Il est dans
un coffre dont il a fait jeter la charge,
et se flattant qu' après que nous l' aurons
défait de vous et de Dom Perés, il gagnera
facilement les corsaires par l' offre
d' une partie de ses richesses ; il attend
le succès d' une entreprise qu' il n' a
pas osé tenter lui-même.

Quelque terrible que fut cet avis, il
me le parut moins que plaisant, par la
précaution que la lâcheté d' Antonio lui
avoit fait prendre. Je le communiquai
aussi-tôt à Perés, qui loin de faire arrêter
les trois esclaves, comme je l' aurois
crû nécessaire à notre sûreté, se
contenta d' attacher autour d' eux six de
nos gens les plus résolus, avec ordre

p59

non-seulement d' observer toutes leurs
actions, mais de les tuer au moindre
signe de trahison ou de violence. Il dedaigna
même de tirer de la situation
d' Antonio l' amusement qu' elle auroit
pû nous procurer, et voulant essayer seulement
si les esclaves espagnols étoient
capables de la témérité qu' on leur attribuoit,
il me fit consentir à les laisser
deux ou trois jours dans l' opinion que
leur secret étoit ignoré. Nous remarquâmes
effectivement qu' ils cherchoient
l' occasion de s' approcher de nous, et
qu' ils prenoient les momens où nous
étions mal accompagnés. Celui qui m' avoit
découvert leur complot avoit ordre
de ne rien changer à sa conduite ;
et chaque jour il me rendoit compte
non-seulement de ce qui s' étoit passé
entr' eux, mais de l' entretien qu' ils avoient
eu pendant la nuit avec leur maître, à
qui ils tâchoient alors de rendre sa situation
commode. Cependant lorsque
nous fûmes assurés que leur dessein se
soutenoit constamment, Lirno à qui
nous n' avions pû le cacher, nous pressa
si vivement de lui abandonner le soin
des précautions, que nous nous en reposâmes
sur lui. Il s' y prit avec la dureté

d' un corsaire. S' étant fait accompagner,

p60

sans affectation, par quelques-uns de ses gens, il demanda ce que c' étoit que ce coffre qui étoit resté sur les ponts avec quelques autres parties du bagage d' Antonio. Ses esclaves qui n' en étoient pas éloignés, lui répondirent qu' il étoit de l' équipage de leur maître. Il le prit brusquement, et le poussant d' un coup de pied dans la mer, il termina par cette prompte expédition les jours d' un malheureux, dont nous étions fort éloignés de souhaiter la mort. Les esclaves osèrent hasarder quelques plaintes indiscrettes dans le premier mouvement de leur confusion. Il en prit droit de les faire traiter avec la même rigueur. Qu' on me précipite ces misérables, dit-il à ses gens. Ils entreprirent envain de résister ; et ce qui nous causa un vif regret, celui qui nous avoit servis fut confondu avec les trois coupables. Lirno crut se faire honneur à nos yeux d' une si tragique exécution. Mais nous la condamnâmes sincèrement, et nous fûmes même portés à croire que le zèle de nous servir y avoit eu moins de part que l' espérance de profiter de la dépouille de notre ennemi. Le vent continuoit de nous être si favorable, que

p61

nous fûmes dans trois ou quatre jours à la hauteur de Malte. L' ordre de Perés avoit été suivi, et loin de m' en plaindre j' en avois marqué une vive reconnoissance à mon illustre ami. Tout ce qu' il accordoit à mes intérêts étoit autant de perdu pour les siens, et je ne m' occupois qu' à chercher par quels services, ou par quels bienfaits, je pouvois répondre à tant de générosité et d' amitié. Cependant à mesure que nous approchions de l' isle de Gorze où Lirno avoit ordre d' aborder, les justes sujets

qui me faisoient trembler à la pensée de mon retour, se renouvelloient beaucoup plus vivement dans ma mémoire ; et lorsqu' en joignant aux circonstances de mon départ, l' opinion qui n' avoit pû manquer de se répandre de mes aventures d' Afrique et de mon apostasie, je me représentai ce que j' avois à redouter de la sévérité du grand-maître, je balançai si je ne devois pas renoncer tout-à fait au dessein de reparoître à ses yeux. Mon étonnement étoit même que Perés ne m' eût encore marqué là-dessus aucune allarme. Il craint, disois-je, de me causer trop de frayeur ; car en supposant qu' on revienne de l' horrible prévention de mon changement, et que

p62

ma jeunesse fasse fermer les yeux sur ce qui semble mériter plus d' indulgence, le premier sacrifice qu' on croira devoir exiger ne sera-t-il pas celui d' Helena ? C' est-elle qui m' a attiré mes premières humiliations. Son nom est aussi connu à Malte que le mien. On me l' enlevera. On croira me rendre un bon office, en me guérissant de l' amour malgré moi. Qui sçait si sa mere revenue de Naples, et trop bien informée de mes aventures n' excitera pas la sévérité du grand-maître par ses cris ? Ma perte est certaine, ou plutôt celle d' Helena, qui entraînera infailliblement la mienne. Ces réflexions, dont la vérité me sembloit augmenter à chaque coup de vent qui nous pousoit vers le port, me firent naître une des plus folles résolutions dont on ait vû jusqu' ici d' exemple dans ma conduite. Piqué du souvenir qui se renouvelloit, de la hauteur avec laquelle j' avois été traité par le grand-maître, agité par mes craintes, plus enflammé que jamais par l' amour, je ne perdis point l' envie de prendre terre dans l' isle de Gorze ; mais je me proposai, en arrivant, d' y cacher mon nom ; d' envoyer Lirno à Malte pour y demander la restitution

de mon vaisseau ; de le charger de ma croix pour la remettre aux officiers de l' ordre, en leur protestant que je me croyois dégagé de toutes sortes de liens par le traitement insupportable que je me souvenois d' avoir reçu ; de prendre chez mon banquier environ vingt mille francs, dont les termes étoient échus, pour la pension que je m' étois réservée, et d' aller m' établir avec Helena, non en Espagne, non à Naples, non dans les états de Junius, ou dans quelque autre lieu qui me fût déjà connu ; mais dans les Indes Occidentales, où j' avois appris depuis un an par les nouvelles publiques, que la France formoit tous les jours de nouveaux établissemens. Cette idée se présenta d' une manière si riante à mon imagination, que m' y attachant aussi-tôt comme au seul parti que j' eusse à choisir, je mis seulement en délibération si j' en ferois un mystère à Perés. Mais outre que je ne pouvois lui cacher les démarches que j' avois à faire dans l' isle de Gorze, je fis réflexion que ma route étant au long de l' Espagne j' avois un service de plus à lui rendre, en le conduisant dans le port où il voudroit aborder. Quoique je dusse m' attendre à lui voir combattre

ma résolution, je me fortifiai tellement dans celle de rejeter tous les conseils qui ne s' accorderoient point avec mes idées, que je crus pouvoir m' exposer aux graves représentations de Perés. Il comprit néanmoins à mon embarras que j' avois quelque chose d' extraordinaire à lui communiquer. Il m' écouta, les yeux baissés. Mes premières ouvertures furent accompagnées d' un air timide : mais ma hardiesse et ma chaleur augmentant à mesure que j' avançois, je lui fis un admirable plan de toutes mes vûes, et je le terminai même par des regrets de n' avoir pas une fortune assez bien établie pour lui offrir une retraite avec moi. Avec quelque

vivacité que je lui eusse fait ce
récit, mon embarras me reprit en le finissant,
et ce ne fut pas sans inquiétude
que j' attendis sa réponse. Il leva enfin
les yeux sur moi ; mais j' y découvris
autant de douleur et de compassion
que de tendresse, et ses premiers termes
furent quelques exclamations, qui
renfermoient un mélange de ces trois
sentimens. Cependant je fus comme irrité
de voir les apparences si contraires
à mon attente, et le chagrin que j' en

p65

eus dissipant toutes mes craintes, j' interrompis
brusquement le discours qu' il
commençoit, pour lui dire que j' avois
quelque regret de m' être ouvert à lui,
et que s' il n' approuvoit pas mes desseins
il étoit inutile de nous arrêter à d' autres
explications. Je l' aurois même quitté
sur le champ, pour me délivrer de
cette contrainte. Mais il m' arrêta par la
main, et prenant un ton plus tranquille,
il me conjura de l' écouter. Ses réflexions
ne furent d' abord que des lieux
communs de sagesse et d' honneur, par
lesquels il s' efforça d' établir, sans aucun
rapport à ma conduite et à mes desseins,
que tout ce qui n' est pas fondé sur
deux principes si nécessaires, rend inutiles
la grande naissance, la fortune, et les
meilleures qualités de l' esprit et du coeur.
Je prévoyois l' application de cette morale.
Il la fit bien-tôt sans menagement.
Un projet tel que le mien, me dit-il,
entraînoit la ruine absolue de ma réputation,
et m' alloit rendre méprisable aux
yeux mêmes de mes amis. Et reprenant
tous les degrés par lesquels j' étois parvenu
au bord du précipice où il me
voyoit prêt à tomber, il se reprocha amèrement
d' y avoir contribué par l' approbation
qu' il avoit donnée à mes foiblesses.

p66

Ne croyez pas, reprit-il, qu' elle

ait été sincère. C' est une aveugle amitié qui m' a fait chercher tous les moyens de vous satisfaire, aussi long-tems que je n' ai vû dans votre conduite que les désordres qui peuvent être pardonnés à l' ardeur de la jeunesse. Quoique sans goût pour les plaisirs qui vous enyvrent, j' ai porté la complaisance jusqu' à m' en procurer de la même nature, pour vous faire trouver plus de douceur dans les vôtres. Si je n' ai pû vous retenir toujours dans les bornes de la bienséance, je me flattois du moins qu' après les avoir passées vous ouvririez quelque jour les yeux sur votre devoir, et que vous justifieriez les espérances qui m' avoient fait porter la complaisance à cet excès. Mais vous êtes donc résolu, continua-t-il, en me regardant avec fierté, de mettre le comble à vos égaremens ? J' avoüe qu' un ton si différent de celui de l' amitié, et si opposé même à celui qu' il avoit toujours pris avec moi, me jetta dans une confusion dont il ne me fut pas aisé de revenir. J' avois conçu pour lui presque autant de respect que de tendresse, et tant de preuves que j' avois reçues de son attachement étoient un autre lien qui étoit capable de me servir

p67

de frein. Cependant je me voyois comme insulté par un homme à qui je ne devois aucun compte de ma conduite ; et ce qui me paroissoit encore plus piquant, je croyois m' appercevoir qu' il abusoit pour me traiter avec cette hauteur, d' une espèce de soumission que j' avois toujours eûe pour ses conseils. Il me fut impossible de résister à cette idée. Mon coeur enflé de son ressentiment se soulagea par quelques plaintes, qui ne dûrent point avoir plus de douceur pour Perés, que ses reproches n' en avoient eu pour moi. Il en parut frappé jusqu' à quitter ma main qu' il tenoit encore, et à se reculer quelques pas. Il ne répliqua pas néanmoins directement à ce qu' il y avoit de brusque dans ma réponse. Mais reprenant son discours, et donnant plus de force encore à ses

regards ; sçavez-vous, me dit-il, que
c' est l' intérêt de mon honneur que j' ai
à soutenir autant que le vôtre ? Sçavez-vous
que la honte, dont je vous vois
résolu de vous couvrir, retombe directement
sur moi ? Vous me croyez donc
aussi insensible que vous à la réputation ?
Vous croyez que je compte pour rien
l' estime d' un ordre où je me suis fait
d' illustres amis, et où je me suis peut-être

p68

attiré quelque considération par
ma naissance et par mes sentimens ? Non,
non, reprit-il, je n' ai ni folie, ni passion
qui m' aveugle. L' amitié m' a pû faire
oublier bien des devoirs ; mais je
sçais à quelles bornes elle doit s' arrêter.
Et je vous déclare, ajouta-t-il, en
levant la voix, que si mes prières et
mes instances, si le cri de l' honneur ne
vous rappelle point à vous-même, nous
n' aurons pas plutôt touché la terre
que je révele votre dessein à tous ceux
qui voudront l' entendre, et j' exhorterai
même le commandeur de l' isle de Gorze
à vous faire arrêter pour vous livrer
aussi-tôt entre les mains du grand-maître.
Cette menace me fit frémir. J' aurois
porté la main sur la garde de mon épée,
si je n' eusse été retenu par la vûe de
plusieurs de nos gens, qui commençoient
à s' assembler au bruit, et qui
avoient déjà les yeux sur nous. Je ne
dis que deux mots à Perés, et ce fut la
fureur qui me les dicta : traître, je sçaurai
te prévenir. Songe qu' en touchant
au rivage il faut défendre ta vie ou m' arracher
la mienne. Lui ayant tourné le
dos sur le champ, j' ignorai l' impression
que cet outrage fit sur lui, et j' allai me
renfermer dans ma chambre, d' où je

p69

fis défendre à mes gens qu' on lui laissât
la liberté de m' approcher. Il se présenta
néanmoins à ma porte, et surpris de

l'ordre qu'il y trouva, il ne prit le parti de se retirer qu'après s'en être fait expliquer toutes les circonstances.

J'étois pendant ce tems-là au comble de la fureur, et loin de me repentir de ce qu'elle m'avait fait dire, j'en sentois redoubler à chaque moment les transports. Il me vint à l'esprit de faire jeter Perés sur le rivage, et de tourner aussitôt mes voiles vers l'Amérique ; car la confiance que j'avois à Lirno me faisoit regarder son vaisseau comme le mien. Et faisant même réflexion que la dépouille d'Antonio me dédommageoit abondamment de tout ce que je pouvois laisser derrière moi, je ne sçais comment je pus résister à cette pensée. Mais je serois mort de honte si j'étois parti sans faire sentir à Perés, que je ne sçavois point m'effrayer des airs hautains d'un espagnol, et que si nous n'avions pas les mêmes idées de l'honneur, j'étois capable de soutenir vigoureusement les miennes. Il s'est donc flatté, disois-je, de me persuader que l'amour est un crime, et que je me deshonorerois en cherchant à vivre tranquillement avec une

p70

femme que j'aime. Ah ! Je le félicite de ces belles idées, et de la complaisance à laquelle il attribue son commerce amoureux. Mais je pense, moi, que s'il y a quelque honte à vivre avec une femme, c'est lorsque cette liaison n'est pas excusée par l'attachement du coeur, et que le plaisir animal est le seul attrait qui nous détermine. Et pour le reste, je lui ferai connoître que si je prens le parti de renoncer aux armes, ce n'est pas que je ne sçache quelquefois me servir de mon épée. Lirno, qui fut averti de notre différend, se hâta de m'en venir demander l'explication. Je lui déclarai en général que j'étois irrité contre Perés, et que s'il avoit quelque envie de m'obliger, il falloit retenir tous nos gens à bord en arrivant à Gorze, et se préparer à toutes sortes d'événemens. Il me jura une fidélité sans exception. Dès le même jour, nous entrâmes

heureusement dans le port. Il falloit que la colère, ou plutôt l' intérêt de mon amour, eût fait une étrange altération dans mon caractère, puisqu' un intervalle de plus de quatre heures n' avoit rien diminué de mes transports, et que loin de retracter les ordres que j' avois donnés à ma porte, je

p71

les avois répétés avec une nouvelle obstination chaque fois que Perés s' y étoit présenté. Toutes mes réflexions étoient noires. L' amitié me sembloit éteinte dans mon coeur jusqu' à n' en plus reconnoître aucune trace. Un aveugle dessein de me venger d' une menace qui ne me sortoit point de l' esprit, et d' en arrêter promptement les effets, étoit la seule idée qui m' occupât, et qui réglât tous mes mouvemens et toutes mes résolutions. à peine fûmes-nous entrés dans le port que me reposant sur les ordres que j' avois donnés à Lirno, je sortis de ma chambre avec une agitation furieuse, et joignant Perés qui étoit à se promener sur les ponts, je lui proposai de descendre avec moi dans la chaloupe. Quel est votre dessein ? Me répondit-il, d' un ton fort doux. Je vous l' expliquerai, repris-je brusquement. Il demeura quelques momens à balancer. Je le pressai par des reproches qui n' étoient pas plus ménagés. Enfin, consentant à me suivre, il descendit après moi. Lirno embarrassé, se présenta pour m' arrêter par ses instances. Je lui ordonnai d' un ton absolu de ne pas ouvrir la bouche, et je fis retourner de

p72

même quelques-uns de mes gens qui se dispoient à m' accompagner. Nous gagnâmes le rivage, conduits seulement par deux matelots. Je ne prononçai pas un mot dans le passage, et Perés morne et pensif garda le même

silence. Il n' y eut de sa part ni de la mienne aucune marque d' attention et de politesse en sortant de la chaloupe. Nous avons pris terre à quelque distance de la ville. Je montrai à Perés le chemin que nous devions prendre. Mon dessein étoit de nous dérober à la vue du vaisseau. Il continua de me suivre sans me faire la moindre réponse. Nous arrivâmes à peu de distance, dans un lieu où nous commencions à nous trouver à couvert. Comme il n' avoit pû méconnoître mon dessein, il me pria d' arrêter avant que de nous engager plus loin, et me regardant d' un oeil où je voyois quelque apparence de joie contrefaite, il me demanda où je prétendois donc le conduire.

Cette fausse tranquillité me parut un nouvel outrage. Nous y touchons, lui dis-je. Un moment va décider qui de nous deux conduira l' autre au grand-maître ; mais je suis sûr, ajoutai-je, en affectant un ton aussi libre que le sien,

p73

que ce n' est pas vif que je lui serai livré par un traître. Je vis changer tout d' un coup son visage, et l' air de la plus profonde douleur prendre dans ses yeux la place de celui qu' il avoit affecté. ô dieu ! Qu' entend-je, s' écria-t-il, quoi, ce nom odieux à pû sortir deux fois de votre bouche ? Chevalier, reprit-il, avec moins d' émotion, je sacrifie tous mes ressentimens à l' amitié ; mais expliquez-moi donc d' où vient ce transport, et ce que vous méditez ici contre votre ami. Loin de me sentir adouci par cette modération, je n' y crus voir que l' insulte d' un homme qui se croyoit supérieur à moi par l' expérience des armes, et qui n' avoit différé si long-tems à s' expliquer que pour me faire sentir la confiance avec laquelle il se laissoit engager dans toutes sortes d' aventures. Cependant comme il s' étoit arrêté, et qu' il sembloit s' attendre que j' allois entrer dans quelque discussion, je le pressai encore d' avancer. Mais il se posta ferme dans le lieu où il étoit,

et commençant par mille noms tendres,
qui étoient prononcés avec une vive ardeur,
il me demanda ouvertement, si
j' étois bien résolu d' attaquer sa vie.
Quoique je crusse lire sur son visage

p74

une partie de ce qui se passoit dans son
coeur, il y avoit trop d' amertume dans
le mien, pour me trouver capable de
revenir tout d' un coup à la tranquillité
qu' il m' auroit fallu pour entrer dans
les explications qu' il paroissoit demander.
Celui qui m' a menacé de me trahir,
lui dis-je, a dû s' attendre à toutes les extrémités
de ma vengeance. Vous trahir !
M' interrompit-il : ah ! Chevalier, que
vous me connoissez peu. Et me rappelant
toute sa conduite depuis que nous
faisons profession d' être amis, il me
força de convenir dans moi-même quelle
n' avoit été qu' une suite continuelle
de sacrifices qu' il avoit faits à l' amitié.
Mais c' est vous, reprit-il avec douceur,
qui ne semblez occupé qu' à vous trahir
vous-même. J' ai employé mille fois
tout le droit que me donnoit une longue
familiarité, pour vous ouvrir les
yeux sur le tort que vous avez fait à
votre fortune et à votre gloire. Tant
que j' ai crû qu' il pouvoit être réparé,
je me suis consolé de l' inutilité de mes
soins. Votre retour à Malte me faisoit
mieux espérer de l' avenir, et quoique
la nécessité de mes affaires me rappelle
en Espagne, vous me voyez oublier
mes propres intérêts pour emporter la

p75

satisfaction d' avoir servi à rétablir les vôtres.
Ils peuvent l' être encore. Ils ne vous
obligent pas même d' abandonner cette
Helena qui vous est si chere. Combien
ne trouverons nous pas de voies pour
vous la conserver avec bienséance ?
Etes-vous le seul qui ayiez de l' attachement
pour une maîtresse ? On ne

s' en est offensé que par l' éclat des dernières circonstances. Vous êtes jeune, votre profession étoit récente ; quel scandale au milieu de Malte, et sous les yeux du grand-maître ! Mais votre retour, et quelques justes ménagemens, peuvent réparer toutes les impressions du passé. Qu' ai-je donc pû penser, continua-t-il, et quelle a dû être l' amertume de mon coeur, en vous voyant former une résolution insensée, dont la honte réjaillit également sur vous et sur moi ? Que dis-je ! Vous m' en avez parlé comme d' un projet invariable, et que vous étiez à la veille d' exécuter. Etoit-ce par des conseils et par de simples instances, que je pouvois espérer de vous ramener à la raison ? Vous me seriez peut-être échappé en touchant la terre. J' ai tenté de vous effrayer par ce qui m' est venu de plus terrible à l' esprit ; et si je ne suis point capable de

p76

vous trahir, je ne vous dissimule point encore que je le suis de tout entreprendre pour vous empêcher de courir à votre perte. J' avois eu le tems de réfléchir pendant ce long discours sur des motifs si nettement exprimés ; et le souvenir des obligations que j' avois à Perés, agissant aussi vivement sur mon coeur que ses explications présentes, je revins assez de mon emportement pour sentir ce que je devois à son amitié. Cependant un reste de fierté ne me permettant pas de lui laisser voir ce changement, je lui demandai seulement, en baissant les yeux, quels étoient donc ces moyens qui lui paroissoient si sûrs, pour me rétablir dans l' esprit du grand-maître en conservant Helena. Etes-vous capable, me répondit-il, de reprendre assez de confiance à mon amitié pour m' en abandonner le choix et la conduite ? Je parus balancer à cette question ; mais honteux à la fin de ne pas répondre aux sentimens d' un homme, dont la droiture et la générosité m' étoient si bien connues, j' écartai en un moment tous les nuages

qui me couvroient encore le coeur. Perés,
lui dis-je, en me jettant à son cou
pour l' embrasser, je serois indigne de

p77

l' air que je respire, si je ne vous croyois
pas le plus fidèle et le meilleur de tous
les amis. Je ne vous ai que trop outragé
par mes défiances. Venez, je me livre
à vous, et je vous abandonne ma
vie et mon honneur, si vous me conservez
Helena. J' étois touché jusqu' aux
larmes de mille mouvemens qui s' étoient
élevés dans mon coeur. Il ne désira point
d' autre marque de ma sincérité, et m' embrassant
à son tour avec cette noblesse
qui donnoit de la dignité à ses moindres
actions, il me confessa que je l' avois
mis à la plus rude épreuve où il eût jamais
vû son courage.

Nous retournâmes sur le champ au
vaisseau. Il m' expliqua en marchant
quelles avoient été ses vûes lorsqu' il
avoit pris le parti de m' accompagner jusqu' à
Malte. Il ne falloit pas douter, me
dit-il, que l' opinion que les trois chevaliers
auroient répandu de mon apostasie
n' eût achevé de me perdre dans
l' esprit du grand-maître, et la prudence
ne me permettoit pas de reparoître
à Malte sans précautions. Aussi avoit-il
approuvé l' ordre que j' avois donné à
Lirno de s' arrêter dans l' isle de Gorze.
J' y pouvois demeurer sous quelque déguisement,
tandis qu' il se rendroit à la

p78

cour, où il se promettoit que son témoignage
et celui de tous ses gens,
suffiroient pour dissiper les plus noires
imputations. à l' égard d' Helena, il me
proposa de la lui confier, pour la mettre
pendant quelques semaines dans un
couvent. Sa pensée étoit, qu' en me
voyant arriver sans elle, on perdroit
aisément le souvenir d' une galanterie
passagere, et qu' après avoir satisfait pendant

quelque tems aux apparences, il me seroit facile de la tirer de sa retraite, soit pour entreprendre avec elle quelque nouveau voyage, soit pour l' entretenir à Malte avec plus de décence et de discrétion.

Je sentis renaître toutes mes peines à la proposition d' abandonner Helena. Cependant j' étois trop avancé pour faire à Perés un outrage plus sensible que jamais, en lui marquant de la défiance. Je résolus de ne pas mettre de reserve à mon consentement, et je conçus qu' en effet ses vûes pouvoient avoir tout le succès qu' il me faisoit espérer. D' ailleurs le zèle que je connoissois à Lirno pour mon service, étoit une autre raison qui pouvoit soutenir ma foiblesse, et s' il faut le confesser à ma honte, je pensai d' avance à mettre ce corsaire dans ma confiance.

p79

Notre absence avoit été si courte que les gardes du port n' ayant point encore eu le tems de nous venir reconnoître, Perés me conseilla de me faire conduire vers eux avant leur arrivée, et de me faire passer pour un étranger qui avoit demandé d' être mis à terre, en passant à la vûe de l' isle. Il me laissa le soin de composer quelque histoire qui rendit cette imagination vraisemblable, et me priant de lui renvoyer sur le champ la chaloupe, il se promit de reprendre le large avant qu' on pût se procurer assez d' informations pour deviner qui j' étois. Je ne partis néanmoins qu' après avoir communiqué notre projet à Helena. Elle n' y consentit qu' avec un ruisseau de larmes. Lirno, que j' admis à cet entretien, me renouvela ses sermens. Enfin, je quittai le vaisseau en faisant souvenir Perés, que je croyois faire plus pour lui par cet excès de confiance, que je n' avois fait par tous mes services, et qu' il n' avoit fait lui-même, par des preuves si constantes de la plus généreuse amitié. Il me fut aisé de prendre le nom que je voulus choisir, et de donner la couleur

que je crus la plus favorable à mon
aventure. Les gardes du port s'empresserent

p80

peu pour reconnoître le vaisseau
lorsqu' ils le virent retourner vers la mer.
Je demurai dans l' isle avec deux de
mes gens, dont le courage et la fidélité
étoient à l' épreuve. Je satisfis, sans
affectation, à toutes les questions du
commandant, et feignant d' avoir besoin
de quelques jours de repos avant
que de passer à Malte, j' eus la liberté
de me retirer dans une hôtellerie. J' y
entraï, avec une espèce de négligence,
qu' on porte dans un lieu où l' on se croit
absolument inconnu. Cependant, au
premier pas, je me sens étroitement embrassé ;
et mes yeux me font reconnoître
le commandeur Junius. Je lui rendis
ses caresses, avec mille marques de
la joie que j' avois de le revoir. Mais
l' ayant conjuré aussi-tôt de ne pas prononcer
mon nom, et de feindre qu' il
me connoissoit pour un officier françois,
je fus aussi surpris qu' il le paroissoit,
de m' entendre demander la même
grace, et dans des termes beaucoup
plus pressans que les miens.
Nous passâmes aussi-tôt dans une
chambre écartée, et notre empressement
fut égal pour apprendre les aventures
qui en produisoient une si étrange.
Je ne lui appris des miennes,

p81

que ce que je n' espérois pas de pouvoir
lui cacher. Il admira la ressemblance
de nos destinées, et s' ouvrant avec
moins de reserve, il m' apprit les tristes
événemens qui l' avoient précipité du
trône dans une hôtellerie de l' isle de
Gorze.
Après nous avoir quittés dans le golfe
de Colochine, il s' étoit approché de
sa côte avec plus de précaution que la
première fois. Le rivage étoit rempli

de gens armés, que la nouvelle de son arrivée et l'attente de son retour y avoit assemblés. L'ardeur de régner lui avoit fait mépriser le péril. Il s'étoit offert à cette multitude, qui l'avoit reçu comme son maître. C'étoient ses plus zélés partisans, que le seul bruit de son nom avoit excités à le servir. Il s'étoit mis à leur tête, et se faisant accompagner jusqu'à son palais, il y avoit tenu conseil avec l'élite de la troupe, sur ce qu'il avoit à craindre de son rival. Quelque zèle qu'il trouvât dans son parti, il avoit compris que son absence ayant refroidi la plus grande partie de la nation, il ne devoit pas espérer que ceux qui s'étoient attachés au nouveau roi, abandonnassent facilement ses intérêts. Cependant comme il n'y avoit que le

p82

courage et la fermeté qui pussent réparer ses affaires, il avoit pris le parti de se présenter au camp que son rival avoit laissé près de la ville, au risque d'être accablé tout d'un coup par le nombre. Il y avoit été reçu avec des acclamations qui l'avoient animé, et voyant environ trois mille hommes sous ses ordres, il n'avoit pas douté qu'à mesure qu'il s'avanceroit vers l'usurpateur, son armée ne grossit, par la jonction d'une infinité de volontaires. Au milieu de sa marche, et dans le tems qu'il comptoit plus que jamais sur son entreprise, le pere de la maîtresse qu'il avoit entretenue long-tems pendant son règne, le joignit à la tête d'une troupe nombreuse qu'il avoit rassemblée pour le servir. Il lui demanda un moment d'entretien, dans lequel il le pressa de lui déclarer les sentimens qu'il conservoit pour sa fille. Et ne balançant point à lui faire connoître ses intentions, il lui promit que s'il se déterminoit à prendre sur le champ la qualité de son gendre, il alloit réunir en sa faveur tous ceux que les intrigues de l'usurpateur avoit détachés de son parti. Junius se fondant trop sur le zèle de ses gens, avoit rejeté une proposition qui ressembloit

trop à la contrainte. Ses idées de célibat, qu' il regardoit comme un engagement indispensable, et sa propre inclination qui ne le portoit point au mariage, lui avoit fait répondre avec trop peu de ménagement au maniole, qu' un sujet ne faisoit point de compositions si hautaines avec son souverain. Le fier grec n' avoit point attendu d' autre explication pour se retirer, et par quelque pratique qui étoit demeurée inconnue à Junius, il avoit entraîné après lui non-seulement sa propre troupe, mais encore celle qui s' étoit réunie avec tant de zèle sous les enseignes du malheureux monarque. Se trouvant donc abandonné de tous ses gens, et trop heureux, sans doute, de n' être pas livré à son rival, il demeura dans l' embarras de chercher un chemin pour fuir. L' idée qui lui restoit de notre projet d' Albanie, le fit tourner de ce côté-là ; mais ce ne fut qu' avec des peines continuelles et d' affreux dangers, qu' il surmonta les obstacles qui s' opposèrent à son passage. Enfin, lorsque l' ignorance du pays, et la crainte d' être arrêté, lui faisoient désespérer de pouvoir traverser les montagnes, il tomba dans les mains de quelques brigands, qui le forcerent de

s' engager dans leur profession. La nécessité de défendre sa vie plutôt que l' envie de se faire honneur de son courage, lui fit faire quelques actions si déterminées, qu' elles le firent considérer de ses nouveaux compagnons. Il crut ne rien risquer à leur déclarer qui il étoit, et cette connoissance redoublant en effet leur zèle, il reprit l' espérance de remonter sur le trône avec leur secours. Elle n' étoit pas fondée sur le nombre ; mais connoissant le caractère des manioles, il se persuada qu' il lui suffiroit de paroître avec quelques troupes pour ranimer son parti.

Il retourna plein de confiance par les chemins qu' il avoit parcourus avec tant de frayeur. Mais la fin de son règne étoit décidée. Son malheur lui fit rencontrer l' usurpateur à la tête de son armée. Il fut enveloppé avec tant de diligence, que n' ayant pû se sauver par la fuite, il demeura prisonnier avec tous ses gens. L' infortuné Junius se crut à la dernière heure de sa vie ; et son rival ne l' eut pas plutôt reconnu, que dans le ressentiment qu' il conservoit de ses dernières entreprises, il parut disposé à prononcer l' arrêt de sa mort. Cependant il se fit un mouvement parmi

p85

les maniototes en faveur d' un homme qui loin de les avoir offensés, s' étoit fait aimer de toute la nation pendant son règne. Sans penser à le rétablir dans ses droits, on résolut de le dérober du moins à l' injuste haine de son rival ; et les principaux chefs s' étant unis pour demander sa vie et sa liberté, l' obtinrent d' autant plus facilement, qu' une prière de cette nature renfermoit une menace dont le sens n' étoit pas incertain. Junius fut non-seulement arraché à la mort, mais par une suite des mêmes sentimens, les maniototes prirent la résolution de le renvoyer comblé de bienfaits. Le nouveau roi n' ayant osé s' y opposer, on le conduisit à Maina avec toutes sortes d' honneurs, et l' on équipa un vaisseau pour le transporter dans l' isle de Gorze, où il souhaitoit de se rendre avant que de retourner à Malte. Son dessein étoit le même que le mien ; c' est-à-dire, que n' osant se présenter à la cour du grand-maître sans avoir détruit les accusations injurieuses dont on avoit noirci son honneur et sa religion, il avoit voulu se mettre en état de faire sa paix dans l' éloignement. Mais à peine son vaisseau s' étoit-il écarté du rivage, qu' un jeune maniotote, qui sans être connu de

p86

l' equipage, avoit été reçu à bord en qualité de passager, avoit demandé à l' entretenir en particulier. Sa surprise l' avoit beaucoup emporté sur sa joie, en reconnoissant sa maîtresse, qui s' étoit revêtue d' un habit d' homme pour le suivre. Quoiqu' il eût toujours marqué pour elle un attachement fort vif, la résolution où il étoit de retourner à Malte, s' accorderoit mal avec un engagement dont il craignoit mille suites facheuses. Le bruit s' étant répandu depuis long-tems qu' il étoit marié, c' étoit le confirmer, que de revenir accompagné d' une femme, dont il ne pourroit se dispenser de prendre soin. Toutes ces idées lui avoient fait mettre beaucoup de froideur dans l' accueil qu' il avoit fait à cette fidèle maîtresse. Cependant ne voyant aucun moyen de s' en défaire, et la présence d' une femme aimable ayant peut-être ranimé tous ses sentimens, il s' étoit déterminé à la recevoir, et il l' avoit à Gorze avec lui. La réserve avec laquelle je m' étois d' abord expliqué sur ma situation fut bien-tôt dissipée par des ouvertures si sincères. Je ne pus cacher à Junius, que mes peines, mes inquiétudes, mes craintes, étoient de la même nature que les

p87

siennes ; enfin, qu' il ne falloit qu' un même nom pour deux histoires si ressemblantes. Le seul avantage qu' il avoit sur moi, étoit d' être arrivé depuis huit jours, et d' avoir déjà fait quelques démarches dont il avoit reçu beaucoup de satisfaction. Cependant comme il étoit aussi inconnu que moi dans l' isle de Gorze, et que se servant du ministère d' un italien fidèle qu' il avoit adressé à quelques uns de ses anciens amis, il avoit feint d' être demeuré en Sicile, d' où il envoyoit son messenger à Malte, la diligence de cet agent n' empêchoit point qu' il ne fût obligé de différer quelque tems à le renvoyer avec les explications qu' on lui avoit demandées, pour donner de la vraisemblance à son éloignement.

Ces explications, que le grand-maître avoit lui-même exigées, regardoient un certain nombre de chefs où l' on réduisoit toutes les accusations formées contre Junius, et sur lesquels on vouloit qu' il se purgeât avant que de s' approcher de l' isle. On demandoit s' il étoit vrai qu' il fût marié à Maina, qu' il y eût formé un serrail, qu' il eût embrassé le mahométisme, et qu' il eût entretenu une étroite alliance avec la porte. Son innocence étant aisée à prouver

p88

sur les trois premiers articles, il n' étoit embarrassé que pour le quatrième ; mais comme c' étoit le plus foible, et qu' il se croyoit assez excusé par les nécessités de son gouvernement, il se flattoit que sa composition deviendroit fort aisée.

Je n' avois pas une si bonne opinion de la mienne. Junius même, qui se souvenoit de l' éclat que mon amour avoit fait à mon départ de Malte, ne pût se persuader aussi facilement que Perés, que le grand-maître fermât jamais les yeux sur un commerce qu' il avoit condamné avec tant de hauteur. Il me fit naître tant de craintes, que mille fois je me repentis de m' être livré avec si peu de précautions. J' attendis tous les jours des nouvelles, avec une impatience qui me rendoit la vie insupportable. Enfin, je vis arriver Lirno, mais dans une chaloupe ; et quoiqu' en entrant au port il affectât un air tranquille, pour déguiser son trouble aux spectateurs, je remarquai qu' à mesure que nous nous écartions de ceux qui pouvoient nous observer, il prenoit une phisionomie plus sombre et plus embarrassée. Je ne serois pas ici, me dit-il à la fin, si je n' avois cherché que ma sûreté ; et quoique j' aie

p89

fait l' action d' un homme d' honneur,

je ne me crois pas fort à couvert de la vengeance de votre ordre. J' ai tué les trois chevaliers qui vous ont noirci dans l' esprit du grand-maître. à peine ai-je eu le tems de me jeter dans ma chaloupe, et si je puis espérer d' être ici tranquille, ce ne peut être que par la témérité que j' ai eue de risquer le passage. On ne me soupçonnera point de m' être exposé à la mer avec deux matelots ; et si l' on me cherche, ce sera sans doute dans l' isle de Malte. Personne, en effet, ne s' étoit imaginé, en le voyant arriver au port, qu' il vînt de plus loin que de quelques maisons qui étoient au bord de la mer, et l' on ne s' étoit point arrêté à examiner s' il étoit étranger. Le récit de son aventure m' apprit toutes les obligations que j' avois à son zèle. Il n' avoit pas quitté de vûe Helena jusqu' au moment où Perés l' avoit placée dans un monastère, et cette entreprise s' étoit exécutée avec une discrétion pour laquelle je leur devois une reconnoissance presque égale. Mais quoiqu' il n' eût point d' autre commission, et qu' il laissât à Perés le soin de me justifier à la cour, il étoit fort bien entré dans mes intérêts, en publiant dans divers

p90

endroits de la ville, tout ce qu' il avoit crû propre à détruire les bruits qu' il y trouvoit répandus. Apprenant que les trois chevaliers continuoient de me noircir, et qu' ils prenoient même droit de mon absence pour ruiner ce que Perés avoit déjà fait en ma faveur, il avoit employé la récrimination contr' eux, en s' emportant beaucoup contre la lâcheté qu' ils avoient eûe de m' abandonner, et en leur reprochant, comme un vol, l' autorité qu' ils s' étoient attribuée sur mon vaisseau. Leur passion pour les dames turques n' avoit point été oubliée ; et saisissant peut-être mieux que moi la vérité de leur aventure, il n' avoit pas balancé à faire passer leur départ précipité pour un effet de leur ressentiment, et leurs accusations pour une basse vengeance de la froideur avec

laquelle j' avois souffert qu' on refînt leurs maîtresses. Il fut impossible que ces déclamations demeurassent long-tems inconnues aux trois chevaliers. Ils en parlerent avec la supériorité qu' ils se croyoient sur un homme dont ils connoissoient la profession. Mais ne cherchant qu' un prétexte pour leur faire une querelle ouverte, il se fit rendre témoignage, par diverses personnes, de

p91

quelques termes injurieux qui leur étoient échappés contre lui, et c' en fut assez pour le porter à leur faire un défi. Quoiqu' il les fit appeler séparément, le lieu qu' il leur marqua fut le même, et la distance du tems ne fut que d' une demie heure. Ils se trouverent successivement au rendez vous, et Lirno eut le bonheur de les tuer tous trois. Cependant son courage auroit eu peu d' utilité pour ma justification, si l' un d' eux n' eût conservé assez de vie pour demander les secours de la religion. Lirno avoit appelé quelques passans, sur qui il s' étoit reposé de ce soin, tandis que prenant un chemin écarté pour se dérober aux poursuites, il avoit gagné son vaisseau. Il y avoit confié son aventure à ses gens, qui avoient presqu' autant d' intérêt que lui à cacher sa fuite ; et dans l' impossibilité de mettre aussi-tôt à la voile, il étoit descendu dans la chaloupe avec deux matelots, qui avoient risqué leur propre vie pour l' amener dans l' isle de Gorze.

Il ignoroit quelles avoient été les dispositions du chevalier qu' il avoit laissé mourant, et se reprochant même le mouvement de compassion qui l' avoit porté à lui envoyer du secours, il regrettoit

p92

de ne l' avoir point achevé. Mais quoique je ne pénétrasse pas plus que lui les avantages que je devois tirer de cet

incident, et qu' il me semblât au contraire,
que s' il avoit quelque chose à redouter,
ce n' étoit que de la déposition
de l' ennemi qu' il avoit épargné, je condamnai
un regret qui blessait l' humanité,
et je l' accusai de deshonorer, par
un reste de férocité, la noblesse que je
remarquois d' ailleurs dans le fond de
son caractère. Sans me réjouir de la mort
de mes ennemis, qui me dispensait néanmoins
d' exposer quelque jour ma vie
pour tirer raison de leur injustice, je
lui demandai ce que Pérès avoit fait
pour moi. Il l' ignoroit, et les explications
que ce cher ami avoit eûes avec
le grand-maître, étoient encore secrètes ;
mais il avoit sçû, comme le public,
que mon vaisseau, qu' il avoit redemandé
en mon nom, lui avoit été rendu dès
le jour qui avoit suivi son arrivée.
Junius, que je ne fis pas difficulté
d' appeler à notre conseil, admira beaucoup
la hardiesse et la fidélité du corsaire.
Connoissant néanmoins avec quelle
sévérité le duel est défendu à Malte,
il lui auroit conseillé de recommencer
plutôt à confier sa vie aux flots, pour

p93

gagner, à toutes sortes de risques, l' Italie
ou la Sicile, que de demeurer exposé
à des recherches qu' on pousseroit
infailliblement jusques dans l' isle de
Gorze, lorsqu' on les verroit inutiles à
Malte. Mais le rusé corsaire se reposait
sur ses gens, à qui il avoit recommandé
de le venir prendre dès la nuit
suivante. Comme il étoit résolu de partir
aussi-tôt, il me pria de lui marquer
quelque lieu où il pût me rejoindre,
dans le désir où il étoit de s' attacher
constamment à mon service. Je ne pouvois
rassembler trop de gens braves et
fidèles. Ainsi quoique je ne visse point
assez clair dans l' avenir pour compter
sur mes propres desseins, le seul desir
de me conserver les droits qu' il m' accordoit
sur lui, me fit nommer le port
de Messine, où je pensois à me rendre au
commencement du printems.
Il me demanda aussi mes ordres pour

la dépouille de Dom Antonio. Cette question m'embarrassa. Quoique je n'y prétendisse aucune part, j'avois quelque peine à m'expliquer sans la participation de Perés ; et si quelqu'un devoit profiter d'un si riche butin, c'étoit lui sans doute, après tant d'infortunes et de pertes que la haine d'Antonio lui

p94

avoit causées. Cependant je crus devoir juger de ses sentimens par les miens, ou plutôt j'avois trop de preuves de sa générosité pour ne pas prévoir qu'il dédaigneroit une proie dont il n'auroit l'obligation qu'au malheur d'autrui. Notre principe avoit toujours été de nous enrichir, s'il étoit possible, aux dépens de nos ennemis, mais les armes à la main, et par les voies dont ma profession me faisoit un devoir contre les infidelles. Après quelques réflexions, je pris donc le parti d'abandonner à Lirno les richesses dont il m'offroit la disposition ; et dans le dessein où je le voyois de me servir, je ne doutai point qu'elles ne tournassent à mon avantage, par l'usage qu'il en feroit pour s'équiper mieux et pour augmenter ses forces. Il admira mon désintéressement, et ce fut un nouvel aiguillon pour son zèle. En considérant, pendant le reste du jour, la situation de ma fortune, et les fondemens de mes espérances, il me vint mille regrets de me séparer d'un homme, dont le secours pouvoit m'être à tous momens nécessaire ; et peut-être eûs-je encore la foiblesse de me repentir d'avoir abandonné mes affaires à la conduite de Perés. L'amour m'échauffant

p95

plus que jamais, je faisois réflexion que dans les sentimens que je connoissois à mon ami je ne pouvois être excusé d'imprudence, puisqu'autant qu'il étoit porté à favoriser ma passion,

s' il trouvoit le moyen de la concilier
avec mon devoir, autant je devois craindre
qu' il ne se joignît lui même au
grand-maître pour la combattre, et
pour m' en arracher l' objet, s' il se persuadoit
une fois qu' elle étoit incompatible
avec ma fortune et mon honneur.
J' étois si troublé de cette imagination,
que dans plusieurs momens j' aurois volontiers
fait avertir Helena de repasser
dans l' isle de Gorze, et je serois parti
sur le champ avec elle et Lirno pour
fuir à jamais tous les ennemis de mon
bonheur et de mon repos. Vers le milieu
de la nuit, Lirno qui avoit marqué
cette heure à ses gens, et qui pensoit
à les aller joindre à l' entrée du port,
se leva pour me dire le dernier adieu.
Les tourmens de mon coeur redoublerent
si vivement à cette séparation, que
je ne pouvois lui permettre de me quitter.
Je l' arrêtai pour lui répéter cent
fois mes derniers ordres, et j' étois encore
dans un combat d' autant plus difficile
à soutenir, que je m' efforçois en

p96

même tems de cacher mes agitations,
lorsque nous fûmes avertis qu' il entroit
un vaisseau dans le port. Lirno allarmé,
s' imagina que c' étoit le sien, et que
ses gens ayant mal compris ses ordres
alloient l' exposer à quelque danger par
leur imprudence. Mais nous ne fûmes
pas long-tems dans cette inquiétude.
Etant allé moi-même au port, la première
personne que j' y apperçus fut
Perés. Il me reconnut aussi dans l' obscurité,
et m' embrassant sans précaution,
il me parut affecter de lever la voix pour
me faire connoître par mon nom. Je lui
fis remarquer aussi-tôt son imprudence ;
mais recommençant avec la même affectation,
il me fit juger aisément qu' il
m' apportoit d' heureuses nouvelles.
Vous êtes libre ici, me dit-il enfin,
et vous le serez à Malte quand il vous
plaira d' y retourner. Le grand-maître
oublie les anciens sujets de plainte, et
rend justice à votre innocence sur les
dernières accusations. Enfin, vous pouvez

réparoître à la cour avec toutes vos
espérances. Quelque joie que je ressentisse
de ce discours, je l' interrompis pour
lui demander ce qu' il avoit fait d' Helena.
Elle est dans un couvent, reprit-il,
avec tout l' agrément et toute la sûreté

p97

que vous pouvez désirer ; mais sa
santé ayant souffert quelque altération
par les fatigues de nos voyages, elles
s' est trouvée assez mal dès le lendemain
de notre arrivée. C' étoit empoisonner
ma joie. Je ne voulois pas différer un
moment à partir, et j' accusois déjà Perés
de l' avoir abandonnée dans cette situation.
Mais reprenant un ton plus grave ;
je me reproche, me dit-il, de ne
vous avoir pas caché sa maladie ; et je
n' y aurois pas manqué, si je ne vous
avois crû capable d' un peu de modération.
Il m' assûra qu' il n' y avoit rien
qui dût m' allarmer pour sa vie ; mais
quand le danger auroit été plus grand,
ajouta-t-il, je devois considérer que je
ne pouvois lui procurer des secours
ouverts, ni donner des marques éclatantes
de l' intérêt que je prenois à sa santé,
sans ruiner tout ce qu' il venoit de
faire heureusement pour me rétablir
dans l' esprit du grand-maître. Il me
rappella ce que je lui avois promis, et
ce que je me devois à moi-même. Enfin,
m' ayant répété avec serment, que
la vie d' Helena ne couroit aucun danger,
il me déclara que dans la crainte
où je le mettois de me voir trahir mes
propres intérêts par quelque indiscretion,

p98

il exigeoit de mon amitié que je
demeurasse à Gorze jusqu' au rétablissement
de ma maîtresse.
Quoique je ne pusse rien lui refuser
après le nouveau service qu' il venoit
de me rendre, je me flattai de le faire
changer de pensée, en lui promettant

toute la modération qu' il désiroit. Le commandant, auquel il fut conduit, nous auroit gênés par ses politesses, si nous ne l' avions priés de nous laisser libres pendant le reste de la nuit. Je n' oublois pas que Lirno avoit besoin de notre secours pour réjoindre ses gens, et Perés qui les avoit rencontrés à quelque distance du port, lui conseilla de ne pas perdre un moment pour regagner son vaisseau. Il nous raconta, néanmoins avant son départ, dans quelles dispositions il avoit laissé la cour. Le chevalier à qui Lirno avoit procuré de l' assistance après l' avoir blessé mortellement, s' étoit crû obligé en expirant d' expliquer les motifs qu' il avoit eus avec ses compagnons, pour me noircir par une imputation à laquelle il confessa qu' ils avoient trouvé peu de vraisemblance. La cause de leur ressentiment étoit celle que Perés s' étoit imaginée. Après avoir souffert impatiemment dans

p99

notre navigation, que nous eussions paru condamner leurs prétentions sur les trois dames turques, ils avoient perdu toute mesure en nous voyant résolus à Trina de ne rien entreprendre pour la liberté de trois femmes, dont les intérêts n' avoient rien de commun avec les nôtres. Dès ce moment nous étions devenus leurs ennemis, et s' ils avoient attendu si long-tems à se déclarer, ce n' avoit été que pour chercher un prétexte à la fuite qu' ils méditoient. Ils avoient saisi le premier, sans l' approfondir ; et le désir de s' avancer s' étant joint au mouvement de la vengeance, ils s' étoient flattés qu' en arrivant à Malte ils obtiendroient facilement du grand-maître, la possession d' un vaisseau qu' ils auroient comme sauvé des mains des infidèles. Ils avoient été trompés dans cette espérance, car mon vaisseau avoit été confisqué au profit de l' amirauté ; mais leur dépit croissant par ce mécompte, ils avoient continué de s' emporter avec plus de chaleur contre l' apostasie qu' ils m' avoient attribué. Perés

n' ayant pas fait éclater son dessein en arrivant, ils avoient pris droit encore du silence qu' il gardoit avec tout autre que le grand-maître, pour répandre

p100

sourdement qu' il n' auroit point eu tant de modération s' il n' étoit venu plaider la cause d' un coupable ; et le témoignage du corsaire et de mes gens n' avoit passé dans leur bouche que pour une apologie mandiée. Cette confession du chevalier ne fut d' abord qu' un acte secret de religion ; mais le prêtre qu' on avoit appelé pour l' entendre lui fit une loi indispensable de la rendre publique, en la répétant devant plusieurs témoins. Elle fut rapportée au grand-maître avec toutes les circonstances qui pouvoient lui donner du poids. Son penchant le portant déjà à se laisser persuader par le témoignage de Perés, dont il connoissoit la droiture et l' honneur, il déclara non-seulement qu' il étoit convaincu de mon innocence, mais qu' il croyoit les trois chevaliers justement punis. Cependant il n' avoit pas trouvé moins étrange qu' un corsaire eût osé pousser si loin la hardiesse, et l' ordre de l' arrêter avoit été publié à son de trompe dans toutes les parties de l' isle, d' où l' on ne pouvoit s' imaginer qu' il fût parti, tandis qu' on voyoit encore son vaisseau dans le port.

Ainsi Lirno se trouvoit le réparateur de ma réputation, et Perés m' exhorta

p101

à lui rendre toute la reconnoissance que je lui devois à ce titre. Ce fut un motif aussi puissant que sa générosité pour lui faire approuver le parti que j' avois pris d' abandonner toute la dépouille d' Antonio à ce fidèle corsaire. Nous prîmes soin de le faire conduire avant la fin de la nuit jusqu' à son vaisseau. Je l' assûrai en le quittant que j' oublois sa

naissance et sa profession, pour ne considérer en lui qu' un des plus braves hommes du monde ; et formant d' autres vûes sur son attachement, je le fis souvenir du rendez-vous que je lui avois donné à Messine.

Dans la nécessité de commencer par les intérêts les plus pressans, Perés n' avoit encore donné à Junius que les marques ordinaires de la joie qu' on sent de retrouver un ami. Mais en apprenant ses aventures et les raisons qui l' arrêtoient à Gorze, il ne douta point que nous ne pussions tous deux nous rendre utiles à sa justification. Cependant une autre réflexion lui fit dissimuler cette pensée. Dans le dessein qu' il avoit formé de me faire passer quelques jous de plus à Gorze, il crût que la compagnie de Junius seroit un motif de plus pour m' y faire consentir. Il le prit à l' écart

p102

pour lui communiquer ses vûes, et l' ayant engagé à s' unir à lui, ils réussirent de concert à me faire promettre que je différerois huit jours à me rendre à Malte. Il sembloit dans cette conduite que Perés pénétrât l' avenir, et qu' il vît clairement tous les effets qu' il devoit attendre de sa prudence.

Il retourna lui-même à la cour, non-seulement pour me satisfaire par les soins que je le priai d' aller prendre d' Helena, mais pour commencer à servir Junius sans l' avoir averti de son dessein. Son absence ne surpassa point le terme qu' il m' avoit fixé. J' employai tout le huitième jour à l' attendre sur le rivage. Junius, qui gardoit moins de ménagement depuis les nouvelles qu' il avoit reçûes, n' avoit pas fait difficulté de m' accompagner, et quoiqu' il ne s' attendît à rien moins qu' au bonheur qu' on lui venoit annoncer, la seule amitié lui faisoit partager mon impatience. Enfin, Perés s' offrit à nos yeux. Le vent n' avoit jamais été si favorable à mes désirs. Le vaisseau fut au port en un instant, et Perés sautant sur le rivage nous apprit dès les premiers mots, à Junius que

sa paix étoit faite avec le grand-maître,
à moi qu' Helena étoit parfaitement
rétablie.

p103

Cher ami ! M' écriai-je avec transport,
ma vie suffira-t-elle pour m' acquitter de
tant de bienfaits ? La reconnaissance de
Junius n' éclatant pas avec moins d' ardeur,
il eut peine à suffire à nos caresses
et à nos embrassemens. Il n' y avoit
plus d' obstacles qui pussent retarder notre
départ. La maîtresse de Junius fut
amenée sur le champ au vaisseau, et Perés
qui n' ignoroit point quelles étoient
de ce côté-là les craintes de Junius,
le soulagea encore, en lui permettant
de loger cette femme avec son espagnole,
et de se faire passer pour son
amant. Nous revîmes Malte avec des
emportemens de joie. Il n' auroit manqué
à mon bonheur que de trouver Helena
sur le port, et de lui voir ouvrir
les bras pour m' y recevoir. Mais Perés,
quoique rassûré contre l' impatience qui
m' avoit fait rompre toutes mesures pendant
sa maladie, m' avoit fait promettre
encore que je serois du moins quinze
jours sans entreprendre de la voir ; et
la nécessité de prendre l' air pour se rétablir,
étoit un prétexte si naturel, qu' on
ne pouvoit trouver étrange qu' elle sortît
alors de son couvent. Vous la verrez
ainsi par intervalles, me dit-il, et
si vous êtes capable de quelque modération,

p104

vous déroberez votre intrigue
aux yeux de tout le monde jusqu' au
moment de votre départ. Il viendra un
tems, ajouta-t-il, où la longueur de ce
commerce formera une espèce de prescription
qui le fera respecter ; sur-tout
si vous le soutenez sans désordre, et si
vous continuez d' ailleurs de vous attirer
une juste considération par vos services.
Je lui demandai s' il avoit entendu

parler de la Rovini. Elle étoit revenue à Malte, me dit-il, depuis la fuite de sa fille ; mais après y avoir attendu long-tems mon retour, elle avoit pris le parti de se retirer en Italie, où elle vivoit d' une petite pension de son ancien amant.

Perés avoit menagé notre reception avec tant de prudence, que loin d' être exposés à quelques reproches nous ne trouvâmes que de la bonté dans le grand-maître. Toute la cour étant entrée dans les mêmes dispositions, on évita de rappeler des souvenirs qui pouvoient nous chagriner, et les premiers jours de notre arrivée furent autant de fêtes, dont tout le monde sembloit partager sa joie. Junius eut la satisfaction de voir le secret de son intrigue bien établi par la complaisance

p105

de Perés, et son caractère lui promettoit beaucoup de tranquillité dans ses amours. J' ai connu peu d' hommes aussi simples dans les manières, et d' une si grande modération dans les sentimens. Soit goût naturel, soit qu' il eût acquis l' amour du travail sur le trône des maniotés, il se plaisoit à faire de ses propres mains jusqu' à ses habits et ses perruques ; de sorte que se livrant à cette occupation pendant une partie du jour, on n' étoit pas porté à s' imaginer qu' il passât l' autre avec une maîtresse. Perés qui avoit occasion de le voir plus particulièrement que moi, m' a raconté qu' il l' avoit surpris quelquefois dans son travail, et qu' ayant mis à la fin sa maîtresse dans le même goût, ils s' occupoient ensemble à coudre ou à tresser des cheveux.

J' anticipe sur mes aventures, car dans le tems que Junius jouissoit si paisiblement de ses amours, il s' étoit déjà fait une étrange révolution dans tous mes sentimens. Perés eut une peine extrême à m' assujettir aux bornes qu' il m' avoit prescrites, et les quinze jours que je lui avois accordés, me parurent d' une longueur qui me fit trouver la vie fort

ennuyeuse. Cependant comme il m' étoit

p106

permis de recevoir des lettres
d' Helena, et de lui faire rendre les
miennes, je me consolais par la douceur
de lui expliquer mes tendres sentimens.
Après avoir employé le jour dans
la société de mes amis, je me dédommageois
le soir de cette violence, en
me rendant proche de son couvent,
où je passois souvent la nuit entière à
penser au seul objet dont j' étois possédé,
à me figurer, au moindre bruit, que
c' étoit elle que j' entendois ; enfin, où je
faisois mes délices, de m' imaginer seulement
que je respirois le même air.
Cette vie, que je menai pendant quinze
jours, avoit augmenté l' ardeur de mes
sentimens jusqu' à me persuader qu' Helena
étoit l' unique bien pour moi. J' aurois
sacrifié pour elle ma vie et ma fortune.
En un mot, je me croyois à la
perfection de l' amour. Avec quelle chaleur
n' avertis-je point Perés que j' étois
à la veille du jour dont nous étions
convenus ? Combien ne lui fis-je pas
valoir ma fidélité et ma patience ? Vous
êtes satisfait, lui dis-je ; mais je ne vous
accorderois pas un quart d' heure de délai,
dût-il m' en coûter tout ce que j' ai
de cher et de précieux. Il ne chercha
point à reculer l' exécution de sa promesse.

p107

Helena étoit prévenue sur notre
rendez-vous. Le lieu qui s' offroit
naturellement étoit l' appartement de la
dame espagnole. J' y passai le jour entier,
quoiqu' Helena n' y dût être amenée
que vers le soir. J' étois plein d' elle,
je ne parlois que de ses charmes et des
transports que j' allois ressentir en la
voyant. Je priois le ciel d' annéantir les
heures qui retardoient son arrivée. Elle
parut enfin, ou plutôt apprenant qu' elle
montoit l' escalier, je commençois à

me précipiter vers la porte, lorsque
Perés l' ouvrit, et me présenta une jeune
personne qui fut absolument inconnue
pour moi. Je demeurai interdit, en
cherchant à quoi cette plaisanterie pouvoit
aboutir. Je voyois une fille de la
taille et de l' âge d' Helena ; mais j' avois
vû peu de visages qui m' eussent paru
aussi désagréables. Une peau difforme ;
les yeux louches, une blancheur fade
et dégoûtante. En fixant néanmoins mes
regards sur ce fantôme, je ne laissois pas
d' y démêler quelque chose qui ne m' étoit
point étranger. J' allois marquer mon étonnement
à Perés, et lui demander pourquoi
je le voyois sans Helena ; mais il
prévint ma question et mes plaintes : je
vous la rens, me dit-il, et vous n' avez

p108

pas eu plus d' empressement qu' elle
pour cet heureux moment. Sa maladie
l' a un peu défigurée, ajouta-t-il, et je
ne l' ai pas reconnue tout d' un coup.
Mais l' amour pénètre au travers de tous
les voiles, et vous reconnoissez sans
doute votre chere Helena. En réfléchissant
depuis sur ce discours, j' aurois
soupçonné Perés d' une cruelle ironie,
s' il ne m' avoit protesté avec mille sermens
que son intention étoit droite et
sincère. Quoiqu' il n' eût pas ignoré que
la maladie d' Helena avoit été la petite
verole, et qu' il me l' eût même appris
en partant de l' isle de Gorze, il n' avoit
pas sçû qu' elle eût été absolument défigurée
par ce cruel ennemi de la beaute,
et ce n' étoit que du même jour qu' il
s' en étoit instruit par ses propres yeux.
Pour moi, qui n' aurois pas été plus
abattu d' un coup de foudre, je demeurai
quelques momens à considérer l' objet
de ma tendresse, et je cherchois dans
ses traits quelques restes de l' image que
j' en conservois encore au fond du coeur.
Un froid inexprimable, qui me glaçoit
le sang à mesure que cette nouvelle figure
sembloit effacer l' autre, m' empêcha
d' ouvrir les bras pour l' embrasser.
Cependant la bienséance me porta enfin

à lui faire quelques caresses. Je m' assis près d' elle ; je tâchai de rappeler le souvenir de mes anciens sentimens, pour suppléer à ceux que mon coeur me refusoit. Helena ne s' apperçut pas tout d' un coup de cette altération. Elle n' attribua ma retenue qu' à la présence de nos témoins ; et quelques légers complimens qu' elle me fit sur le changement de son visage, lui parurent suffisans pour réparer toute l' impression qu' il avoit pû faire sur moi. Nous soupâmes avec nos amis, et je m' efforçai pendant le repas de me rendre maître du trouble qui croissoit continuellement dans mon coeur. On s' imagina qu' on n' avoit point de meilleur service à me rendre que de me laisser seul avec ma maîtresse. Je ne me refusai point à l' occasion, et quand une longue privation de toutes sortes de plaisirs n' auroit pas rendu ma sensibilité plus facile à renaître, les caresses passionnées d' Helena ne m' auroient pas permis de demeurer sans mouvement auprès d' elle. La nuit se passa dans un mélange d' indifférence et d' ardeur, auquel je n' ai point de nom à donner. Mais lorsque le jour vint m' apprendre encore mieux que la lumière des bougies,

ce qui me restoit à la place de ce que j' avois perdu, je ne pus résister au dégoût que je ressentis de ce spectacle. Je me tournai de l' autre côté, et feignant d' être pressé du sommeil, il n' y eut ni instances ni caresses qui pussent me faire quitter cette situation. Helena fut forcée de se lever par l' arrivée de nos amis, qui lui reprocherent sa paresse. Mais je continuai de garder la posture où j' étois, et fermant les yeux avec obstination, je persuadai à tout le monde que j' avois effectivement besoin de repos. Quelles étoient mes réflexions dans ces cruels momens ! Quoi ? Disois-je, une passion qui s' est fortifiée par tant d' épreuves et par une si longue durée,

un amour si tendre et si constant, pourroit
s' éteindre par un accident qui n' étoit
au pouvoir d' Helena ni au mien ?
Mais les plus justes reproches que j' étois
porté à me faire et que je croyois
mériter, n' empêchoit pas que je ne sentisse
au fond de mon coeur la vérité du
changement que je condamnois. Quelle
ressource contre une inconstance si peu
volontaire ? Je ne mettois point en délibération
si j' abandonnerois une maîtresse
que j' avois si tendrement aimée.

p111

Non, non, je ne serai jamais insensible
à son bonheur, disois-je ; j' emploierai
une partie de ma fortune pour assûrer
la sienne. Mais où trouver un remède
contre le dégoût qui m' a saisi ? Et me
rappelant tout ce que j' avois entendu
dire de la fidélité et de la constance,
je m' accusois de n' avoir pas assez compris
que l' amour doit être effectivement
sujet à changer lorsqu' il n' a pour objet
que des qualités extérieures qui dépendent
des accidens du hazard. Je me suis
rempli de la figure d' Helena, disois-je
encore ; je n' ai pas porté mon admiration
plus loin que les charmes de son
visage. Il falloit approfondir son caractère,
y démêler ce qui étoit capable
de flatter mon esprit et ma raison : j' y
trouverois peut-être aujourd' hui de quoi
me soutenir contre les funestes impressions
que son visage fait sur mes yeux.
Est-il trop tard, ajoutai-je ? Et pourquoi
ne ferois-je pas du moins cet essai ?
Je me crus assez fort de cette idée
pour commencer aussi-tôt mon entreprise.
Je me levai, avec la résolution
de me rapprocher d' Helena, pour étudier
son caractère, et tout ce que le
charme de mon amour et du sien m' avoit
empêché d' examiner dans un si long

p112

commerce. Je conçus qu' il me faudroit

tenir les yeux plus souvent fermés qu' ouverts ;
mais la vûe étoit-elle donc le
seul de mes sens dont je pusse espérer
du plaisir ? Comme ma maîtresse n' avoit
point encore de sujet déclaré de me
croire changé pour elle, ma présence
ne la gêna point, et mes moindres attentions
suffisoient au contraire pour
l' entretenir dans une erreur dont rien
ne sembloit propre à la faire sortir. Perés
fut le seul à qui je jugeai à propos
de m' ouvrir. Il m' écouta avec diverses
marques d' étonnement. Mais sans lui
laisser le tems de me répondre, je joignis
à cette confidence le dessein où
j' étois de rappeler mon coeur à l' amour
par une autre voie, et je le priai de m' aider
lui-même à découvrir dans Helena
toutes les qualités qui pouvoient me
faire oublier la perte de ses charmes.
Il me promit ses services, avec le même
zèle que je lui avois toujours trouvé
pour mon bonheur.
C' étoit un espoir chimérique dont je
me repaissois ; et Perés qui en jugeoit
mieux que moi, ne se dispensoit de
me déclarer son opinion que pour me
laisser le tems de m' en convaincre par
l' expérience. Outre qu' Helena n' avoit

p113

pas reçu de sa mere une éducation qui
eût été capable de former beaucoup ses
sentimens, et que toutes les perfections
de son ame se réduisoient à la douceur,
il sçavoit que si l' amour ne consulte pas
toujours les sens pour s' insinuer dans un
coeur, il est bien rare aussi qu' il s' en ouvre
l' entrée malgré eux ; c' est-à-dire,
que si la beauté n' est pas nécessaire aux
femmes pour se faire aimer, il faut du
moins qu' elles n' ayent rien de révoltant
pour les yeux et pour les autres sens.
Il prévit donc que mon dessein n' aboutiroit
qu' à me tourmenter par de vains
efforts, et peut-être le regarda-t-il comme
une espèce de réparation que je voulois
faire à ma maîtresse pour l' insulte
que je lui faisois en cessant malgré moi
de l' aimer.
L' application que j' apportai tous les

jours suivans à pénétrer le caractère
d' Helena, supposoit bien encore des
assiduités et des soins ; mais elle les trouva
si différens des marques ordinaires de
ma tendresse, qu' elle ouvrit bien-tôt
les yeux sur le changement de mon
coeur. Sa tristesse et ses larmes furent
d' abord les seuls interprètes de ses regrets.
Elle me regardoit d' un air consterné, sans
avoir la force, ni peut-être

p114

la hardiesse de se plaindre. Me voyant
sourd à cette sorte de reproche, elle
fit éclater enfin ses soupirs, et ce qu' elle
n' osa me dire à moi-même, elle prit le
parti de le confier à Perés. Quelque satisfaction
qu' il eût au fond du coeur de
me voir délivré du plus grand obstacle
qu' il eût toujours appréhendé pour
ma fortune et ma réputation, il ne refusa
point à la triste Helena les consolations
et les secours qu' elle sembloit
lui demander. En lui avouant que je
n' étois plus le même, il lui conseilla
d' employer pour se rétablir dans mon
affection, des voies indépendantes de la
beauté, telles que la douceur, la gayeté,
la complaisance ; et lui souhaitant
peut-être d' autant plus de succès qu' une
passion de cette nature n' étoit plus redoutable
pour mon honneur et ma sagesse,
il lui donna toutes les instructions qu' elle eût
pû recevoir du plus fidèle de ses amis.
Il m' avertit néanmoins de ce qu' il
avoit concerté avec elle. Loin de me
mettre en défense contre l' entreprise
d' Helena, je résolu de la seconder par
mes propres efforts, et j' y ajoutai tous
les motifs que je pouvois tirer de mille
sermens par lesquels je m' étois engagé

p115

à l' aimer toute ma vie. Inutile projet.
Je me faisois la violence de passer des
jours entiers près d' elle ; et sa présence,
qui avoit été long-tems un éguillon

si vif pour mes tendres désirs,
n'avoit plus de pouvoir que pour les
éteindre. Elle s'apperçoit d'un effet
si contraire à ses espérances. La gayeté
qu'elle affectoit et que Perés lui avoit
recommandée avec tant de soin, l'abandonnoit
alors malgré elle. Elle tomboit
dans un silence morne, qui me faisoit
connoître toute la force de ses agitations.
Mais je ne lui demandois pas
même la cause de son chagrin. Je craignois
également, et de m'engager dans
des discussions qui m'auroient trop embarrassé,
et de m'attirer ses plaintes,
que l'assiduité qu'elle me trouvoit encore
à la voir avoit jusqu'alors empêchées
d'éclater.
Cependant, il étoit impossible qu'un
orage si long-tems suspendu ne crevât
point avec beaucoup de violence. Je
passois une partie du jour, et souvent
des jours entiers, avec Helena ; mais je
n'y avois point passé une seule nuit depuis
la première. Mes caresses se réduisoient
d'ailleurs à des attentions vagues, telles
que je les avois pour la maîtresse

p116

de Perés, et pour celle de Junius. Elle
sentit trop vivement mon indifférence
pour ne se pas lasser d'une si longue et
si cruelle contrainte. Elle n'attendit pas
même que je fusse seul avec elle, parce
qu'elle avoit remarqué, sans doute,
que toute mon attention étoit à l'éviter.
Après avoir commencé par verser
un torrent de larmes, elle me demanda
dans la présence de Perés et de l'espagnole,
s'il étoit donc vrai que j'eusse
cessé de l'aimer, et que je m'en prisse
à elle de quelque altération que la maladie
avoit causée dans ses traits ? Cette
question, à laquelle je ne m'attendois
point, me jeta dans un embarras
beaucoup plus grand que le sien. Cependant
quand le désir de la ménager
auroit pû me rendre capable de recourir
à quelque détour, la honte d'employer
l'artifice et la dissimulation devant
Perés et son espagnole, qui connoissoient
le fond de mes sentimens,

suffisoit pour me forcer d' être sincère.
Ainsi, sans considérer si la dureté n' étoit
pas un autre crime, je répondis naturellement
que l' exécution de mes promesses,
ou si elle vouloit leur donner
un autre nom, que la fidélité de mes
sermens, n' étoit plus en mon pouvoir ;

p117

que mon coeur toujours capable des mêmes
sentimens ne souhaitoit rien avec
tant de passion que de les exécuter ; mais
qu' il étoit vrai, comme je le confessois
malgré moi, qu' il ne se tournoit plus
vers elle avec le même penchant : qu' à
quelque cause qu' il lui plût d' attribuer
mon inconstance, c' étoit elle-même qui
devoit arrêter le cours d' un mal dont
j' avois assez de regret pour m' en plaindre ;
en un mot, que je ne me sentois
coupable de rien, et que j' étois aussi
affligé qu' elle de mon changement.
Quoique mon embarras eût rendu le
ton de mon discours assez brusque, Helena
se contraignit encore, et reprenant
avec plus d' esprit que je ne lui en avois
reconnu depuis que j' avois cessé de l' aimer,
elle me demanda quel prix elle
devoit donc attacher aux sentimens que
j' avois eus pour elle, s' ils avoient dépendu
d' un objet aussi fragile que la
beauté ? Et de tant de caresses dont j' avois
pris plaisir à la combler, ne se souvenoit-elle
pas que la moitié n' avoit pas
été adressée à son visage ? Cependant,
ajouta-t-elle, c' est la seule partie de
moi-même que la maladie ait défigurée.
Elle avoit sans doute médité cette objection ;
car paroissant s' en applaudir, elle

p118

s' arrêta pour attendre ma réponse. Malheureusement
il ne s' en présenta point
à mon esprit que je crusse propre à la
satisfaire, ni dont je fusse satisfait moi-même.
Ainsi le même trouble qui avoit
déjà rendu ma première apologie trop

dure, me fit répondre sans ménagement que je n'avois jamais démêlé l'origine de mes sentimens, mais que s'ils avoient été tels qu'elle paroissoit le croire, il devenoit fort heureux pour moi d'en être délivré.

J'ignore ce qu'Helena put trouver de plus piquant dans cette réponse que dans la première. Mais la fureur s'allumant tout d'un coup dans ses yeux, elle me reprocha ma perfidie avec tant d'amertume et de violence, que les forces lui manquant après les avoir épuisées par un torrent d'injures, elle tomba sans connoissance et sans sentiment. Je pris d'elle tous les soins que je crus devoir à la reconnoissance autant qu'à l'humanité. Cependant cette scène me faisant prévoir à quoi je devois m'attendre à l'avenir, je déclarai à Perès que mon dessein n'étoit pas de la revoir, et que j'allois lui faire une pension honnête, dont je lui laisserois la liberté de jouir dans quelque lieu du monde qu'elle

p119

voulût choisir. Je quittai l'appartement malgré les efforts qu'il fit pour m'arrêter, et retournant chez moi je fis dresser dans la meilleure forme un acte par lequel je lui faisois pour toute sa vie quatre mille livres de rente, qui étoient environ la dixième partie de mon revenu. Je ne différâi point à le lui envoyer, et je ne doutai pas même que cette libéralité ne servit bien-tôt à la consoler.

Mais, dans le même tems, il se passoit une autre scène qui étoit capable de ruiner tout le fruit que j'espérois de cette résolution. Perès pensoit de jour en jour à retourner en Espagne, où ses affaires l'appelloient nécessairement. Je lui avois promis de le conduire à Barcelone, et notre dessein à la fin de l'hyver, étoit de prendre le corsaire Lirno à Messine, pour nous mettre en état de ne rien craindre des africains sur notre route. Avec quelque constance qu'il eût paru attaché à son espagnole, il avoit fait réflexion que c'étoit

une mauvaise suite à traîner en Espagne,
et que sa fortune l' appellerait
bien-tôt à d' autres engagements. Il ne
s' y étoit pas pris aussi brusquement que
moi pour faire goûter son départ à sa

p120

maîtresse, et tirant de fort loin la nécessité
de leur séparation, il lui avoit
fait entendre que ne pouvant résister
aux raisons qui le rappelloient dans sa
patrie, son espérance étoit qu' elle conserveroit
de la fidélité pour lui pendant
son absence. C' étoit lui déclarer
qu' il étoit résolu de la quitter, et qu' il
ne lui promettoit pas de revenir. Clementia,
dont je ne devois pas tarder si
long-tems à faire connoître le nom, n' avoit
point approfondi tout d' un coup
les desseins de son amant, et ne s' appercevant
d' aucun changement dans sa conduite,
elle avoit attendu qu' il fût
absolument déterminé pour lui déclarer
ses propres sentimens. Mais dans la situation
où j' avois laissé Helena, il arriva,
malheureusement pour Perés, que
dans les soins qu' il prit d' elle après
qu' elle fut revenue de son évanouissement,
il compta parmi les raisons qui
devoient servir à la consoler, la ressemblance
de son sort avec celui de Clementia.
Vous voyez, lui dit-il, par l' exemple
de votre amie et par le mien,
que ces sortes d' engagements ne sont
pas faits pour durer éternellement. Je
pars incessamment pour l' Espagne, et le
chevalier est résolu de m' y conduire.

p121

Je laisse une femme que j' ai uniquement
aimée, et dont la situation ne me
sera jamais indifférente. Vous vivrez ensemble,
ajouta-t-il, et comptez que
nous ne vous laisserons point dans un
état qui puisse vous faire regretter trop
vivement notre absence.
Il croyoit ménager tout à la fois ses

intérêts et les miens. Clementia, qui ne l'avoit jamais entendu parler si ouvertement de son départ, et qui avoit l' image de mon inconstance devant les yeux, ne put porter plus loin le ressentiment qu' elle nourrissoit depuis quelques jours. Elle se joignit à sa compagne pour s' emporter contre notre sexe, et pour nous accabler tous deux des plus horribles injures. Perés aussi troublé que moi d' un incident qu' il n' avoit pas prévu, ne vit point de meilleur parti que de se retirer. Ce fut dans cette conjoncture que l' acte de ma pension fut présenté à Helena, avec un nouveau compliment que je lui faisais faire sur le regret que j' avois des cruelles raisons qui avoient rompu notre commerce. Tout ce qui venoit de ma part dans un moment si tumultueux, fut regardé comme un présent funeste. Clementia, qui avoit pris quelque ascendant sur elle

p122

par son âge et par son expérience, lui conseilla de rejeter jusqu' à mes bienfaits ; et n' ignorant point les ménagemens que j' avois à garder dans ma profession, elle lui inspira des projets de vengeance dont elle espéra de faire retomber une partie sur son amant. Perés n' avoit pas manqué de se rendre chez moi, pour me communiquer son aventure. Il ne put me la raconter sans rire ; et quoiqu' il ne fût pas moins disposé que moi à faire tout ce que l' état présent de sa fortune lui permettoit pour l' avantage de sa maîtresse, il étoit si résolu de ne pas se charger d' elle en partant pour l' Espagne, qu' il compta pour rien ses fureurs. Il ne se défioit pas plus que moi des excès où la vengeance pouvoit emporter deux femmes passionnées ; et lorsqu' il eut appris ce que je venois de faire pour la mienne, il me protesta que n' ayant point de revenu fixe en Italie, sur lequel il pût assigner une pension à Clementia, son dessein étoit de lui abandonner tout ce qu' il avoit acquis dans nos courses, sans se réserver d' autre ressource que

mon secours pour faire le voyage d' Espagne.
Quoique le généreux Perés ne
se fût jamais fait une étude d' accumuler

p123

des trésors, sa part du seul butin
que nous avions enlevé dans notre seconde
campagne, étoit montée à plus
de vingt mille écus ; et les ayant laissés
à Malte en se remettant en mer avec
moi, cette somme n' étoit point altérée.
Pendant que nous faisons prendre
cette forme à nos arrangements, on me
rapporta l' acte qu' Helena avoit refusé.
Elle avoit accompagné ce refus de plusieurs
termes outrageans, qu' elle avoit
recommandé à mon valet de ne pas oublier
dans le récit qu' il me feroit de
sa commission. Perés aussi surpris que
moi, voulut tenter si ses bienfaits ne seroient
pas reçus avec plus de reconnoissance.
Il fit porter à son espagnole un
écrit signé de sa main, par lequel il
lui faisoit une cession libre et sans réserve,
de tout ce qu' il possédoit à Malte,
en expliquant la nature et la valeur
de chaque partie de ce présent. Il eut
comme moi l' affront de se le voir renvoyer.
Nous ne pûmes prendre ce double
refus que pour un excès de fierté
et de dépit, et quoique nous eussions
droit peut-être de nous croire dispensés
d' insister, nous résolûmes d' attendre
que cette chaleur fût diminuée pour leur
renouveler nos propositions.

p124

Quelques jours se passèrent, pendant
lesquels, si nous ne parûmes point chez
nos dames, nous ne cessâmes pas du
moins de les faire traiter avec la même
liberalité et les mêmes attentions. Mais
je fus informé le premier qu' il s' étoit
présenté deux femmes au grand-maître,
et qu' on leur avoit entendu prononcer
notre nom avec beaucoup de
plaintes et de larmes. Il nous parut si

certain que ce ne pouvoit être que nos maîtresses, que dans l' inquiétude du tour qu' elles auroient donné à leurs accusations, nous prîmes le parti de ne pas attendre que le grand-maître nous fit appeller. Notre défense étoit si facile, et dans les idées mêmes que le grand-maître avoit entretenues long-tems, il devoit lui être si agréable d' apprendre que mon intrigue étoit absolument rompue, que nous nous présentâmes à lui sans aucune marque d' embarras. Il ne nous reçut point d' un air si libre. Et nous ayant témoigné seulement qu' il souhaiteroit de recevoir de nous quelques explications, il fit écarter tout le monde pour nous les demander. Elles furent simples. à peine nous eut-il fait connoître de quoi il étoit question,

p125

que Perés se chargeant de lui répondre, commença toute l' histoire de nos amours, en donnant un tour badin à des aventures dont la plûpart n' étoient pas assez sérieuses pour en recevoir un autre. Outre que nous nous étions fait une réputation d' honneur qui ne permettoit à personne de nous soupçonner de mauvaise foi, notre procédé étoit si droit et si noble, que n' ayant à rougir d' aucune circonstance nous ne dissimulâmes pas même notre dernière scène ni les refus que nous avions essuiés. Ce détail fit sur le grand-maître toute l' impression que nous en avions esperée. Il y trouva l' éclaircissement de diverses accusations, que les deux dames avoient formées avec d' autant plus de malignité et de noirceur, qu' en changeant la nature des faits, elles nous exposoient effectivement à paroître fort criminels aux yeux d' un juge moins sage et moins éclairé. Notre séjour à Fez, et notre familiarité avec les maures, notre projet d' établissement dans l' Albanie, celui de ma fuite en Amérique, tout avoit été revêtu des plus odieuses couleurs. Mais le principal de mes crimes étoit la séduction et l' enlèvement d' Helena. En relevant le tort que j' avois fait à son

honneur et à sa fortune, elle avoit demandé un dédommagement proportionné aux espérances que lui donnoient alors sa jeunesse, sa beauté, et l' honneur qu' elle avoit d' être fille d' un des plus grands seigneurs de Naples.

Il nous devint aisé de concevoir par quel motif elles avoient refusé nos bienfaits. Elles les avoient regardés comme une réparation trop inférieure aux avantages qu' elles croyoient s' être acquis sur nous, et l' espagnole même faisant valoir une naissance dont elle auroit eu beaucoup d' embarras à donner les preuves, exigeoit de Perés qu' il réparât son honneur en l' épousant. Les faits étoient si connus, et des prétentions de cette nature avoient paru si ridicules au grand-maître, qu' après avoir été satisfait par nos explications sur les articles qui l' avoient jetté dans quelque embarras, il termina le nôtre en nous déclarant ses intentions. Helena étant de sa dépendance, il me dit que son dessein étoit de la faire conduire dans un couvent qui est à quelques milles de la capitale ; et loin d' accepter les quatre mille francs que j' étois toujours disposé à lui assûrer, il borna ma libéralité à deux cens écus, que je m' engagerois à payer

annuellement pour sa pension. à l' égard de Donna Clementia, il étoit résolu de la faire prier de quitter l' isle, et d' abandonner à Perés le soin de ses propres différends. Je pensai si peu à me prévaloir de la protection du grand-maître, qu' en le quittant, je me proposai d' écrire à Helena, pour lui renouveler toutes mes offres, et de lui apprendre même ce qu' elle avoit à craindre de la cour. Mais en arrivant chez moi, j' appris qu' elle y étoit depuis une heure à m' attendre, et qu' elle avoit demandé avec beaucoup d' instances qu' on lui procurât la liberté de me voir sans témoins. Je priai Perés de lui laisser cette satisfaction.

M' étant présenté seul, je lui
trouvai le visage couvert d' un voile.
Elle ne l' écarta point pour me recevoir.
Au contraire, après avoir pris
quelques soins pour ne laisser voir aucune
partie de sa tête, elle s' avança
vers moi avec une démarche timide, et
me priant d' une voix tremblante de lui
pardonner sa hardiesse, elle ajouta qu' elle
croyoit avoir plus de fond à faire sur
ma bonté, lorsqu' elle déroboit à mes
yeux, ce qui lui avoit si malheureusement
attiré ma haine. J' allois lui protester

p128

que loin d' être capable d' un si horrible
sentiment, j' étois aussi disposé que
jamais à lui rendre tous les services de
l' amitié, sans m' offenser même de ce
qu' elle avoit entrepris pour me nuire.
Mais elle m' interrompit par ses sanglots.
Hélas ! Me dit-elle, dans quel affreux
désespoir faut-il que vous m' ayez jettée,
pour m' avoir fait oublier que vous
êtes encore pour moi le plus cher de
tous les hommes, et que ma vie est un
bien que je serois trop heureuse de sacrifier
pour vous. Hâtez-vous, reprit-elle,
de voir le grand-maître, et de lui
apprendre que je rétracte tout ce qu' une
aveugle fureur m' a fait prononcer contre
vous. Je lui répondis en souriant,
que la justice du grand-maître m' avoit
déjà mis à couvert ; mais que le péril
où elle m' avoit exposé, m' avoit effrayé
beaucoup moins que je n' étois attendri
de son repentir. Vous me pardonnez
donc, reprit-elle ? Ah ! Que j' ai
le coeur soulagé de votre réponse, et
que j' appréhende peu ce qui peut me
menacer moi-même, si vous conservez
assez de bonté pour vous intéresser à
mon sort. Et me priant d' expliquer ce
que je ne lui avois annoncé qu' à demi,
elle ne marqua pas la moindre allarme

p129

du dessein où le grand-maître étoit de la renfermer dans un couvent. Laissez-moi le soin, me dit-elle, de me dérober à ses poursuites. Je ne vous demande qu' une grace avec celle que vous venez de m' accorder. C' est d' être six semaines sans former d' engagement, et de me promettre qu' à la fin de ce terme vous recevrez ma visite avec autant de bonté qu' aujourd' hui. Je ne fis pas difficulté de lui engager ma parole : elle me la fit répéter avec les plus fortes expressions ; et me quittant sans ajouter un seul mot, elle me laissa dans une parfaite incertitude du sens de ses discours et du motif de sa visite. Comme j' étois sincère en lui promettant de l' amitié, et que j' aurois ressenti beaucoup de chagrin de la voir entrer dans un couvent sans inclination pour la retraite, je craignis qu' elle ne négligeât trop l' avis que je lui avois donné, et que le grand-maître ne la fit peut-être enlever plutôt qu' elle ne s' y attendoit. Un de mes gens à qui je donnai ordre de la suivre pour la presser de se mettre en sureté, me rapporta qu' il l' avoit cherchée inutilement chez Donna Clementia, et qu' ayant quitté cette maison le jour précédent, on ignoroit

p130

ce qu' elle étoit devenue. Cependant le hazard me fit apprendre peu de jours après qu' elle s' étoit retirée chez une de ses parentes, et qu' elle s' y livroit à des opérations fort dangereuses. Quelques incommodités, qui étoient le fruit de mes voyages de mer, me faisoient employer pour ma guérison, un opérateur italien qui étoit arrivé depuis quelque tems à Malte. En me vantant son habileté, il me parla d' une cure extraordinaire qu' il avoit entreprise, et qu' il se flatoit de faire réussir heureusement. C' étoit, me dit-il, celle d' une jeune fille, que la petite vérole avoit défigurée, et dont il prétendoit rétablir la peau dans sa première beauté. Je découvris, en le pressant, que c' étoit Helena qui s' étoit abandonnée à ses promesses.

Dois-je le confesser ? Cette obstination
à me plaire, fit assez d' impression
sur mon coeur, pour réveiller une
partie des sentimens que j' avois eus
pour elle. Elle m' aime, disois-je ; eh !
Quel autre bonheur ai-je attendu de l' amour
que celui d' être aimé ? Ne suis-je
pas trop heureux qu' elle estime assez
mon coeur pour le vouloir conserver
au risque de sa vie ? Car l' opérateur ne
m' avoit pas caché qu' en répondant de

p131

lui rendre toute sa beauté si elle résistoit
à la force de ses remedes, il ne
répondoit pas de sa vie si son tempérament
se trouvoit plus foible que les
secours qu' il vouloit employer. Comme
il ne lui avoit pas déguisé le péril à
elle-même, je fus attendri de sa résolution,
jusqu' à mettre en balance si je
ne devois pas lui épargner un danger
où j' étois bien sûr que l' amour l' exposoit
plus que la vanité de son sexe, et
la reprendre dans l' état où elle étoit,
pour lui marquer plus de tendresse et
d' attachement que jamais. Mais l' affreuse
image qui s' étoit gravée dans ma
mémoire, s' y renouvela si vivement au
premier pas que je fis pour suivre cette
nouvelle idée, que sentant tous mes desirs
éteints au même moment, je revins
à l' indifférence qui avoit été depuis
quelques semaines la disposition habituelle
de mon coeur.

Perés ne sortit pas si heureusement
du même embarras. Son espagnole,
aussi vive qu' on représente les femmes
de la même nation, comptoit sur la démarche
qu' elle avoit faite à la cour, et
se promettoit que le moindre avantage
qu' elle en pût tirer, étoit de deshonoré
Perés s' il refusoit absolument de

p132

l' épouser. Les remords qu' Helena avoit
marqués à leur retour, avoient affoibli

si peu ses desirs de vengeance, que ne voyant point dans le grand-maître toute la diligence qu' elle avoit esperée à les satisfaire, elle étoit résolue de le presser par de nouvelles instances, lorsque l' ordre de quitter Malte lui fut apporté par un sbirre. On lui accorderoit huit jours pour les préparatifs de son départ. La fureur dont elle fut saisie à cette nouvelle, n' empêcha point qu' elle ne gardât quelques mesures avec l' officier du grand-maître. Elle promit d' obéir. Mais aussi humiliée qu' irritée d' un succès si contraire à ses espérances, elle résolut dès le premier moment de se faire justice par ses mains ; et le triomphe que son amant obtenoit sur elle, fut une nouvelle raison de haine qu' elle joignit à la chaleur de son ressentiment. Perés, qui lui souhaitoit au fond du coeur tout le bien qu' il ne se croyoit plus propre à lui procurer, chercha dès le soir même à la voir, et son dessein étoit bien moins de lui reprocher les accusations dont elle avoit tâché de nous noircir, que de concerter avec elle ce qu' il pouvoit faire pour la rendre tranquille et heureuse. Il la

p133

trouva seule. Elle méditoit sa vengeance. Cependant le retour volontaire d' un homme qu' elle avoit aimé, suspendit quelques momens ses transports. Elle se donna le tems de l' écouter ; et Perés m' a dit vingt fois que n' ayant remarqué dans ses yeux que des apparences de douceur, il avoit admiré combien les femmes sont capables de prendre d' empire sur les plus furieux mouvemens de leur coeur, et avec quelle force elles savent déguiser les apparences. Clementia parut lui prêter une attention tranquille aussi long-tems qu' elle fut incertaine de ce qu' il venoit lui annoncer. Elle l' engagea même à s' ouvrir entièrement, par diverses demandes qu' elle lui fit avec la même modération. Mais à peine eut-elle entendu qu' il ne s' opposoit point à l' ordre du grand-maître, et qu' il ne pensoit qu' à se défaire d' elle

en la comblant de bienfaits, que ne résistant plus à l' impétuosité de sa rage, elle se jeta sur lui avec le dernier transport. Clementia étoit une femme de la plus haute taille, et d' une vigueur extraordinaire. Ayant surpris Perés par la vitesse de son mouvement, elle le saisit à la gorge. Quelque vigoureux qu' il fût lui-même, elle le renversa si

p134

promptement de sa chaise, qu' ayant l' avantage de le tenir sous elle, il se trouva tout d' un coup suffoqué jusqu' à perdre la respiration. Elle s' en aperçut par le peu de résistance qu' il lui fit ; et profitant de ce moment pour lui ôter son épée, elle lui en appuya la pointe sur l' estomac, en jurant d' un air furieux, qu' au moindre mouvement qu' elle lui verroit faire pour se défendre, elle l' en perceroit sans pitié.

Cette situation étoit embarrassante pour un des plus braves hommes du monde, qui n' avoit point de parti à choisir entre une mort inévitable, où la honte, non-seulement de devoir la vie à une femme, mais de recevoir toutes les conditions ausquelles on voudroit la lui faire acheter. Il demeura immobile sous la pointe de sa propre épée, pour entendre du moins les loix qu' on pensoit à lui imposer. Clementia ne diminuant rien de sa fureur, lui demanda s' il étoit résolu de l' abandonner. Il répondit indirectement, par des raisons prises de la nécessité de ses affaires, qui le rappelloient en Espagne, et de la nature de leur engagement, qui n' avoit point été formé pour durer toujours. Il l' a donc été, pour me

p135

tromper, reprit la furieuse Clementia. Eh bien ! Choisis entre la mort qu' il dépend de moi de te donner, et les promesses que j' exige. Je veux que tu m' aimes

toute ta vie. Si je suis forcée de quitter cette ville, je veux que tu la quittes avec moi. Afrique, Espagne, Italie, tout lieu du monde où je pourrai vivre avec toi, m' est égal, et je veux que tu prennes plaisir à m' y voir. Voilà ce qu' il faut me jurer devant le ciel, si tu m' aimes mieux que je te perce le coeur.

Perés avoit eû le tems de partager son attention entre ce qu' il entendoit, et les moyens de se tirer d' embarras. Toutes ses réflexions ne lui faisant point trouver d' autre voie que celle de la soumission, il prit le seul parti qu' il eut à prendre avec une femme. Il lui promit de l' aimer et de la voir toujours avec plaisir. Un serment de cette nature auroit paru ridicule à toute autre qu' une femme passionnée. Mais Clementia trop satisfaite de l' entendre, sentit tout d' un coup expirer sa haine. Elle auroit embrassé mille fois son amant s' il ne lui étoit survenu une autre idée qui faillit à détruire toutes ses espérances. Dans le moment même qu' elle baissoit

p136

le bras pour abandonner l' épée, et que ses regards déjà changés faisoient croire à Perés qu' il étoit à la fin d' une si fâcheuse scène, elle reprit et l' épée et le même air de fureur pour lui imposer une nouvelle condition. Je veux, lui dit-elle encore, que pour confirmer tes sermens, tu viennes passer tantôt la nuit avec moi. Perés, qui voyoit le péril moins pressant, ne put s' empêcher de rire de cette proposition. Il y consentit plus sincèrement qu' aux premières. Junius étant arrivé heureusement pour le délivrer de son embarras, il n' eut rien de si pressant que de me venir raconter son aventure. Mais au milieu d' un récit qu' il ne put me faire d' un ton sérieux, il ne me cacha point qu' il sentoit quelque scrupule d' honneur sur ce serment qui lui avoit été arraché par la force. Quoiqu' en le prononçant il eût changé quelque chose aux termes de sa maîtresse, et qu' il pût se sauver à la faveur

de l' équivoque, il ne faisoit point réflexion
sans honte qu' il s' étoit mis dans
la nécessité de recourir à de si misérables
armes, et je le vis balancer s' il n' étoit
pas plus digne de lui de s' en tenir
au proverbe, qui traite tous les sermens
amoureux d' illusion. Cette excuse ne le

p137

satisfaisant point encore, il prit enfin
une résolution que je trouvai effectivement
plus honorable, et qui me fut un
nouveau témoignage de la générosité
de son caractère. Ce fut d' obtenir du
grand-maître, sous prétexte que la
saison n' étoit pas encore assez avancée
pour les voyages de mer, que Donna Clementia
passât le reste de l' hiver à
Malte. Son dessein étoit de se servir de
cette faveur même, pour faire entendre
à sa maîtresse, que leur intrigue
étant devenue publique, ils devoient
renoncer à se voir jusqu' à leur départ ;
et ne doutant point que l' absence n' eût
son effet ordinaire sur le coeur d' une
femme avec qui le hazard l' avoit plus
lié que l' inclination, il se proposoit encore
d' y joindre un autre secours, qui
étoit d' engager le lieutenant de mon
vaisseau, à qui il avoit remarqué quelque
inclination pour elle, à la voir fréquemment.
Cet officier, qui étoit un
jeune maltois sans fortune, n' avoit
point assez de délicatesse pour refuser
d' en faire sa femme, lorsqu' il verroit
joindre à ses charmes le présent que Perés
étoit toujours disposé à lui accorder ;
et Clementia, lorsqu' elle seroit
un peu revenue de ses transports, ne

p138

pouvoit refuser, sans folie, un établissement
qui réparoit tout le désordre de
sa conduite, pour s' obstiner à suivre un
amant avec la seule qualité de maîtresse.
Je trouvai tant de vraisemblance et
d' honnêteté dans ce plan, qu' il m' en fit

former un de la même nature en faveur
d' Helena. J' avois à mon service
un provençal de fort bonne mine, qui
me tenoit lieu tout à la fois de valet
de chambre et de maître d' hôtel ; homme
d' ailleurs qui ne manquoit ni d' esprit,
ni d' éducation. Je devois des récompenses
à son attachement. Ce n' étoit
pas ravaller trop Helena, dont la
mere n' étoit qu' une bourgeoise de
Malte. Je résolus en les mariant d' attacher
à la vie de l' un et de l' autre les
quatre mille francs que j' avois destinés
à ma maîtresse, et je ne remis pas plus
loin que le même jour à faire cette ouverture
à mon valet. Il la reçut comme
ce qui pouvoit lui arriver de plus
heureux. Quoique je n' espérasse rien
de l' entreprise de l' opérateur, le moindre
changement ne pouvoit être qu' un
avantage pour Helena, et ce n' étoit
point à la beauté que mon valet s' attachoit.
J' eus tant de satisfaction de ce
projet, qu' entrant avec la même ardeur

p139

dans celui de Perés, je lui promis de ne
rien épargner pour les faire réussir tous
deux dans le même tems. Il eut la complaisance
de revoir Clementia la nuit
suivante. La joie qu' elle en ressentit, et
les assurances qu' il lui donna que l' ordre
du grand-maître seroit révoqué, la
disposèrent à se priver de ses visites.
Perés ne manqua point de m' apporter
le lendemain cette heureuse nouvelle.
Nous crûmes notre liberté et notre repos
bien établis.
Six semaines se passerent avec beaucoup
de tranquillité. Mon lieutenant,
qui avoit accepté fort ardemment nos
propositions, s' étoit attaché à voir Clementia,
sans lui avoir expliqué particulièrement
ses espérances. C' étoit le
tems où l' opérateur avoit promis que
les charmes d' Helena seroient réparés.
Il lui avoit fait souffrir des tourmens
inexprimables, qui n' avoient abouti qu' à
lui ajouter quelques degrés de laideur.
Aussi se rendit-elle justice. à peine eut-elle
appris de son miroir qu' elle avoit

été trompée par de fausses espérances,
que nous épargnant à tous deux la visite
dont nous étions convenus, elle
prit le parti de m' écrire. Sa lettre étoit
un modèle de raison et de modestie.

p140

Elle déplorait le malheur qui m' avoit
séparé d' elle ; mais confessant qu' elle
n' étoit plus propre à inspirer de l' amour,
et qu' il lui convenoit encore moins d' y
abandonner son coeur, elle me prioit,
non de lui accorder la pension que je
lui avois offerte, mais de la mettre en
état d' entrer dans les vûes du grand-maître
qui avoit paru souhaiter qu' elle
se retirât dans un couvent. Cette douceur
fit assez d' impression sur moi pour
renouveler encore une fois toutes les
anciennes traces de ma passion. Mais ce
terrible visage, qui m' avoit guéri malgré
moi, revint encore à ma mémoire,
et me rendit aussi-tôt le même service.
Cependant n' en étant pas moins attaché
à mon projet, et ne prenant même
la résolution d' Helena que pour le
dernier effet de son désespoir, je me
hâtai de lui répondre que je la priois de
ne rien précipiter, et que j' avois sur
elle des vûes qui convenoient mieux à
son honneur. Je ne sçais de quoi elle
se flata, mais elle promit d' attendre
tranquillement mes ordres. Les informations
qu' elle eut la curiosité de prendre
en même tems sur la situation de
Clementia, lui firent naître l' envie de
la revoir. J' ignorois, et Perés ne sçavoit

p141

pas mieux que moi ce qui avoit
causé leur séparation. Nous apprîmes
bientôt néanmoins par mon valet de
chambre, à qui je permis de voir assidûment
Helena, et qui, dans l' opinion
où elle étoit qu' il la voyoit de ma part,
en étoit reçu avec beaucoup d' honnêteté
et de complaisance, qu' elle n' avoit

point eût d' autre raison que l' emportement
continuel où elle voyoit sa compagne,
et que le remors de leurs accusations.
Mais les nouvelles idées dont
elles trouvoient de la douceur à s' entretenir,
ayant servi à rétablir leur amitié
et leur commerce, elles se communiquèrent
leurs espérances, et elles recommencerent
à se conduire par des
délibérations communes. Comme mon
lieutenant les voyoit avec beaucoup
d' assiduité, et que mon valet, ou, pour
lui donner un meilleur nom, que mon
maître d' hôtel ne leur faisoit pas moins
assidûment sa cour, il fut impossible
que dans des entretiens si continuels ils
ne s' ouvrirent point sur les sentimens
de leur coeur. Il arriva aux deux amans
de faire trop éclater leurs prétentions
et l' appui même qu' ils avoient dans la
faveur de Perés et dans la mienne. Clementia
ne s' y trompa point. Elle déguisa

p142

ses idées ; et ne craignant rien
sur le champ de la pénétration d' Helena,
elle remit à lui expliquer plus
tranquillement sa découverte.
La fierté, car après l' idée que j' ai
donnée de Clémentia, je n' attribuerai
point ses fureurs à l' amour, l' idée qu' elle
se fit des motifs de son amant, dans
un projet où elle crut reconnoître
moins d' indifférence que de mépris ; enfin
mille réflexions noires et funestes
qui furent augmentées par la comparaison
de ce qu' elle venoit d' entendre avec
toute la conduite de Perés, la firent
passer tout d' un coup de la tranquillité
où elle étoit, à de nouveaux transports
de fureur. Elle s' efforça de les inspirer
à Helena. Ce ne pouvoit être par
les mêmes raisons, qu' elles se croyoient
offensées. Mon lieutenant n' étoit point
un homme dont Clementia pût rougir
de se voir recherchée. Aussi conçut-elle
moins de haine contre lui que contre
Perés, mais pour faire entrer Helena
dans son ressentiment, elle lui représenta
combien je devois la mépriser,
pour lui avoir vanté comme un

bonheur de devenir la femme de mon valet. N' étoit-elle pas fille d' un homme de qualité, et la bénédiction du mariage

p143

changeoit-elle rien à la noblesse naturelle du sang ? Elle lui fit tant de honte du sort auquel je la destinois, que lui ayant communiqué une partie de sa fureur, elle la disposa à recevoir toutes ses impressions, et à ne se conduire que par ses conseils. Le premier dessein qu' elles formerent ensemble fut de marquer par quelque insulte éclatante le mépris qu' elles faisoient de leurs nouveaux amans. La comparaison qu' elles faisoient d' eux à nous, leur en avoit fait prendre une idée trop désavantageuse ; et les regardant comme des gens sur qui l' égalité où elles avoient vécu avec nous, leur donnoit une espèce d' empire, elles ne se crurent point obligées à garder beaucoup de mesures pour les humilier. Mais un peu de prudence leur auroit fait prendre du moins de meilleures précautions pour leur propre sûreté. Dès le lendemain ayant prié Junius de se trouver chez elles dans le tems qu' elles étoient accoutumées de les recevoir, elles commencerent avec eux par des airs de hauteur qui ne furent pas compris d' abord par deux amans timides et respectueux, mais qui firent enfin ouvrir les yeux à mon lieutenant.

p144

L' amour n' avoit point éteint sa fierté. Quoiqu' il n' eût pas fait difficulté de vivre familièrement avec mon maître d' hôtel, sur lequel il connoissoit mes vûes, il fut si piqué de se voir mettre avec lui sur le même rang, par quelques discours où Clementia sembloit confondre leur témérité et leurs conditions, qu' il abandonna aussi-tôt le ton de la galanterie pour se défendre avec

beaucoup de fermeté. Elle n' attendoit
que ce prétexte pour l' insulter plus ouvertement.
Elle implora le secours de
Junius contre des insolens qui abusoient
de la faveur de leurs maîtres ; et quelques
gens qu' elle avoit apostés, et qui
accoururent à ses cris, entreprirent de
chasser les deux amans avec une indigne
violence. Mon lieutenant perdit
toute la considération qu' il devoit au
sex de Clementia. Le désespoir qu' il
ressentit de se voir traité avec ce mépris,
par une femme à qui il croyoit
faire un sacrifice considérable en l' épousant,
lui fit tourner sa vengeance
contre elle-même. Il avoit été forcé de
mettre l' épée à la main pour se défendre ;
et le seul usage qu' un aveugle emportement
lui en fit faire, fut pour en
porter un coup mortel à la malheureuse

p145

Clementia. Junius songea moins à la
venger, qu' à s' opposer à l' augmentation
du désordre ; et trois ou quatre
suppôts sur lesquels elle avoit beaucoup
compté, n' oserent rien entreprendre
contre un officier qui ne paroissoit
pas disposé à leur céder facilement l' avantage.
Tous leurs soins se réunirent
autour d' elle, tandis que le lieutenant
et le maître d' hôtel ne penserent qu' à
s' éloigner.
Ils vinrent néanmoins me rendre
compte aussi-tôt de ce malheureux événement.
Un succès si humiliant les avoit
guéris tous deux de leur passion,
et leur empressement fut bien moins de
me faire des excuses, que de me demander
la liberté de mépriser et de haïr
deux femmes qui avoient eu si peu de
reconnoissance pour leur attachement.
Au milieu de leur récit je crus distinguer
que l' amant d' Helena étoit le
moins irrité, et qu' il doutoit encore
des sentimens de sa maîtresse, parce
que c' étoit Clementia qui en avoit
été l' unique interprète.
Cependant Perés n' apprit point le
malheur de la sienne sans y prendre un
vif intérêt. Il se hâta de la voir. Elle

étoit dans un état où l' on n' espéroit

p146

plus rien de sa vie. Elle parut se r' animer néanmoins à la vûe de celui qu' elle regardoit comme le premier auteur de ses peines ; et ses dernieres paroles furent des imprécations contre lui. Il eut assez de générosité pour s' en affliger. Je l' avois suivi presque au même moment ; de sorte que je fus témoin de cette triste entrevûe, sans que mes exhortations et mes instances fussent capables d' en adoucir l' horreur. Helena n' avoit pas quitté sa compagne. Je lui adressai un discours touchant où lui remettant devant les yeux ses véritables intérêts, je lui proposai sans détour de recevoir la main de mon maître d' hôtel, avec les avantages que je voulois attacher à cet engagement. Elle ne me répondit que par des larmes, qui furent suivies d' une priere à laquelle je m' attendois peu. Puisque mon inclination, me dit-elle, se portoit encore à la traiter avec bonté, elle me demandoit la grace de lui laisser passer auprès de moi le reste de sa vie. J' avois une maison formée, où les soins d' une femme attachée à mes intérêts par la reconnoissance et par l' amour pouvoient m' être de quelque utilité. Elle me conjuroit d' accepter les siens, et je

p147

ne devois plus être arrêtée par les égards de la bienséance, lorsque le changement de son visage étoit un préservatif si certain contre le scandale. Je lui représentai inutilement qu' elle pouvoit être plus heureuse par les voies que je lui avois offertes ; et la trouvant obstinée à me répéter la même priere, je fus si touché de son attachement, qu' en lui accordant ce qu' elle me demandoit de si bonne grace, j' oubliai la difformité de son visage, pour l' embrasser

avec toute la tendresse de mon
cœur.

Je me trouvois libre, par un soin si
particulier de la fortune à lever tous
mes obstacles, que mon premier désir
fut de me livrer désormais sans partage
aux glorieux devoirs de ma profession.
Je ne me croyois pas séparé de Perés
aussi long-tems que je ne l' aurois pas
remis en Espagne, et la résolution où
il étoit d' y retourner ne diminuoit pas
le zèle qu' il avoit pour les préparatifs
d' une glorieuse campagne. Mon vaisseau
se trouva mieux équipé que jamais
au premier vent qui devint favorable à
notre départ. Nous quittâmes Malte
avec l' applaudissement du grand-maître,
qui n' avoit pas ignoré le dénoûement

p148

de nos aventures. Nos voiles furent
tournés vers Messine, où nous devions
joindre le corsaire Lirno pour
conduire directement Perés en Espagne.
Mais par la fatalité qui m' a toujours
fait acheter la gloire trop cher,
nous n' eûmes pas plutôt perdu de vûe
la côte, qu' un vent plus impétueux
que je n' en avois jamais vû sur cette
mer, nous jetta vers la pointe du
royaume de Naples. Nous aurions
compté pour rien le désordre qu' il causa
dans le vaisseau, s' il ne nous étoit
pas resté d' autre soin que de le réparer.
Mais en croyant nous mettre à couvert
dans une rade déserte que nous avions
gagnée avec beaucoup de difficultés,
nous nous jettâmes imprudemment au
milieu de trois corsaires qui avoient
cherché le même abri. Quoique nous
fussions en état de leur résister par le
courage et par le nombre, nous avons
été si maltraités par la tempête, que
nous avons tout à craindre d' une attaque
si imprévûe ; et le mouvement que
nous vîmes faire à nos ennemis, nous
annonça tout d' un coup l' espérance qu' ils
avoient de profiter de notre malheur.
Cependant la violence du vent nous
permettant aussi peu de reculer que notre

courage, nous ne fîmes pas une contenance
moins ferme. Notre artillerie,
qui étoit beaucoup plus forte que celle
des trois corsaires ensemble, nous servit
si heureusement, que nous en coulâmes
un à fond dès la première bordée.

Les deux autres parvinrent à nous
accrocher des deux côtés. Mais ce partage
nous effraya d' autant moins qu' ayant
assez de monde pour faire face à l' un et
à l' autre, c' étoit un avantage pour nous,
dans le mauvais état de notre manoeuvre,
de pouvoir joindre nos ennemis
de si près. Aussi leur valeur ne résista-t' elle
pas long-tems à la nôtre. Nous
en tuâmes une partie, et le reste ne tarda
point à se rendre.

Une proye si vile n' ajoutoit rien à
nos richesses ; mais c' étoit commencer si
glorieusement la campagne, qu' au lieu
de nous radouber dans quelque port du
royaume de Naples, nous résolûmes
de retourner à Malte, où nous nous
flattions de rentrer comme en triomphe.
La mer nous parut bientôt assez
tranquille, pour ne rien craindre de l' état
où nous étions. Nous la traversâmes
en effet sans peril, et notre retour
surprit tout le monde. La première
nouvelle que j' appris au port, fut que

le Marquis De Léniati, arrivé depuis
deux jours avec la mere d' Helena,
avoit porté ses accusations au grand-maître
pour l' enlèvement de sa fille,
et que la cour n' ayant pû rejeter les
instances d' un homme de cette considération,
avoit pris le parti de recevoir ses
plaintes. Helena, à qui j' avois laissé le
soin de ma maison, s' étoit vûe forcée
de retourner sous la conduite de sa mere,
et l' on me parla si sérieusement de
cette affaire, que je délibérai avec Perés,
si ma sûreté ne demandoit pas que
je m' éloignasse de l' isle. Cependant outre
le mauvais état de mon vaisseau, il
me fit considérer qu' une fuite si peu

mesurée donneroit trop d' avantage à mes accusateurs, et que la faveur du grand-maître s' étant déjà déclarée pour moi, je devois craindre peu qu' il me l' ôtât, pour l' accorder à une femme telle que la Rovini, dont il étoit à présumer que Leniati n' avoit suivi que les impressions. En effet j' appris dès le même jour par un billet d' Helena, quelle étoit la source de cette entreprise. Poussée par les conseils de la malheureuse Clementia, elle avoit écrit à sa mere, pour se plaindre de mes injustices, et ses plaintes avoient été si touchantes,

p151

que la Rovini avoit engagé le marquis par ses larmes à se rendre ouvertement son défenseur. Mais Helena m' assûroit que, loin de se joindre à eux pour me chagriner, elle alloit chercher l' occasion de se dérober à leur vigilance continuelle, résolûe de s' aller jeter aux pieds du grand-maître, pour s' opposer à leurs accusations, et pour obtenir la liberté d' exercer l' emploi que je lui avois confié dans ma maison.

C' étoit une autre extrémité, qui pouvoit entraîner de nouveaux embarras. Je pris le parti de me présenter au grand-maître, qui ne me parut pas peu troublé de la nécessité, où il étoit d' écouter Leniati. Sans compter le scandale d' une affaire si éclatante, il craignoit de se voir forcé de me traiter en juge, et la rigueur ne s' accordoit point avec les sentimens qu' il avoit repris pour moi. Après m' avoir fait envisager les suites qu' il appréhendoit de ne pouvoir empêcher, il me dit que ne supposant à la Rovini que l' envie d' obtenir quelques dédommagemens pécuniaires, il me conseilloit d' aller au-devant de ses desirs, en lui offrant plus qu' elle ne pouvoit prétendre. Ce moyen, que je

p152

goûtai aussi-tôt demandoit une espèce de négociation, dont je voulois charger Perés ; mais le grand-maître fut d' avis que pour étouffer plus promptement le scandale, et les plaintes, je devois joindre la politesse à mes offres, en faisant prier Leniati, et sa maîtresse de recevoir ma visite. J' y consentis d' autant plus volontiers que je m' acquérois de nouveaux droits sur sa protection, en me conduisant par ses conseils. Je fis avertir aussi-tôt la Rovini de l' intention où j' étois d' entrer dans toutes ses vûes, et du dessein que j' avois de la voir.

Si j' eus quelque imprudence à me reprocher, ce fut de ne m' être pas adressé à Leniati, qui avoit sans doute trop d' honneur pour abuser de ma confiance.

Je commis une autre faute, en ne me faisant accompagner de personne, dans une maison, où, sans me défier même des malheurs qui m' attendoient, je devois souhaiter d' avoir quelques témoins de mes offres, et de la manière dont elles seroient reçûes. Mais la droiture néglige ordinairement les précautions. Je me rendis chez la Rovini à l' heure qu' elle m' avoit marquée pour ma visite. Elle n' avoit que sa fille avec

p153

elle. Mais à peine fus-je assis que voyant entrer successivement trois inconnus, qui prirent place près de moi, avec peu d' attention aux devoirs communs de la politesse, j' augurai mal d' une assemblée que je ne crus pas formée par le seul hazard. Il en vint un quatrième. C' étoit apparemment le plus terrible ; car aussi-tôt qu' il parut, Helena, qui n' avoit encore osé lever les yeux devant sa mere, ne fut pas maîtresse du mouvement qui lui fit lever la voix, et se servant de quelques mots françois que je lui avois appris dans nos voyages, elle me pressa de me retirer, si je voulois éviter le ressentiment de sa mere. L' exemple de Perés me fit rappeler ce que j' avois à craindre. Je quittai la place où

j' étois, et m' étant avancé sans affectation vers la porte, je méditois le nouveau tour que cet incident m' obligeoit de donner à mes offres. Je fus arrêté par un cinquième spadassin, qui faisoit la garde dehors, pour empêcher apparemment que je ne pusse m' échapper.

Quoique je ne pensasse point à sortir sans avoir expliqué le sujet de ma visite, il se présenta brusquement à ma rencontre, et il m' avertit qu' on ne quittoit point des femmes qu' on avoit offensées,

p154

sans leur faire une juste réparation. Le ton dont elle m' étoit demandée, me l' auroit fait regarder après cela comme une bassesse. Le nombre de mes ennemis ne refroidit point l' ardeur qui m' échauffa le sang tout d' un coup, et ne pouvant m' imaginer d' ailleurs que cinq hommes qui portoient une épée, ne fussent que de vils assassins, je fis face avec beaucoup de fierté. Je commençois à me plaindre d' un procédé qui répondoit si mal aux vûes qui m' avoient amené, et je demandois à la Rovini quel étoit son dessein en appelant à notre entretien une troupe de gens que je ne conoissois point ; lorsque l' un d' eux passant derrière moi, s' approcha de la porte pour la fermer. Helena, qui s' en aperçût, m' avertit par un cri de me défier de la trahison. J' eus le tems de porter la main sur mon épée, et ce seul mouvement, que j' accompagnai d' un regard terrible, arrêta le perfide qui s' étoit approché. Cependant la Rovini, furieusement irritée contre sa fille, se mit à l' accabler d' injures et de coups, tandis qu' un de ses suppots reprochant leur lâcheté à ses compagnons, fit mine de s' avancer vers moi. Tant de lenteur et d' incertitude m' ayant fait

p155

connoître que j' avois à faire à des ennemis

peu redoutables, je pris un ton
qui auroit été peut-être une nouvelle
imprudence, s' ils avoient été capables
de me faire partager seulement le péril.
Mon épée sur laquelle j' avois toujours
la main, sembloit les tenir en respect,
et j' eus le tems de faire un reproche
amer à la Rovini de l' indigne traitement
qu' elle faisoit à sa fille. On entendit
dans cet intervalle, la voix de Leniati,
qui montoit accompagné de quelqu' un.
Ce fut comme un signal pour
mes cinq adversaires, qui tirant aussi-tôt
l' épée, formerent un demi cercle
autour de moi, sans m' approcher néanmoins
à la longueur de leurs armes.
Je commençai à croire qu' il ne me restoit
plus qu' à vendre ma vie le plus cher
qu' il me seroit possible, et j' étois prêt
même à prévenir mes ennemis, en leur
portant les premiers coups ; lorsqu' avec
Leniati, qui avoit doublé le pas
sur quelque bruit qu' il entendoit, je
vis paroître Perés. Etant le premier
qu' ils apperçurent tous deux, ils furent
étrangement surpris de me voir l' épée à
la main. Mais l' y ayant mise eux-mêmes,
sans rien comprendre à la plainte que je
leur fis du péril où j' étois, Leniati qui

p156

jetta les yeux sur mes assassins, donna
toutes les marques d' un extrême étonnement.
Eh ! Qui vous amène ici, misérables ?
Leur dit-il, d' un air impérieux ;
quel est le dessein de ce déguisement,
et de cet horrible complot ? L' un d' eux
répondit timidement qu' il ne l' ignoroit
pas. Comment, je ne l' ignore point ?
Reprit-il, d' un ton furieux. Sortez, infâmes ;
et fondant sur eux à grands coups
du plat de son épée, il les fit descendre
avec précipitation.
Ce sont mes gens, me dit-il, en se
tournant vers moi, qui se sont armés et
travestis pour quelque dessein que j' ignore.
Mais nous l' apprendrons de vous,
madame, continua-t-il, en s' adressant
à la Rovini ; et je souhaite de ne pas vous
trouver aussi coupable que je le soupçonne.
Elle demeura sans réponse, et dans

un embarras qui redoubla la colere de
Leniati. Je pris ce moment pour lui déclarer
dans quelles intentions j' étois venu.
Il les sçavoit déjà de Perès, et c' étoit
le dessein de se prêter à notre réconciliation,
qui l' avoit amené. Mais
lorsque j' eus ajouté qu' après l' avoir fait
avertir de ma visite, et lui en avoir fait
marquer l' heure, j' avois été surpris de
me voir assiégé chez elle d' une troupe

p157

d' assassins, à qui il n' avoit manqué que
le courage pour m' ôter la vie, il s' emporta
jusqu' à tourner contr' elle la pointe
de son épée ; et cédant enfin aux efforts que
nous fîmes pour l' arrêter, il
me promit de ne la laisser vivre, qu' à condition
de nous révéler le secret d' une
affreuse entreprise, où l' honneur lui
faisoit craindre qu' on ne l' accusât d' avoir trempé.
Elle ne versoit pas une larme, et le
sentiment qui lui fit garder le silence,
n' étoit qu' un transport de la plus noire
fureur. Forcée néanmoins par les menaces
du marquis, quoi ? Lui dit-elle,
je n' arracherois pas la vie par mille
morts au ravisseur de ma fille, à celui
qui l' a rendue telle que je la vois, telle
que mes yeux mêmes ont eu peine à la
reconnoître. Est-ce à vous à prendre
parti contr' elle et contre moi ? Oui,
continua-t-elle, avec la même furie,
j' ai voulu le faire tuer à mes yeux ; mais
ce n' auroit été qu' après lui avoir arraché
des promesses bien supérieures à ses
offres, et les lui avoir fait signer, le
poignard sur la gorge. Votre arrivée
sauvera son bien, qui étoit le moindre
objet de ma vengeance ; mais qu' il se
garde de moi, s' il veut sauver sa vie.

p158

Je fus peu touché d' une menace, que
je ne pris que pour un accès de fureur.
Mais Leniati fort confus d' une aventure
dont il prévoyoit que la honte le suivroit

à Naples, s'efforçoit de me faire étouffer mes plaintes par ses justifications et ses excuses. Il me raconta comment il s'étoit laissé engager à venir demander justice au grand-maître, du tort que j'avois fait à sa fille. Etant retombé dans l'habitude de vivre avec la Rovini, il avoit eu peu d'inquiétude pour Helena, aussi long-tems qu'il m'avoit sçû passionné pour elle ; et lorsqu'elle avoit renoncé volontairement à s'établir par le mariage, il avoit conçu que ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux étoit de vivre avec un amant dont elle étoit adorée. Mais apprenant ensuite par une lettre de sa main, que non-seulement je l'avois abandonnée, mais que je la traitois avec un mépris et une dureté insupportables, il n'avoit pu résister à la tendresse paternelle, et aux sollicitations de la Rovini. Cependant il avoit senti une autre surprise, en arrivant à Naples, de la trouver établie dans ma maison, et fort satisfaite en apparence de son sort. Il auroit encore panché à l'y

p159

laisser en liberté, si le ressentiment de la Rovini, qui avoit redoublé, en voyant sur le visage de sa fille, les traces d'une cruelle maladie, ne l'eût comme forcé de s'adresser au grand-maître. Il n'avoit pas compté néanmoins, ajouta-t-il, que la trahison et l'assassinat dûssent être employés, et bien moins encore qu'on osât suborner ses propres domestiques. La résolution qu'il prit, en jettant sur la Rovini un regard méprisant, fut de demander à Helena, qui étoit encore à verser des larmes, pour quel parti son coeur se déclaroit. Il lui jura qu'elle auroit la liberté de le suivre, et qu'elle n'avoit rien à craindre de sa mere. Cette tendre fille leva les yeux sur moi, comme pour chercher dans les miens ce que je lui permettois de répondre. Je ne sçais si la compassion et la reconnoissance mirent quelque air de douceur sur mon visage ; mais le

prenant pour un signe que ses désirs étoient entendus, elle accourut vers moi les bras ouverts, et elle saisit ma main, pour marquer à son pere de quoi elle faisoit son partage. Il se tourna vers moi. J' entens ce langage, me dit-il, et si vous êtes toujours disposé à prendre

p160

soin d' elle, je l' abandonne à votre générosité. Qu' elle retourne chez vous dès ce moment. Helena n' attendit point que cette permission fut répétée. Elle se dispoit à prendre le chemin de ma maison, après avoir adressé quelques politesses au marquis, et à sa mere. Mais celle-ci, plus furieuse que jamais, s' élança sur elle, pour la retenir. On ne m' arrachera point ma fille, s' écria-t-elle, d' un ton terrible ; et toi, reprit-elle, en s' adressant au marquis, toi, qui t' attribues le droit de disposer d' elle, apprens que tu n' as que celui que j' ai voulu te donner sur elle et sur moi, et qu' une misérable pension que je rougis d' avoir acceptée, ne me rendra jamais ton esclave. Picqué de ce reproche, qui n' étoit pas tout-à-fait sans justice, Leniati lui répondit d' un ton brusque, qu' il rougissoit lui-même d' avoir eu trop de bonté pour elle, et cette nouvelle scène alloit devenir plus terrible que celle dont nous sortions, lorsque le ciel m' inspira une pensée, qui calma tout d' un coup l' orage. Aimez-vous assez votre fille, dis-je à la Rovini, pour souhaiter de vivre avec elle ? Je vous offre, comme à elle, une retraite dans ma maison. Vous vous souvenez

p161

que c' étoit mon ancien projet. Mes dispositions n' ont pas changé. Elle m' interrompit : j' accepte vos offres, me dit-elle, moins pour le plaisir de vivre avec ma fille, que pour rompre tout commerce avec ce monstre. Elle parloit

de Leniati, qui ne fit que sourire
de cet emportement. Loin de s' opposer à
ma proposition, il trouva que
c' étoit ce qui pouvoit arriver de
plus heureux pour elles et moi-même.
J' aurois pû lui représenter que
l' honneur ne m' en faisoit pas une loi
plus qu' à lui, et que nos devoirs étoient
à peu près les mêmes. Mais l' envie de
terminer une affaire qui me chagrinoit,
et l' utilité même que je pouvois tirer,
dans mon absence, de deux femmes dont
les intérêts deviendroient communs avec
les miens, me fit recevoir son consentement
et celui de la Rovini, comme
une faveur.
Le bruit de ce traité s' etant aussi-tôt
répandu, le grand-maître en fut si satisfait
qu' il en prit occasion de faire publiquement
mon éloge. Toutes les ardeurs
de ma jeunesse se trouverent réparées
par un sacrifice, qui en étoit comme
l' expiation. Les commandeurs les
plus vieux et les plus rigides m' accablèrent

p162

de caresses, et tirèrent un heureux
présage de la victoire que j' avois remportée
sur moi-même. Ainsi mon départ,
qui ne fut différé que jusqu' au rétablissement
de mon vaisseau, fut accompagné
des félicitations et des voeux de
toute la cour.
Ce ne fut pas sans essayer encore
quelques disgraces de la mer et du vent,
que je gagnai Messine. Perés admirant
que je n' eusse jamais entrepris de navigation,
où je n' eusse été maltraité par
quelque tempête, m' exhortoit à me reposer
du soin de le conduire en Espagne,
sur Lirno, qui nous attendoit dans
ce port, et à renoncer à la mer, où j' avois
acquis, me dit-il, assez de gloire, pour
me borner aux occupations tranquilles
de la cour. Mais je n' avois plus dans le
coeur de sentiment plus vif que celui de
l' amitié. Que ne devois-je point à un
ami si généreux et si fidèle ? Le plus ardent
de mes désirs auroit été de passer le
reste de mes jours avec lui ; et lorsque
la nécessité de nos interêts nous forçoit

de nous séparer, je comptois pour un bonheur précieux, tous les momens où je pouvois vivre encore avec lui. Je jurai de ne le pas quitter, que je ne l' eusse remis dans le sein de sa famille. Ainsi

p163

changeant l' ancien projet de m' arrêter au premier port d' Espagne, je résolus de l' accompagner a Madrid, et de-là jusqu' en Gallice. L' escorte de Lirno nous étoit peu nécessaire dans un tems où la France avoit sur nos mers une flote puissante, qui resserroit tous les afriquains dans leurs ports. Cependant il nous pressa de si bonne grace de lui accorder la liberté de nous suivre, que nous consentîmes à faire le voyage avec lui.

Notre navigation ne fut interrompue par aucun obstacle jusqu' à la hauteur de Minorque, où nous nous regardions déjà comme dans une mer qui appartenoit à l' Espagne. Lirno, qui montoit un vaisseau fort léger, étoit souvent assez loin devant nous ; et notre dessein étant d' aller prendre terre à Cadix, il fut poussé par un vent si favorable, au passage du détroit, que nous le perdîmes de vûe. Le hazard lui fit rencontrer un navire espagnol qui revenoit richement chargé ; et par la pénétration qui ne manque jamais aux corsaires il reconnut l' importance de cette proie. La qualité d' espagnol dans Perés ne lui parut point un motif assez fort pour lui faire épargner la même nation. Il se laissa emporter par son

p164

avidité pour le butin, et dans un combat qui dura moins d' un quart d' heure il se rendit maître du vaisseau et de plus de cent mille piastres qui composoient une partie de sa charge. Cependant à peine fut-il revenu d' un mouvement de chaleur auquel il étoit peut-être redevable de sa victoire, qu' il sentit

l'indécence qu' il y auroit a rejoindre
Perés avec la dépouille d' un vaisseau
de sa nation. Il n' y en avoit pas
moins à nous quitter sans nous avertir
de sa retraite ; et la disposition du lieu
ne lui permettoit point d' ailleurs de passer
si près de nous avec sa proie sans
être reconnu. Il prit une résolution où
il entroit moins de prudence que de
hardiesse. Ce fut de rendre la liberté
au vaisseau qu' il avoit pris, après avoir
fait transporter dans le sien tout ce
qu' il y trouva de richesses, et s' être assuré
seulement par les questions qu' il
fit au capitaine, que le terme de sa
route étoit un port d' Andalousie. Ensuite
modérant sa course, comme s' il
n' eût pensé qu' à nous attendre pour
entrer dans Cadix avec nous ; il nous
dissimula si adroitement son aventure,
que nous n' en conçûmes pas le moindre
soupçon. Notre route s' acheva

p165

heureusement, et Lirno sûr de la discrétion
de ses gens par le soin qu' il avoit
eu de partager avec eux son butin,
se présenta au port avec une audace
digne de sa profession.
La difficulté ne fut pas d' y être reçu,
parce qu' ayant compté de le joindre à
Messine, pour croiser avec lui contre
les turcs, j' avois eu la précaution de
me munir de l' aveu de grand-maître
pour deux vaisseaux qui paroisoient
également soumis à mes ordres. Mais
quelque confiance que Lirno pût prendre
à la fidélité de son équipage, il
ne jugea point à propos d' abandonner
son bord pour nous suivre, et surpris
même de me voir disposé à quitter le
mien pour accompagner Perés, il me
déclara que tout ce qu' il pouvoit faire
pour me marquer son attachement, étoit
d' attendre mon retour dans le port
de Cadix. Je me séparai de lui avec l' opinion
que j' avois toujours eue de son
caractère, et la promesse de n' être pas
long-tems à le rejoindre. Perés, qui s' étoit
d' abord proposé d' aller droit à Madrid,
changea ce dessein dans celui de

commencer par la visite de ses terres.
Il n' étoit pas fâché de me faire prendre
une idée de sa grandeur ; et les assurances

p166

qu' il avoit reçues du roi de Maroc,
lui garantissoient qu' il y pouvoit
paroître en sureté.
Nous arrivâmes dans un château qui
représentoit fort bien la noblesse d' une
des plus anciennes maisons d' Espagne.
Perés y fut reçu comme un maître chéri,
dont on croyoit depuis long-tems
la mort certaine, et qu' on ne put revoir
qu' avec des transports de surprise
et de joie. Il dépêcha aussi-tôt à Madrid,
pour faire pressentir les dispositions
de la cour, et la réponse qu' il
en reçut surpassa ses espérances. On y
conservoit si fidèlement la mémoire de
ses services, qu' il fut invité à s' y rendre
par ceux-mêmes qui avoient eu le
plus de part à sa disgrâce. Je me fis un
plaisir de le suivre, pour être témoin
des honneurs qu' on lui destinoit. à
peine passâmes-nous huit jours dans ses
terres, et nous étant rendus à Madrid,
il y fut comblé des bienfaits du
roi presque en arrivant. J' avois part
aux caresses qu' il recevoit, et toujours
attentif aux plus tendres égards
de l' amitié, il n' auroit pas goûté un
plaisir s' il ne l' eût partagé avec moi.
Mais Perés ne devoit pas jouir long-tems
de cet essai de fortune, et j' étois

p167

destiné à recevoir en Espagne le plus
mortel chagrin que j' aie essuié dans
toute ma vie.
Au milieu des plus hautes espérances
et dans la possession de mille avantages
qui avoient déjà commencé à les
remplir, on pressa Perés de se fixer par
le mariage. Il y marqua d' autant plus
de penchant, que m' ayant entendu parler
plusieurs fois de mon départ, il

crut que le plaisir d' assister à ses nœces
feroit un engagement qui me retiendroit
plus long-tems à Madrid. Ceux
qui lui avoient proposé de se marier
s' empressèrent pour lui trouver un parti
digne de lui. On lui en offrit plusieurs,
qui firent balancer pendant quelque
tems son choix. Enfin le même sort qui
l' avoit poursuivi si long-tems, le fit
tomber sur ce qu' il y avoit de plus
odieux en Espagne. La beauté, la naissance
et la fortune sembloient réunies
néanmoins dans l' objet auquel il s' attacha ;
et quoiqu' il fût lui-même au-dessus
de la jeunesse, étant aussi distingué
par les avantages extérieurs de la
figure, que par le mérite et la réputation,
il n' y eut personne à la cour qui
n' applaudît à l' union de deux coeurs qui
paroissoient dignes l' un de l' autre. Il

p168

devint assidu près de sa maîtresse, et la
gravité de son caractère le fit excepter
des loix qu' on impose en Espagne aux
amans dont la sagesse et la retenue sont
suspectes. Je me trouvai lié par conséquent
avec l' objet de sa tendresse, car
il n' auroit pas fait un pas sans me presser
de l' accompagner. Mon rôle dans
leurs entretiens étoit celui d' un ami qui
sçait le monde, et qui a l' expérience de
l' amour. Je leur laissois toute la liberté
dont ils avoient besoin pour se communiquer
leurs tendres sentimens ; et si j' étois
souvent appelé à la participation
de ces mystères par sa maîtresse ou par
lui-même, je n' abusois jamais d' une faveur
dont je ne me croyois redevable
qu' à leur amitié. Cependant les conditions
du mariage ayant été réglées, on
en dispoit déjà les préparatifs, et le
jour étoit fixé pour la célébration. Perès
paroissoit charmé de son choix. Sa
maîtresse sembloit l' être du sien. J' applaudissois
aux apparences de leur tendresse,
et je les félicitois souvent d' une
si heureuse union. Enfin la veille du
jour marqué pour la fête, je fus prié
par un billet de la jeune espagnole de
me rendre chez elle, et l' heure qu' elle

me marquoit, étoit celle où l' on voit

p169

le moins de monde en Espagne. Il étoit naturel de m' imaginer qu' elle m' appelloit avec la participation de mon ami. J' avois dîné avec lui. Quoiqu' elle me recommandât beaucoup de discrétion, je ne pus croire que cette précaution le regardât, et je lui communiquai aussi-tôt le billet que j' avois reçu. Allez, me dit-il ; c' est quelque idée galante qu' elle veut vous proposer pour embellir la fête. Je la trouvai seule, et les mesures que ses gens gardèrent pour m' introduire, s' accorderent fort bien avec le secret qu' elle m' avoit demandé. Enfin m' ayant reçu d' un air embarrassé, elle parut chercher quelque tems ses expressions. Votre ami, me dit-elle, est l' homme du monde, pour qui j' ai le plus d' estime : mais je suis sans tendresse pour lui ; et s' il m' étoit permis de suivre le penchant de mon coeur, je connois quelqu' un, à qui je le donnerois tout entier. J' allois lui répondre que le plus solide fondement du mariage est l' estime, et que la tendresse ne tarde guères à la suivre. Elle m' interrompit dès le premier mot : non, non, reprit-elle, je n' irai jamais plus loin que ce sentiment ; mais s' il est impossible que vous ne vous en soyez point appercû,

p170

si vous avez compris par mes attentions et mes regards, que c' est vous seul qui pouvez faire mon bonheur, et que votre profession est un mortel obstacle, qui m' a forcée d' étouffer mon penchant, enfin si vous êtes persuadé que je vous aime, vous ne serez pas étonné qu' avant que de me livrer à votre ami, je souhaite de vous voir, une fois du moins, tel que j' aurois désiré de vous obtenir pour tout le reste de ma vie. Elle me fit entendre

alors que n' ayant plus que la nuit suivante,
dont elle pût disposer, elle
étoit résolue de m' abandonner les prémices
de ses charmes, et de satisfaire
des désirs, auxquels son état l' obligeroit
le lendemain de renoncer. Et profitant
du silence, où mon étonnement m' avoit
jetté tout d' un coup, elle me garentit
que les mesures qu' elle avoit prises,
éloigneroient toutes les défiances de Perés,
et jusqu' aux moindres soupçons de
ceux qui pouvoient prendre quelque intérêt
à sa conduite.

Après une si longue expérience des
désordres de l' amour, je m' étois persuadé
qu' il n' y en avoit point que j' ignorasse,
et que toutes les foiblesses d' autrui
ne pouvoient être que la répétition

p171

des miennes. Mais je fus frappé
de la nouveauté, autant que de l' indécence
de sa proposition, et ne pensant
point assez à déguiser l' impression que
j' en ressentois, je lui répondis trop naturellement
que je ne sçavois manquer
ni à l' amitié, ni à l' honneur. Elle ajouta
quelques instances, où je commençois
à voir que le dépit l' emportoit
beaucoup sur l' amour ; et me trouvant
la même fermeté à me défendre, elle
entra dans un mouvement de fureur qui
m' obligea de penser à me retirer. Mais
ce fut alors que sa colére et son indignation
monterent au comble. N' ayant aucune espérance
de pouvoir m' arrêter,
elle me jura, dans le moment que je
tournois le dos pour la quitter, que je
me parois en vain de l' amitié, pour sauver
Perés du sort qu' elle lui promettoit,
et que les faveurs que je lui refusois,
seroient sur le champ le partage
d' un autre. En effet dans le transport
qui l' agitoit, elle appella une espèce
de valet de chambre, qui m' avoit introduit,
et qui faisoit la garde à
sa porte. Il entra au même moment que
je sortois. J' entendis l' ordre qu' elle lui
donnoit, de fermer la porte sur moi.
Quoique je n' eusse rien de si pressant

p172

que de m' éloigner, pour délibérer sur cette étrange aventure, un mouvement de curiosité me porta pendant quelque tems à prêter l' oreille. Son dépit étoit encore si vif, que ne lui permettant de garder aucune mesure, il ne m' échappa point un seul de ses termes. Elle donna ordre à son domestique de s' asseoir près d' elle, et sur quelques difficultés que le respect lui fit faire, elle lui renouvela ses volontés d' un ton plus absolu. Il les exécuta sans doute. Cette ouverture fut suivie de quelques momens de silence. J' aurois souhaité de pouvoir observer jusqu' à leur contenance, et leurs regards. Elle reprit enfin presque dans les mêmes termes, qu' elle avoit employés avec moi : je vous ai toujours aimé, lui dit-elle, et j' ai regretté mille fois que votre naissance et votre condition ne m' aient pas permis de suivre le penchant de mon coeur. Je suis à la veille de mon mariage ; mais rien ne m' empêche encore de satisfaire aujourd' hui ma tendresse. Elle s' arrêta, pour lui laisser deviner apparemment ses intentions. Je frémissais d' horreur, et si je n' eusse crû la mieux punir, en avertissant Perès de la honte dont il étoit menacé, je serois rentré l' épée à la main, pour étouffer dans

p173

son sang ses désirs et son infamie. Cependant ne voulant rien perdre de cette scène, j' attendois qu' elle seroit la réponse du valet, pour juger de ses progrès, par les témoignages de sa hardiesse et de sa joie. Il ne demeura pas immobile, puisque j' entendis quelque bruit, qui me fit connoître l' ardeur de ses sentimens. Mais dans le tems que je croyois la jeune espagnole au comble de sa honte, quel fut mon étonnement de l' entendre éclater en injures et en menaces ? Misérable, lui dit-elle, qu' oses-tu prétendre ? Quelle est donc ton insolence ? Quoi ? Traître, tes infâmes désirs osent se porter sur moi. Fuis,

si tu ne veux pas que je leve la voix
pour te faire punir, et n' ai pas la hardiesse
de reparoître à mes yeux.
Ce malheureux se hâta effectivement
de sortir ; et l' entendant approcher de
la porte, j' eus à peine le tems de gagner
l' escalier pour éviter qu' il m' apperçût. Une
conclusion si peu attendue
jeta toutes mes idées dans une nouvelle
confusion. Il me paroissoit certain
que les honteuses menaces de l' espagnole
étoient demeurées sans exécution, et
je croyois voir clairement que c' étoit le
dépît de mes refus, qui lui avoient fait

p174

perdre pendant quelques momens tout
soin de son honneur, et tout empire
sur sa raison. Mais en étois-je moins
obligé de rapporter à Perès tant de circonstances,
sur lesquelles je ne pouvois
démentir ni mes oreilles, ni mes
yeux ? Connoissois-je quelque loi de
galanterie et de discrétion, qui dût
m' empêcher de rendre un service essentiel
à mon ami ? Je le cherchai aussi-tôt.
Il n' avoit pas moins d' impatience que
moi de me revoir, et ses interrogations
m' épargnerent une partie des difficultés
que j' appréhendois dans cette ouverture.
Il aimoit ; et ce coeur que l' honneur
et l' amitié avoient gouverné jusqu' alors
s' étoit laissé prendre aux charmes de la
beauté plus qu' aux attraits de la fortune.
Je fus si touché de l' impression que
mon discours faisoit sur lui, que j' eus
regret de l' avoir commencé. Il étoit
trop tard pour le retracter. Je lui racontai
toute son infortune, et j' eus la
cruauté d' ajouter que je ne lui avois
rien rapporté dont je n' eusse été témoin.
Mon cher Perès m' avoua qu' il se trouvoit
à la plus rude épreuve qui eût jamais
exercé sa vertu. Il fut contraint de
s' asseoir, pour se soulager. Je me rendrois
digne de tout mon malheur, me

p175

dit-il, si je soupçonnois mon ami d' y avoir contribué. Non, je suis témoin, ajouta-t-il, de la conduite que vous avez tenue avec cette perfide, et je n' accuse qu' elle d' un dérèglement si monstrueux. Sa couleur étoit changée. Il me regardoit d' un oeil éteint, et je voyois dans ses moindres mouvemens une agitation convulsive, qui marquoit l' altération subite de ses forces. Dans le désespoir que je ressentois de sa situation, j' allois lui faire des excuses d' une situation, dont les effets me paroissoient déjà si funestes. Il comprit ma pensée. Ne regrettez point, me dit-il, le service que vous m' avez rendu. Il est clair que l' amitié vous en faisoit un devoir. Si j' avois quelque chose à désirer, ce seroit d' être vengé d' un monstre à qui je dois toute ma haine. Mais je ne veux pas même que mon ressentiment éclate, et ma seule vengeance sera le mépris. Il me pria néanmoins de faire avertir de sa part ceux qui s' étoient intéressés à son mariage, que des raisons invincibles ne lui permettoient plus d' y penser. Je pris cette commission moi-même, et je l' exécutai avec des ménagemens qui devoient les satisfaire. Cet excès de zèle fut une imprudence. J' en vis quelques-uns, qui

p176

se contenterent de me marquer leur ressentiment par leur froideur. Mais le bruit de mes remerciemens s' étant répandu, avant que j' eusse achevé mes visites, deux jeunes gens, qui appartenoient de près à la dame espagnole, me déclarerent pour toute réponse, qu' ils vouloient tirer vengeance, et de Perès, qui les insultoit, et de moi qui leur annonçois son insulte. Je ne m' abbaissai point à leur faire les excuses de mon ami, que je n' avois pas laissé dans une situation qui le rendît propre à se servir de son épée. J' acceptai le défi, et m' étant rendu seul au lieu marqué pour le combat, je m' animai par le souvenir de Lirno, qui n' avoit pas craint de se mesurer successivement avec trois ennemis.

Les miens parurent surpris de se
voir attendus de moi seul ; ils m' en demandèrent
la raison. Je ne leur répondis qu' en
mettant l' épée à la main,
avec quelques mots qui purent leur faire
entendre que je ne me croyois pas
trop foible pour deux. Ce fut du moins
cette espèce d' insulte, qu' ils firent valoir
pour justifier leur procédé ; mais si la
connoissance médiocre que j' avois de la
langue, me fit exprimer imparfaitement
ma pensée, elle portoit seulement que

p177

dans une querelle, où l' amitié m' engageoit.
Je sçavois ce que c' étoit que de
faire partager le péril à mon ami. Mes
premiers coups furent heureux. Je blessai
celui qui s' offrit pour me combattre,
et son second eut d' abord assez d' honneur
pour laisser notre différend dans
cette égalité. Mais à peine eut-il vû
couler le sang de son ami, que violant
toutes sortes de bienséances, il fondit
impétueusement sur moi, et dans le
moment que je parois à l' autre, il me
perça d' un coup mortel. Je tombai sans
connoissance ; la seule générosité qu' ils
eurent pour moi, fut de me faire porter
à la ville dans l' état où j' étois. Si
je revins à moi avant que d' arriver chez
Perés, je ne repris point assez de force
pour mettre ordre aux circonstances,
et pour empêcher qu' on ne l' informât
trop tôt de mon malheur. Un domestique
dont je m' étois fait accompagner,
crut me faire honneur de mon zèle en
se hâtant de lui raconter le péril où je
m' étois exposé pour le servir. C' étoit
porter le coup mortel au généreux Perés.
Il n' apprit point le nom de mes adversaires, et les
circonstances de mon combat,
sans pénétrer une partie de la
vérité. Son coeur n' y résista point. Egalement

p178

sensible à l' amour et à l' amitié,

il fit des plaintes amères au ciel, qui le frap­poit par deux endroits si tendres. En vain s'op­posa-t-on à l'ardeur qu'il marqua pour se faire transporter dans mon appartement. Je le vis arriver entre les mains de ses gens, aussi pâle et aussi affoibli, que s'il eût essuyé pendant plusieurs jours une maladie violente. Il m'attendrit par sa figure autant que par mille expressions tendres et doulou­reuses qui lui échappèrent sans ordre. Je n'étois point en état de lui répondre ; mais les sentimens de son cœur passoient au fond du mien, et j'éprouvai qu'on peut être aussi sensible au zèle d'un ami, qu'à la passion d'une maîtresse.

J'exigeai néanmoins qu'il fût reconduit dans sa chambre ; et sans croire son mal aussi dangereux que le mien, je lui fis une loi de ne me pas troubler par les marques d'une compassion qui ne ser­voit qu'à redoubler le péril de ma situation. Il fut forcé de céder à mes instances ; mais l'obstination qui me fit exiger cette complaisance, fut encore un effet de la malignité de mon sort. Je l'aurois eu du moins devant les yeux, et de quelque manière que le

p179

ciel disposât de sa vie et de la mienne, ç'eu­t été une consolation pour l'un ou pour l'autre d'expirer entre les bras de son ami. Mais la fortune ne m'accorda pas même cette funeste douceur. Le mal de Perés s'étoit changé en pleuresie. On eut trop de soin de me déguiser sa situation, malgré les informations que je demandois continuellement. Accablé de ses douleurs et des nouvelles qu'il se faisoit sans cesse apporter des miennes, il expira le troisième jour de sa maladie, sans que j'eusse même appris que j'étois menacé de le perdre. Le danger de ma blessure et une mortelle foiblesse causée par la perte de tout mon sang, faisoit garder autour de moi tant de silence et de ménagemens, qu'on crut me servir en me déro­bant la consolation de recevoir

les derniers soupirs de mon ami.
Ce ne fut qu' à force de répéter mes
ordres, et lorsque je fus hors de danger,
que j' obtins les cruels éclaircissemens
qui devoient faire la matière éternelle
de mes regrets. Ma foiblesse même
servit à me défendre contre les excès
de ma douleur, à peu près comme
un roseau se sauve de l' orage qui renverse
les arbres les plus puissans. Il ne

p180

me restoit qu' à fuir promptement de
l' Espagne, où rien ne se présentoit plus
à moi que sous des couleurs sombres et
funestes. à peine crus-je pouvoir compter
un peu sur mes forces, que perdant
jusqu' à la pensée de me venger de
mes deux adversaires, je partis pour
Cadix, sans avoir pris congé de personne.
Mais je n' étois qu' à une journée
de Madrid, lorsqu' un courier qui avoit
fait une diligence extrême pour me rejoindre,
m' apporta l' ordre de retourner
à la cour. Je ne m' y serois pas soumis
si j' eusse été proche de mon vaisseau,
et je n' aurois pas différé un moment à
mettre à la voile. Dans le centre de
l' Espagne, exposé à voir employer la
violence pour me forcer d' obéir, je
repris le chemin de Madrid, fort inquiet
de ce qui avoit porté le roi à me
faire rappeler. J' en fus informé en rentrant
dans la capitale. Lirno avoit été
reconnu à Cadix par quelques-uns des
espagnols dont il avoit pillé le vaisseau.
Le sien avoit été saisi, et lui-même
renfermé dans une étroite prison.
Sa perte étoit certaine, s' il n' eût employé
mon nom pour faire suspendre sa
sentence. On avoit informé la cour de
cet événement, et la singularité des

p181

circonstances avoit porté le souverain
conseil du commerce à se faire amener
le criminel à Madrid.

Il y étoit arrivé la veille de mon départ.
Mon nom, qu' il réclamoit encore,
et peut-être les soupçons qui devoient
naître naturellement de ma liaison avec
un corsaire, faisoit désirer de m' entendre.
Je ne me fis pas presser pour paroître
dès le lendemain au tribunal de
la justice. Quelques rapports confus
n' ayant pû me faire comprendre le fond
d' une affaire si nouvelle pour moi, j' eus
besoin d' en demander toutes les circonstances,
avant que de hazarder la
moindre réponse. Et ne comprenant pas
même après un long récit, que l' action
de Lirno se fût passée depuis notre association ;
je me flatai d' abord que de
quelques crimes qu' il se fût rendu coupable
dans l' ancien exercice de sa profession,
l' espèce d' engagement qu' il avoit pris au
service de l' ordre, pourroit
lui attirer quelque indulgence.
Mais quel fut mon étonnement d' apprendre
enfin ce qu' on avoit sçu par le
témoignage des marchands espagnols
et par sa propre confession ? Je désespérai
de sa grace. Cependant la preuve
de mon innocence étant si claire, qu' elle

p182

dissipa tous les soupçons qu' on avoit
eus de notre intelligence, j' eus la liberté
d' adresser mes sollicitations à la
cour, et de faire valoir la protection
du grand maître, qui étoit expliquée
dans les termes de ma commission. Le
roi, dont j' intéressai la bonté à m' écouter
dans une longue audience, parut
disposé à retarder le jugement du
pour lui raconter l' histoire de
Lirno, et par quels degrés je l' avois
amené jusqu' à me donner l' assurance de
l' attacher constamment à mon ordre. Il
ne lui manquoit aucune qualité militaire.
La faute même qu' il venoit de
commettre étoit si extraordinaire, que
pouvant être tournée en badinage, je
la représentai comme le reste d' une forte
habitude, qui n' avoit pas permis à
un vieux corsaire de demeurer oisif et
tranquille à la vûe d' une proie si riche.
Il ne s' en étoit rien dissipé, puisque l' amirauté

de Cadix l'avoit fait saisir toute
entière, et le dommage que le vaisseau
espagnol avoit souffert, pouvoit être
réparé à peu de frais.

Je laissai le roi dans une si favorable
disposition, qu'ayant renouvelé
mes instances les jours suivans, j'obtins

p183

enfin la grace et la liberté de Lirno. Les
conditions furent celles que j'avois
comme réglées moi-même ; c'est-à-dire,
qu'en restituant aux marchands espagnols
leurs piastres et leurs autres effets,
Lirno fut condamné à réparer le
tort qu'il avoit fait à leur vaisseau, et
je lui conseillai de ne pas faire naître
de nouvelles difficultés dans la discussion
de cet intérêt. Cependant comme
ce ne put être l'ouvrage d'un jour, et
que son aventure l'avoit rendu fort célèbre
à Madrid, le panchant qu'il avoit
à s'enrichir du bien d'autrui, le fit retomber
dans un autre embarras dont il
ne sortit pas moins heureusement. Tout
le monde marquant de l'empressement
pour le voir, cette curiosité saisit aussi
la jeune espagnole qui avoit dû épouser
Perés. Avec les motifs publics, elle
avoit celui de satisfaire un reste de panchant
pour moi, en lui faisant raconter
ce qui s'étoit répandu de nos aventures
depuis le récit que j'en avois fait au
roi. Le dérèglement de son imagination
lui fit prendre tant de goût à cette
variété d'événemens de fortune et d'amour,
qui avoient composé jusqu'alors
toute ma vie, que sentant renaître tous
les sentimens que mes refus avoient

p184

éteints, elle se livra plus que jamais à
la force de cette inclination. Un récit
vague n'ayant pû rassasier sa curiosité,
elle voulut sçavoir ce qu'étoit devenue
cette Helena, qui avoit fait un si grand
rôle dans mon histoire, et quelle sorte

de lien je conservois encore avec elle.
Lirno qui avoit appris de moi les dernières
scènes de mon amour, lui donna
la satisfaction qu' elle demandoit. C' étoit
l' assurer que j' étois sans engagement ;
et ne pouvant s' imaginer qu' un
coeur accoutumé aux tendresses de l' amour,
fût revenu pour toujours à l' indifférence,
elle ne desespéra point qu' après avoir
perdu les raisons d' honneur
et d' amitié que je lui avois fait valoir,
je ne pusse la substituer à la place d' Helena.
C' étoit la plus folle imagination qui
pût tomber dans l' esprit d' une fille, qui
joignoit à la naissance tous les avantages
de la fortune. Mais Lirno à qui
ces aventures paroissoient réjouissantes,
se fit un plaisir d' augmenter sa folie par
tout ce qu' il put lui représenter de plus
flateur pour mon caractère et pour la
tendresse de mes sentimens. Il devint
encore plus persuasif, lorsque l' ayant
entendu parler de son bien, dont la

p185

mort de ses parens lui avoit laissé la disposition,
il conçut qu' en quittant l' Espagne,
elle ne manqueroit pas d' emporter
tout ce qu' elle ne seroit pas forcée
de laisser derriere elle. C' étoit réparer
la perte qu' il venoit de faire. Un
motif si puissant rendit bientôt ses conseils
victorieux ; et de peur de trouver
de ma part quelque obstacle à ce glorieux
dessein, il lui fit entendre que
mille ménagemens que j' avois à garder
avec la cour, pouvant me faire cacher
mes plus tendres inclinations, elle n' avoit
point de meilleur parti à prendre,
que de se rendre à Cadix, où je n' aurois
pas les mêmes difficultés à combattre.
Ainsi Lirno toujours rappelé à
ses anciens principes ne connoissoit rien
de si doux que la rapine et l' enlèvement.
Il aida si secrètement la jeune espagnole
à surmonter tous les obstacles
qui l' arrêtoient, qu' elle se trouva prête
à partir avant nous. Un voyage qu' elle
feignit à sa maison de campagne, fut
le prétexte qui couvrit sa fuite avec un
petit nombre de ses plus fideles domestiques.

Lirno se chargea de son argent
et de ses bijoux, qui formoient un dépôt
des plus précieux, et les ayant une
fois entre ses mains, il compta sans

p186

doute qu' ils n' en sortiroient pas aussi
entiers qu' ils y étoient entrés.
Cependant ses affaires étant terminées
par mes soins, je ne pensai qu' à
regagner mon vaisseau, le coeur toujours
plein de tristesse et d' amertume.
Lirno, qui se crut obligé de faire quelques
efforts pour y rappeler la joie,
m' apprit en chemin qu' il m' avoit préparé
une maîtresse fort aimable, dont il
se promettoit que les caresses dissiperoient
bientôt mes chagrins. Je marquai
beaucoup d' indifférence pour ses
promesses, et les regardant comme un
propos hazardé pour mon amusement,
j' arrivai à Cadix sans y avoir fait la
moindre attention. Comme rien ne
pouvoit m' y arrêter que la restitution
du vaisseau de Lirno, pour laquelle j' avois
déjà fait expédier des ordres, je
me rendis sur mon bord, où mon étonnement
surpassa toutes mes expressions,
en reconnoissant la maîtresse de mon
malheureux ami. Elle s' y étoit retirée
en arrivant à Cadix, par le conseil et
sur la recommandation de Lirno. Il avoit
voulu me ménager le plaisir d' une
agreable surprise. Son dessein auroit
réussi, s' il n' avoit pensé qu' à m' émouvoir ;
car je le fus avec plus de violence

p187

que je ne m' en serois crû capable dans
les tristes sentimens dont j' étois possédé ;
mais ce ne fut ni l' amour, ni le
moindre panchant pour cette passion
qui causa mon trouble. L' image de Perés
mourant, et celle d' une perfidie qui
avoit été la première cause de sa mort,
furent les premiers objets qui se présentèrent
à mon esprit. J' aurois détourné

les yeux pour gagner ma chambre, sans
m' informer quel motif avoit amené l' espagnole,
si elle ne m' eût accompagné
avec un air d' empressement et d' effronterie
qui étoit encore plus propre à me
révolter contre elle. Je lui demandai
enfin ce qui pouvoit avoir fait naître
une si étrange rencontre. Elle me pria
de suspendre ma curiosité jusqu' à ce
qu' elle pût m' entretenir sans témoins.
Cette intéressante conversation n' est jamais
sortie de ma mémoire.

Je vois, me dit-elle, que Lirno m' a
gardé le secret qu' il m' avoit promis, et
je lui sçais bon gré de cette fidélité.
Ensuite reprenant tout ce qui s' étoit
passé entr' elle et moi, sans me déguiser
même l' emportement imparfait où le
dépôt l' avoit précipitée après mon refus,
elle m' apprit naturellement le dessein

p188

que sa passion, le conseil de Lirno,
et l' opinion qu' elle avoit de mon caractère
lui avoient fait former. Ce que
j' admirai le plus dans une ouverture si
extraordinaire fut qu' elle ne pensa point
à faire valoir, ni le sacrifice qu' elle me
faisoit de sa fortune, ni l' aveugle confiance
avec laquelle je la voyois prête
à se livrer à moi. Il sembloit que ce
fût un marché conclu, dont je devois
entendre tout d' un coup les conditions ;
soit qu' elle fît fond sur mon caractère
ou sur sa beauté, l' ardeur avec laquelle
elle cherchoit mes regards, marquoit
une confiance dans le retour de mes
sentimens, dont je n' avois jamais vû
d' exemple.

Cependant je sentois mon coeur immobile ;
et je l' aurois défiée avec tous
ses charmes de l' amollir par la moindre
impression. Je me faisais même un
plaisir, après avoir été si long-tems foible,
de pouvoir résister aux attaques
d' une femme ; et cette parfaite insensibilité
où j' ai passé le reste de ma vie
commençoit à s' établir sur des fondemens
qui ne devoient plus être sujets à
changer. J' avois été comme épuisé par
l' amour et l' amitié, ou du moins les

fruits qui m' en restoient, me paroissoient

p189

si amers, que j' aurois crû trop
payer les mêmes plaisirs par la moindre
partie des mêmes peines. Il falloit
néanmoins répondre à l' espagnole ; et
rien n' étant capable de me faire manquer
aux égards qui sont dûs à son sexe,
ce n' étoit pas un petit embarras que celui
de rejeter honnêtement ses propositions.
Je pris mes objections du côté
de ma fortune, qui n' avoit que trop
souffert d' un autre engagement, après
lequel je ne pouvois plus en prendre de
la même nature, sans m' attirer infailliblement
la disgrâce du grand maître et
le mépris de mon ordre. Il étoit dur
pour moi de me trouver lié par des
chaînes si pesantes ; mais d' ailleurs
quelques charmes que j' eusse trouvé
dans les plaisirs de l' amour, j' avois
toujours senti que ce n' étoit pas d' une
fille de sa naissance que je devois les
attendre ; et les loix de ma possession
ne me permettant point d' aspirer par
les voies de l' honneur à la profession
d' un coeur tel que le sien, s' il pouvoit
m' être pardonnable de me livrer à quelque
foiblesse, c' étoit aux dépens d' une
vertu moins précieuse que la sienne. Je
la conjurois donc de n' en pas croire si
aisément de fausses idées de bonheur et

p190

de plaisir. Au contraire, sous quelque
prétexte et par quelque voie qu' elle
eût quitté Madrid, je lui conseillois de
réparer par un prompt retour le tort
qu' elle avoit fait à sa réputation ; s' il
n' étoit encore plus sûr de se retirer
dans un couvent, où un séjour de quelques
mois effaceroit tous les soupçons
que son départ pouvoit avoir fait naître.
Elle m' écoutoit avec une attention,
dont je m' efforçois en vain de pénétrer
le sens. La perte de mon ami ayant

comme changé mon caractère, j' étois
devenu plus grave dans ma figure,
plus circonspect dans mes idées, plus
capable même de m' attacher d' une vûe
ferme à mes réflexions ; et l' héritage
que j' avois recueilli du sage Perés étoit
un commencement de prudence. Cependant
il m' auroit peu servi à démêler
les sentimens de l' espagnole, si elle ne
me les eût expliqués avec moins d' obscurité.
Soit que la violence de ses passions
eût caché quelque altération dans
son esprit, soit qu' elle eût naturellement
un fond de légereté et de bizarrerie
qui nous étoit échappé dans le commerce
que nous avons eû avec elle ;
soit enfin que le ressentiment de se voir
méprisée ne lui fournît point de vengeance

p191

plus flateuse, elle fit un éclat
de rire qui alla jusqu' à l' indécence ; je
te crois fou, chevalier, me dit-elle,
en affectant un air fort libre ; et quand
je vois un corsaire tel que toi faire le
vertueux et le magnanime, je ris de ton
extravagance autant que de ta grossièreté. Pars
donc, ajouta-t-elle, et va
chercher à Maroc ou à Malte une femme
aussi aimable que moi. Où est Lirno,
s' écria-t-elle, en se tournant vers
la porte. Il étoit à deux pas ; et le respect
l' ayant arrêté jusqu' alors, il ne fit
pas difficulté de paroître lorsqu' il s' entendit
appeller. Voilà donc, lui dit-elle,
ce galant chevalier, dont tu m' avois vanté le
caractère ? Je te préférerois
à lui, si je ne prenois dès ce moment
un souverain mépris pour tous les corsaires.
J' essayai ces injures sans émotion.
Lirno plus surpris que moi, me demanda
en langue *franque* , si j' avois rendu
cette femme tout-à-fait folle. Je lui
répondis d' un air beaucoup moins enjoué,
que je lui sçavois très mauvais
gré de m' avoir jetté dans cet embarras,
et ne me croyant point dispensé de rendre
à une fille si respectable par sa naissance
les devoirs qui convenoient à sa

situation, je lui offris la main pour la conduire à la chaloupe. Elle me repoussa avec mépris, et prenant celle de Lirno, elle gagna la terre, sans avoir tourné une fois les yeux vers mon vaisseau. Le souvenir de ma propre aventure me fit appréhender qu' après avoir réussi si mal avec moi, elle ne se laissât gagner par les séductions de Lirno. J' attendis impatientement le retour de ma chaloupe, et je me rendis au rivage avec une merveilleuse diligence. J' appris d' un des gens de Lirno, qu' il avoit pris une chaise dans laquelle il s' étoit fait conduire hors de la ville avec la dame espagnole, et qu' il n' avoit promis d' être de retour à Cadix que deux jours après. Dans quelque lieu qu' elle se fût rendue, je me crus délivré d' un fardeau qui m' avoit causé de l' inquiétude, et je demeurai tranquille en attendant Lirno. Il revint en effet le second jour. Son récit fut simple. Il avoit conduit la dame dans un monastère célèbre, qui n' étoit qu' à dix lieues de Cadix. Elle y étoit entrée, comme si le desir d' y faire une retraite de quelques semaines, l' eût amenée de Madrid, et l' aveu de son nom lui avoit attiré beaucoup de

considération. Sur la route elle s' étoit emportée contre moi aux derniers excès ; et Lirno me confessa qu' il lui croyoit l' esprit tout-à-fait dérangé. Il l' avoit laissée, me dit-il, sous la protection du ciel, et son avis étoit que nous ne devions pas différer à mettre à la voile. Je n' opposai rien à ce dernier conseil, et je ne marquai point plus de curiosité pour sçavoir le fond d' une aventure dont j' étois bien moins occupé que du perpétuel sujet de ma tristesse. Nous quittâmes le port dès le lendemain. Lirno étoit demeuré sur mon bord, assez sûr de pouvoir regagner le sien, lorsque nous aurions

perdu de vûe la côte. La joie dont il étoit rempli ne put se déguiser long-tems. Il commença par me féliciter du parti que j' avois pris de rejeter les sollicitations de l' espagnole. C' étoit un nouvel obstacle, me dit-il, pour vos courses militaires et pour l' avancement de votre fortune. C' est par la même raison, ajouta-t-il, que je ne lui ai pas proposé de m' accepter après vous. Je m' imagine que dans les allarmes où elle étoit, elle auroit fait peu de difficulté de me suivre. Mais nous avons, reprit-il, en fermant à demi les yeux, de

p194

quoi nous consoler de sa perte. Je lui demandai quelle acquisition il avoit faite en Espagne. Il s' empressa de me raconter les soins qu' il avoit pris à Madrid pour engager notre espagnole à ne pas partir les mains vuides ; et la simplicité qu' elle avoit eue de lui confier ce qu' elle avoit de plus riche en argent et en bijoux. J' emporte tout, reprit-il, et je vous en destine la meilleure part. Je n' ai pas manqué de lui faire entendre qu' elle ne pouvoit quitter trop tôt Cadix, et que le moindre délai l' exposoit à se voir perdue de réputation. Elle est partie avec moi. Je lui ai promis de faire porter son trésor au monastère, et j' ai feint de laisser mes ordres à quelques-uns de mes gens. Mais la promptitude de notre départ nous met à couvert, et nous sommes assez éloignés pour ne pas craindre d' être poursuivis. Ce que je trouvai encore de plus surprenant que le fond de cet odieux récit, fut l' air de satisfaction et de confiance qui étoit répandu sur le visage de Lirno. J' en fus choqué jusqu' à délibérer dans ma première chaleur si je ne le ferois pas chasser ignominieusement de mon vaisseau. Quelle raison avois-je donnée à ce brigand de

p195

me croire capable de partager ses crimes ?
Il m' avoit vû exercer à la vérité
une espèce de piraterie contre les
turcs, et peut-être mettoit-il peu de
distinction entre son métier et le mien ;
mais il ne falloit pas plus d' esprit et de
courage qu' il n' en avoit, pour sentir la
différence qui devoit se trouver dans nos
principes, et je rougissois qu' il eût pû
m' en croire de semblables aux siens. Cependant
m' étant rendu maître de ce premier
mouvement, je me bornai à lui faire
honte de son action ; je la traitai de
vol infâme, et je le pressai de retourner
à Cadix, pour renvoyer à l' espagnole,
son argent, et ses bijoux. Loin de
se rendre à mes instances, il s' en offensa
autant que de mes reproches, et me
quittant d' un air brusque, il se fit reconduire
sur le champ dans son vaisseau.
Si j' ai quelque chose à me reprocher ici,
c' est de n' avoir pas pris le parti de le
faire arrêter. Mais je me flatois encore
qu' un peu de réflexions sur mes conseils,
le rameneroit au devoir, et j' eus les
yeux long-tems attachés sur son vaisseau
dans l' espérance de le voir retourner
vers le port. Ce qu' il n' étoit pas
porté à faire par ses principes, je ne

p196

doutois pas que la seule envie de se conserver
mon amitié, ne pût l' y résoudre
malgré son inclination ; car je ne lui
avois pas dissimulé qu' après le service
que je venois de lui rendre à Madrid,
et la liaison où j' avois paru vivre avec
lui, je croyois mon honneur attaché au
sien. En effet cette pensée agissoit si vivement
dans mon esprit que me croyant
perdu de réputation, si le vol n' étoit
pas réparé, je ne fus pas plutôt sûr qu' il
continuoit paisiblement sa route, que
je formai la résolution d' employer la
force pour l' arrêter, et de périr plutôt
que de me laisser déshonorer par son
crime. Le vent n' étoit pas assez fort
pour me faire craindre que la légéreté
de son vaisseau lui fît gagner sur moi
beaucoup d' avantage. Je me hâtai de

lui envoyer deux de mes gens, avec
un ordre précis de retourner à Cadix,
et des menaces aussi vives que mon ressentiment,
s' il balançoit à m' obéir. Sa
réponse fut d' une hauteur qui acheva
de m' irriter. Je ne balançai point à m' avancer
vers lui avec tous les signes qui
annoncent le combat, et le fier Lirno
ne chercha point à l' éviter.
Cependant au milieu de la chaleur
qui m' animoit, je conservai assez de réflexion

p197

pour sentir combien il étoit fâcheux
encore pour ma réputation d' en
venir à cette cruelle extrémité avec
un homme dont j' avois tant vanté l' attachement,
et que j' avois choisi pour le
compagnon de mes entreprises. Je résolus
de renouveler mes instances par
une nouvelle députation. Il la reçut
avec le même orgueil. Qu' on mette donc
le feu au canon, dis-je brusquement.
Je fus trop bien obéi. La bordée fut si
malheureuse pour Lirno, qu' étant alors
sur le tillac à donner ses ordres, il fut
emporté d' un des premiers boulets. J' essayai
néanmoins la décharge de toute
son artillerie, qui me causa peu de
dommage ; mais ses gens perdirent l' envie
de me combattre après la perte de leur
chef, et ne sachant point le sujet
de notre querelle, ils prirent le parti
de la soumission. Mes ordres furent
donnés aussitôt pour gagner Cadix, et
l' unique soin dont je m' occupai en arrivant,
fut de renvoyer le vol du corsaire
au monastère de l' espagnole.
Je regrettai peu le malheur du corsaire,
et moins encore l' utilité que j' aurois
pu tirer de ses services. Cette aventure
m' apprit seulement à compter moins
sur des caractères dépravés par l' éducation

p198

et par l' habitude. La nature avoit
donné à Lirno une partie des qualités

qui forment les plus grands hommes ;
mais le genre de vie qu' il avoit mené
depuis l' enfance, avoit corrompu toutes
ces semences de vertu, et ce qui
lui en restoit n' avoit point assez de force
pour réprimer celle d' une infinité de
vices, que l' expérience avoit nourris
continuellement. Mon embarras ne regarda
que la disposition de son vaisseau.
Il ne me fut pas aisé de décider
si les droits que j' avois de me l' attribuer,
étoient assez justement acquis ;
et le penchant même de ses gens à continuer
de me servir ne levoit pas tous
mes scrupules. Je remis le jugement de
cette difficulté au grand-maître, et le
long séjour que j' avois fait à Madrid ne
me laissant rien espérer du reste de la
campagne, je ne pensai qu' à reprendre
la route de Malte.
L' amour du devoir, et le goût de
ma profession sembloient renaître dans
mon coeur, à mesure que les obstacles
disparoissoient. Je me trouvai si rempli
de ces deux sentimens, en arrivant au
port, que je ne m' imaginois plus que
rien fût capable de les suspendre, ou
de les troubler. Cependant j' eus encore

p199

une occasion de reconnoître que la
vertu demande d' être fortifiée par l' habitude.
M' étant rendu droit à ma maison,
j' y trouvai Helena, qui ne s' attendoit
point si-tôt à mon retour. Sa
mere étant absente, j' essayai les caresses
passionnées de cette jeune personne ;
et guéri comme je l' étois de tous mes
anciens sentimens, rebuté même de sa
figure, je ne laissai pas de me trouver
si sensible à l' emportement de sa joie,
que je me livrai avec elle aux dernières
foiblesses. Cet oubli de moi-même
dura peu. à peine fus-je revenu de ma
premiere yvresse, que me faisant un reproche
de ce désordre, je n' eus pas
besoin d' efforts pour renouveler les
résolutions que j' avois emportées à mon
départ. Mais Helena n' en demeura pas
moins persuadée qu' elle pouvoit reprendre
l' ascendant qu' elle avoit eu sur mon

coeur, et cette espérance ralluma toute
l'ardeur du sien. Je ne pouvois plus
être seul un moment. Elle observoit
toutes les occasions de me surprendre
dans ma chambre. En vain affectois-je
un air grave et sérieux pour la recevoir.
Si elle paroissoit modérée pour
quelques momens, par un accueil si
froid, elle trouvoit le moien de m' échauffer

p200

à son tour, et mes résolutions
étoient oubliées. Sa mere s' en aperçut
avec plaisir. Je voyois briller plus
de joie dans leurs yeux, plus d' art et de
soin dans leur parure. L' habitude faisant
disparoître insensiblement à mes
yeux les ravages de la petite vérole, je
revenois à trouver le même goût dans
tout ce qui avoit flaté mon amour, et
je touchai peut-être au point de me retrouver
plus tendre et plus passionné
que jamais.

Le péril étoit d' autant plus grand
que ne me défiant point de mes dispositions,
je croyois accorder beaucoup
plus à la passion d' Helena qu' à la mienne,
et je ne la voyois jamais sortir de
mes bras, sans m' étonner de la complaisance
que j' avois eue de l' y recevoir.

Il est vrai que cette réflexion ne m' étoit
jamais venue au moment qu' elle y
entroit. Ainsi tous mes sentimens alloient
reprendre leur cours, et mon
imagination m' auroit représenté à la fin
une maîtresse plus aimable que jamais,
lorsque le souvenir de mes services me
fit choisir par le grand-maître, pour
ambassadeur de la religion, à la
cour de... c' étoit m' ouvrir une nouvelle
carrière, où j' entrois d' autant

p201

plus volontiers que mes longues agitations
commençoient à me faire souhaiter
le repos. Je pris aussi-tôt la résolution
de me défaire de mon vaisseau,

et quoique le jugement du grand-maître
m' eût été favorable pour celui de
Lirno, je ne voulus point profiter de la
dépouille d' un malheureux, pour qui
j' avois eu quelques sentimens d' amitié.
J' abandonnai tout ce qui lui avoit appartenu,
à son lieutenant, et à son equipage,
et il leur laissa la liberté de retourner
dans leur patrie, sans autre condition
que de ne s' armer jamais contre
les vaisseaux de l' ordre. Je ne m' étois
ouvert à personne de la faveur du grand-maître,
et mes préparatifs se faisoient
sourdement. Helena fut peut-être la seule
qui crut avoir pénétré que je me disposois
à quitter Malte. Tous les prétextes
que j' avois pris pour la vente de mon
vaisseau, ne purent la tromper. Elle
n' étoit plus capable de se livrer aux
conditions que nous nous étions imposées,
et de vivre tranquille dans ma
maison, lorsqu' elle cesseroit de m' y
voir. Elle me prit dans un de ces momens,
où elle s' étoit fait un tribut de
ma complaisance, et ses larmes m' apprirent
autant que ses plaintes ce qu' elle

p202

appréhendoit de mon absence, je fus
plus réveillé par ce reproche que je ne
l' avois été par toutes mes réflexions, et
la première fois peut-être, depuis mon
retour, j' ouvris les yeux sur les nouvelles
chaînes, dont je m' étois chargé.
Je sentis mon coeur beaucoup plus engagé
que je ne me l' étois figuré, et je
frémis d' un obstacle que je m' étois
formé volontairement. La honte que
j' en ressentis, me fit quitter ma situation
avec une vivacité qui effraya ma maîtresse.
Je la laissai tremblante, et je gagnois
la porte, sans jeter sur elle un regard.
Cependant la vieille impression
des plaisirs que je venois de goûter avec
elle, me fixa au moment que j' étois prêt
à sortir. Helena ! Lui dis-je, en me tournant
vers elle, pourquoi ne puis-je plus
vous préférer à ma fortune, à ma réputation,
à mille biens qui m' étoient
moins chers que vous ; et que je me souviens
de vous avoir autrefois sacrifiés !

J' ai le même coeur, ajoutai-je, les mêmes transports, et je suis capable par conséquent des mêmes foiblesses. Mais comblé comme je suis de vos faveurs, je ne sçais point que je doive vous préférer aux établissemens que le cours de ma vie semble me promettre, et que je

p203

me ruinerois infailliblement, en recommençant à m' attacher à vous. Jouissez avec votre mere des douceurs que ma fortune presente me met en état de vous offrir. Regnez dans ma maison. Qu' on n' y reconnoisse point d' autre loix que les vôtres. Mais ne vous opposez point aux efforts que je vais faire, pour me dégager éternellement de l' amour, et soyez même persuadée qu' ils seroient superflus.

Je la quittai. Ma passion étoit peut-être aussi violente qu' elle l' avoit été dans les plus tendres momens de ma vie. Mais ma raison s' étoit fortifiée. Je fermai l' oreille d' avance à toutes les objections que j' attendois d' Helena, quoique je me sentisse le coeur aussi agité peut-être que le sien.

Elle ne fit éclater aucun transport, mais le trouble de ses regards, et le changement même de ses traits marquoit la violence de ses agitations. Après avoir promené long-tems sur moi des yeux incertains, elle en laissa couler quelques larmes ; mais elle s' en aperçut, et les essuyant aussi-tôt, elle me pria d' entendre un discours, qui ne m' importuneroit pas long-tems, me dit-elle, et qui me feroit connoître ses sentimens,

p204

comme je venois de lui expliquer les miens. Vous m' avez aimé, reprit-elle, en poussant plusieurs soupirs, et je n' en demande le témoignage qu' à votre coeur. Aussi vous ai-je tout sacrifié. La perte même de ma beauté n' est venue

que des tourmens de l' absence et des inquiétudes de l' amour. Dans quel état n' auriez-vous pas fait le charme de mes yeux, après avoir pris un empire si puissant sur toutes mes affections ? Le ciel permet que vous soyez disposé tout autrement que moi, et c' est sans doute pour mon repos autant que pour le vôtre. Je ne regrette que la foiblesse que j' ai eue de me persuader depuis votre retour que vous pouviez revenir à moi par d' autres goûts que ceux qui vous y avoient d' abord attachée. Je ne m' explique qu' à demi, parce que je meurs de honte à ce moment, de m' être trompée moi-même par de ridicules espérances. Adieu, ajouta-t-elle, en se levant ; j' accepte le couvent que vous m' avez offert ; et j' y vole de ce moment. Je fis quelques efforts pour l' arrêter ; non que je condamnasse son dessein ; mais dans la seule vûe de prendre toutes les mesures qui pouvoient rendre son sort agréable dans la retraite. Et je cessai

p205

même de m' opposer à son départ, lorsque j' eus fait réflexion que cette vivacité ne changeroit rien à mes soins. Je communiquai mon projet à sa mere, qui ne balança point à l' approuver ; et je l' exécutai avec assez de noblesse pour m' attirer les applaudissemens du public.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)